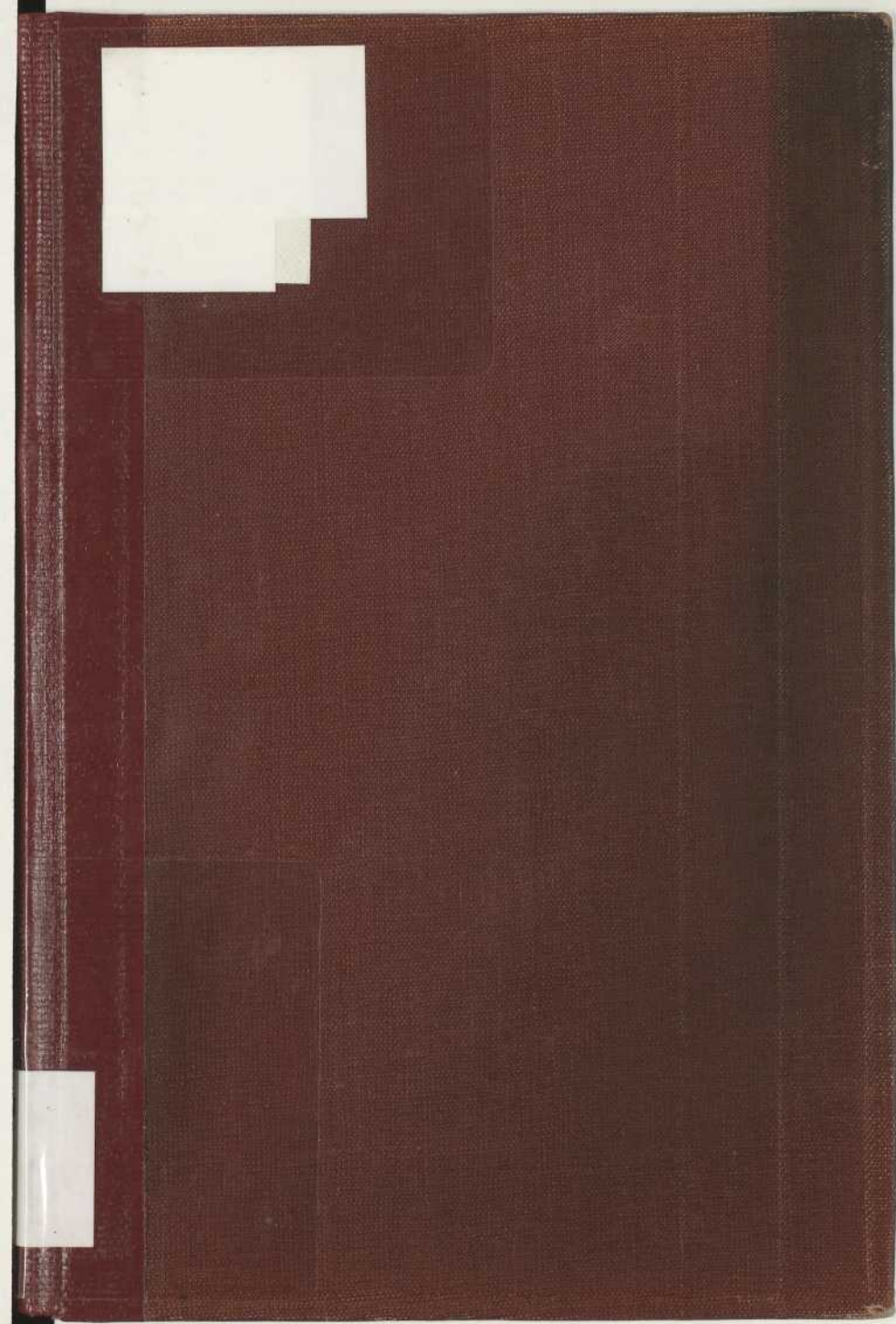
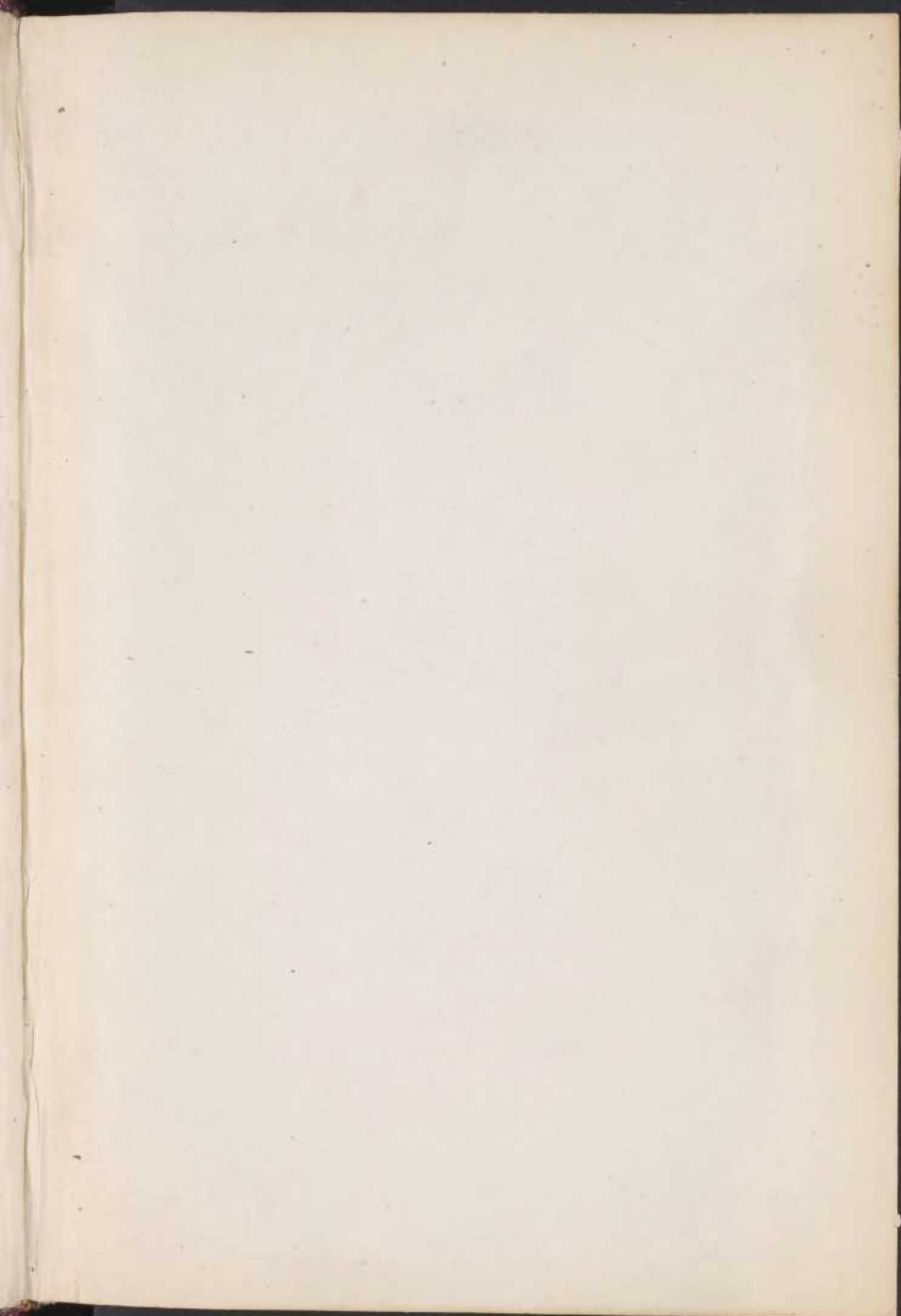
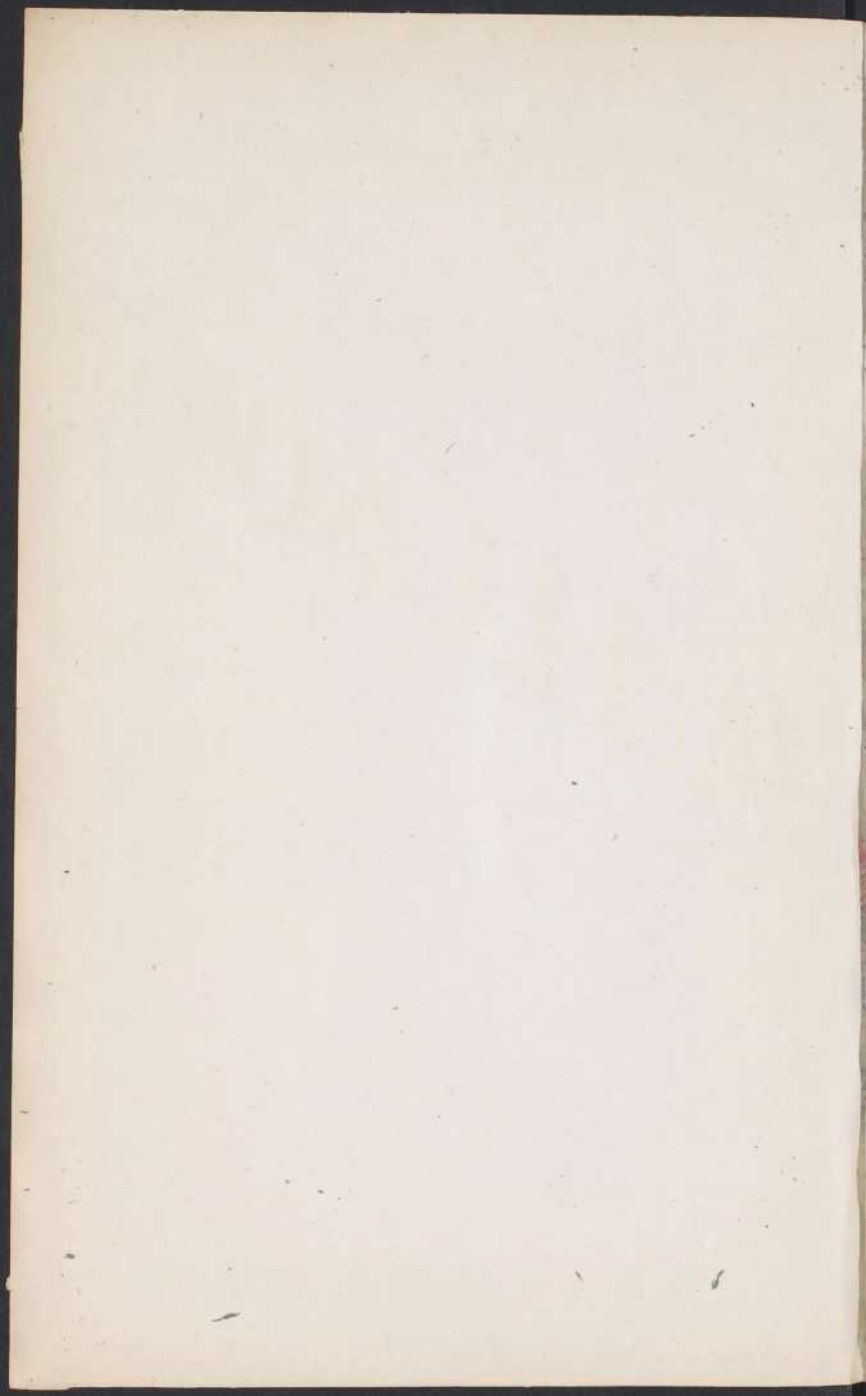






Bibliothèque Nationale du Québec





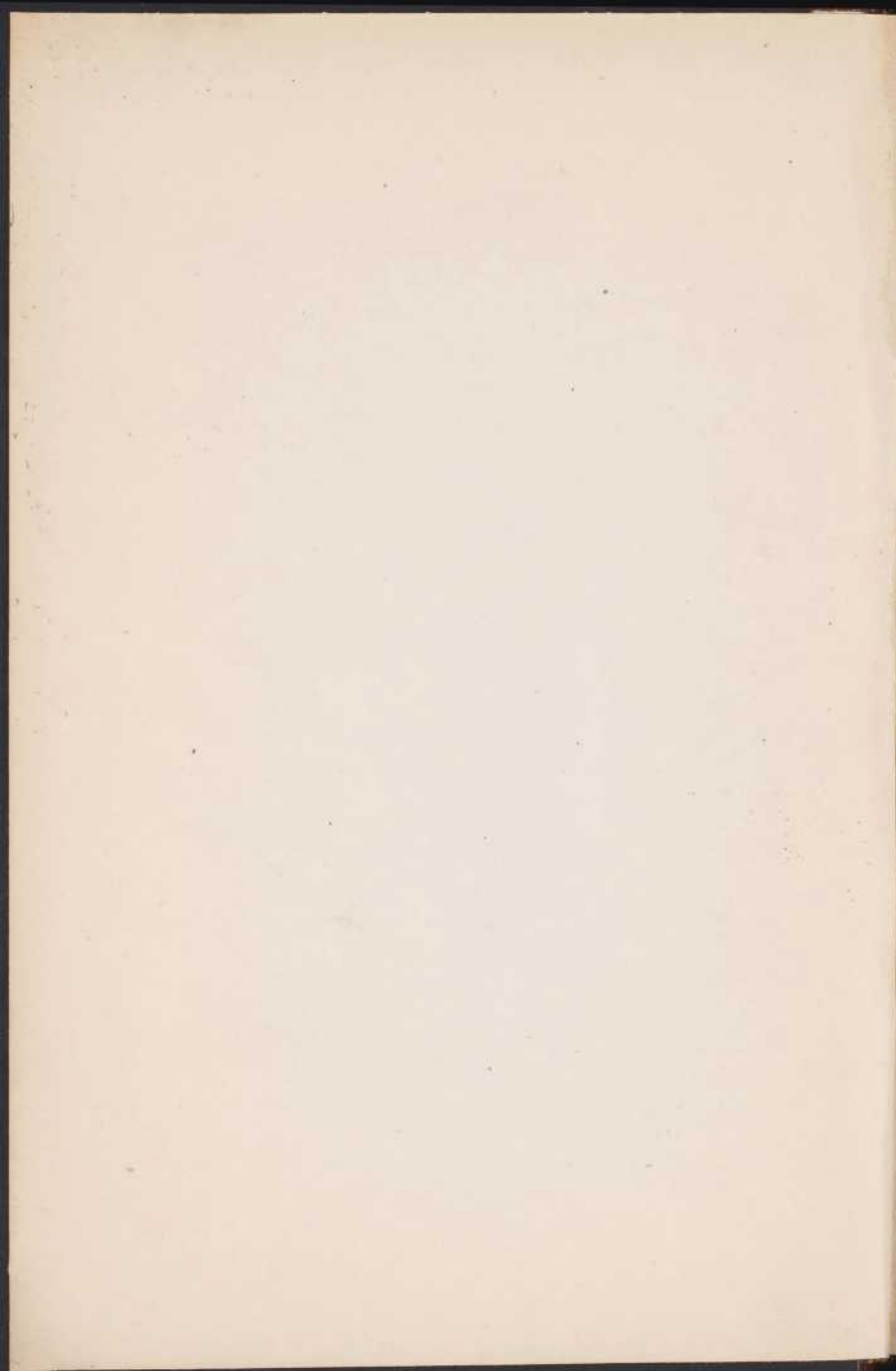
OSCAR MASSE

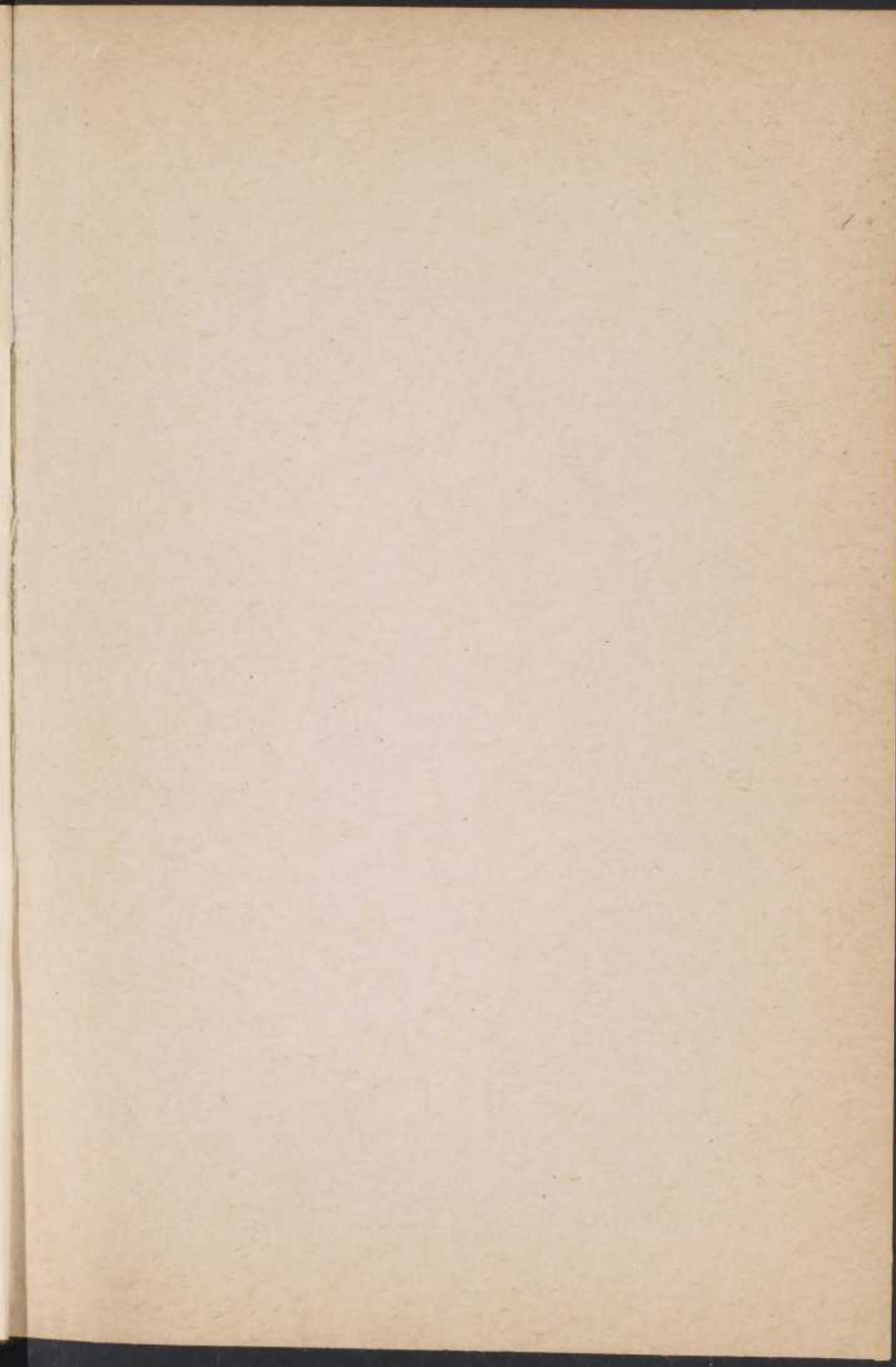
MILNORD

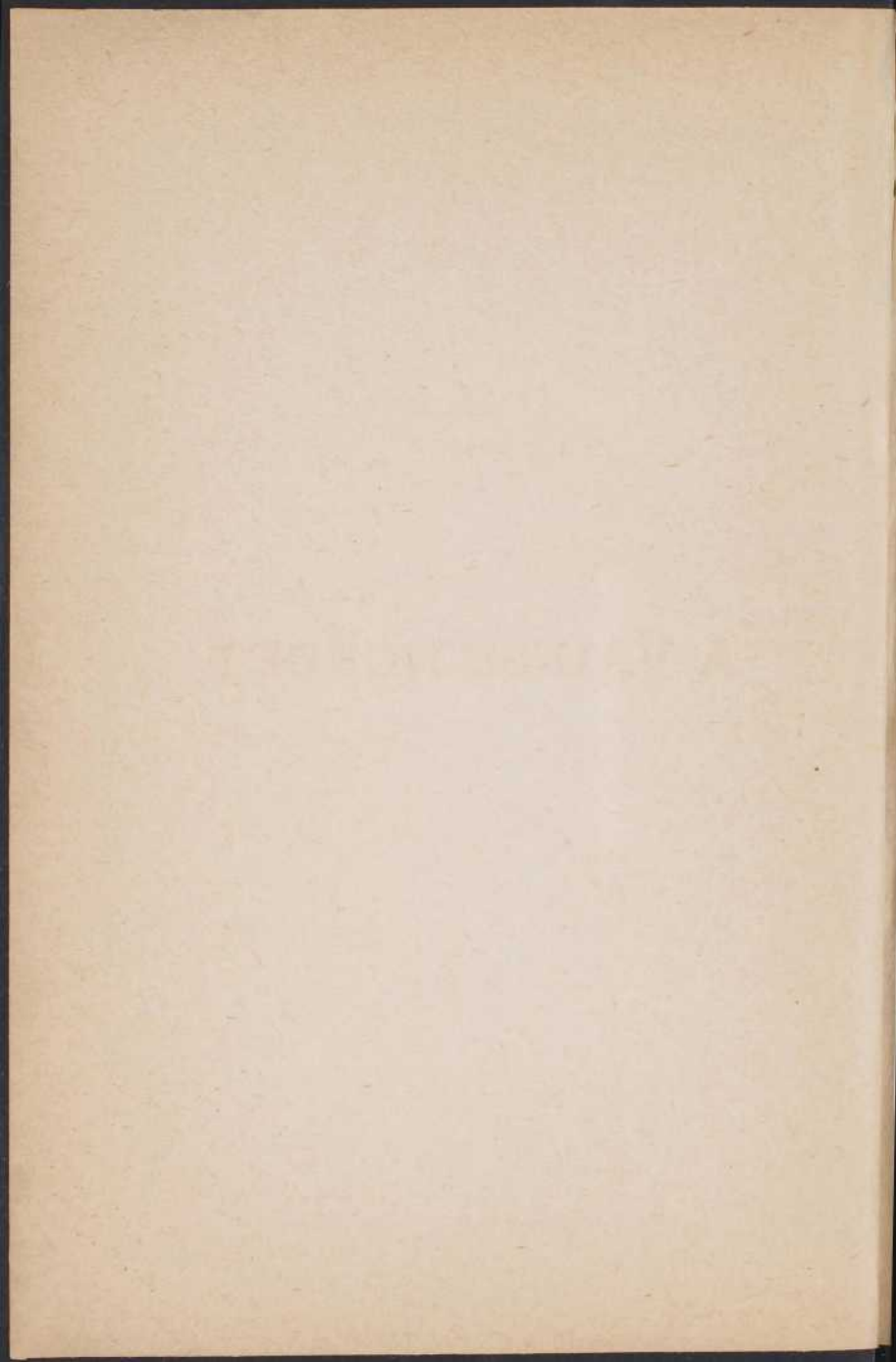


BEAUCHEMIN

P. Hardy







A VAU-LE-NORDET

Du même auteur:

MENA'SEN Dussault & Proulx

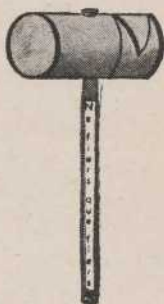
MASSÉ...DOINE Librairie Beauchemin

En préparation:

PAPRIKA.

Oscar MASSE

A VAU-LE-NORDET



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
1935

Droits réservés, Canada, 1935.

Copyright, U.S.A., 1935.

PS
9526
A 862 A92
1935

Imprimé au Canada. — Printed in Canada.

À

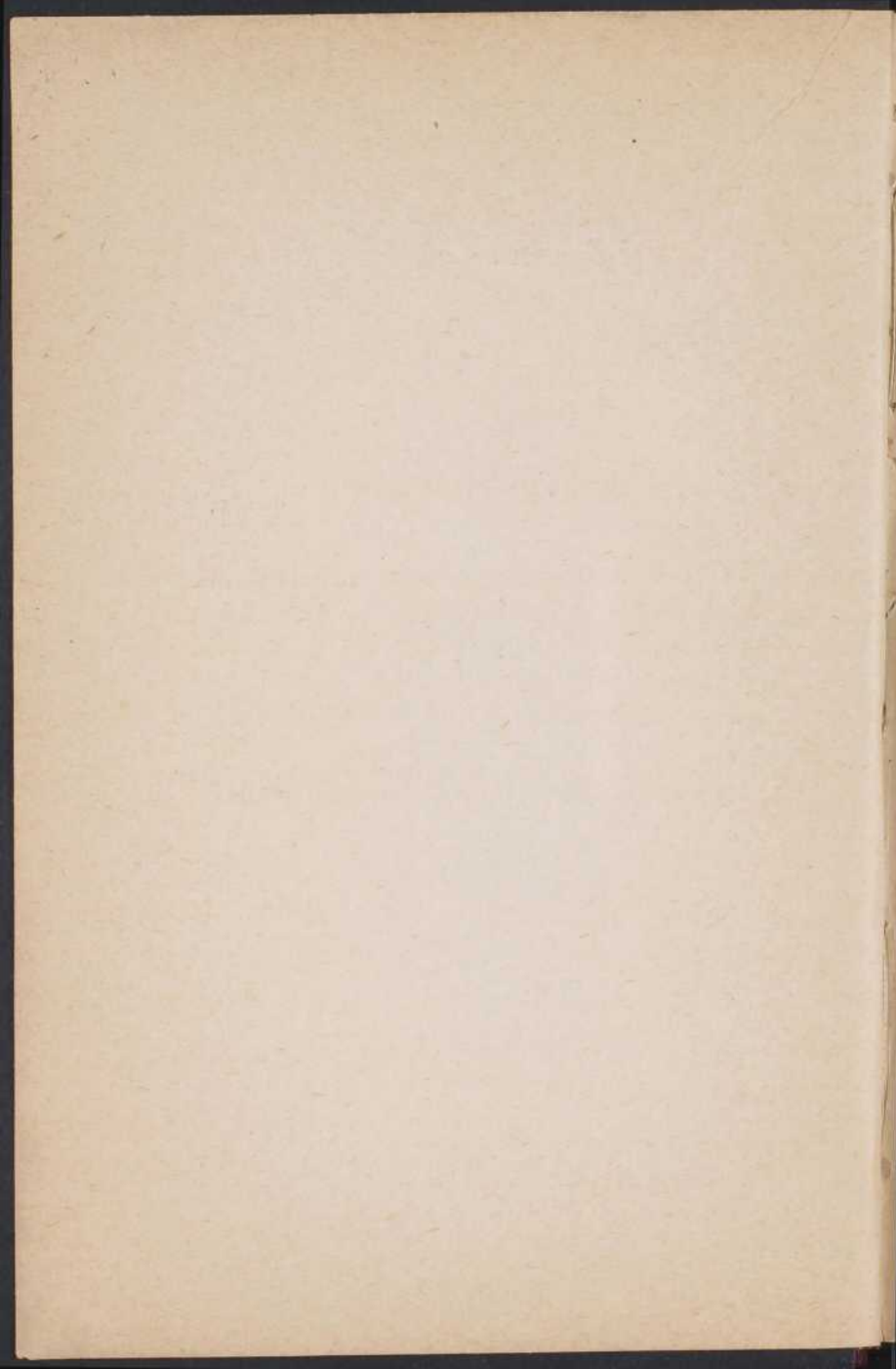
LAETARE-REDEMPTI-GAUDIAS
CRÉTINEAU, Écuyer,

Juge de Paix, Marguillier, Conseiller de l'A.B.C.
(Archiconfrérie des Bons-Chrétiens ⁽¹⁾),
Secrétaire-archiviste du Club « vous & MOI »,
Membre correspondant de l'Association des
Marchands de Taillants,
etc., etc.,

je dédie respectueusement ce livre.

L'AUTEUR

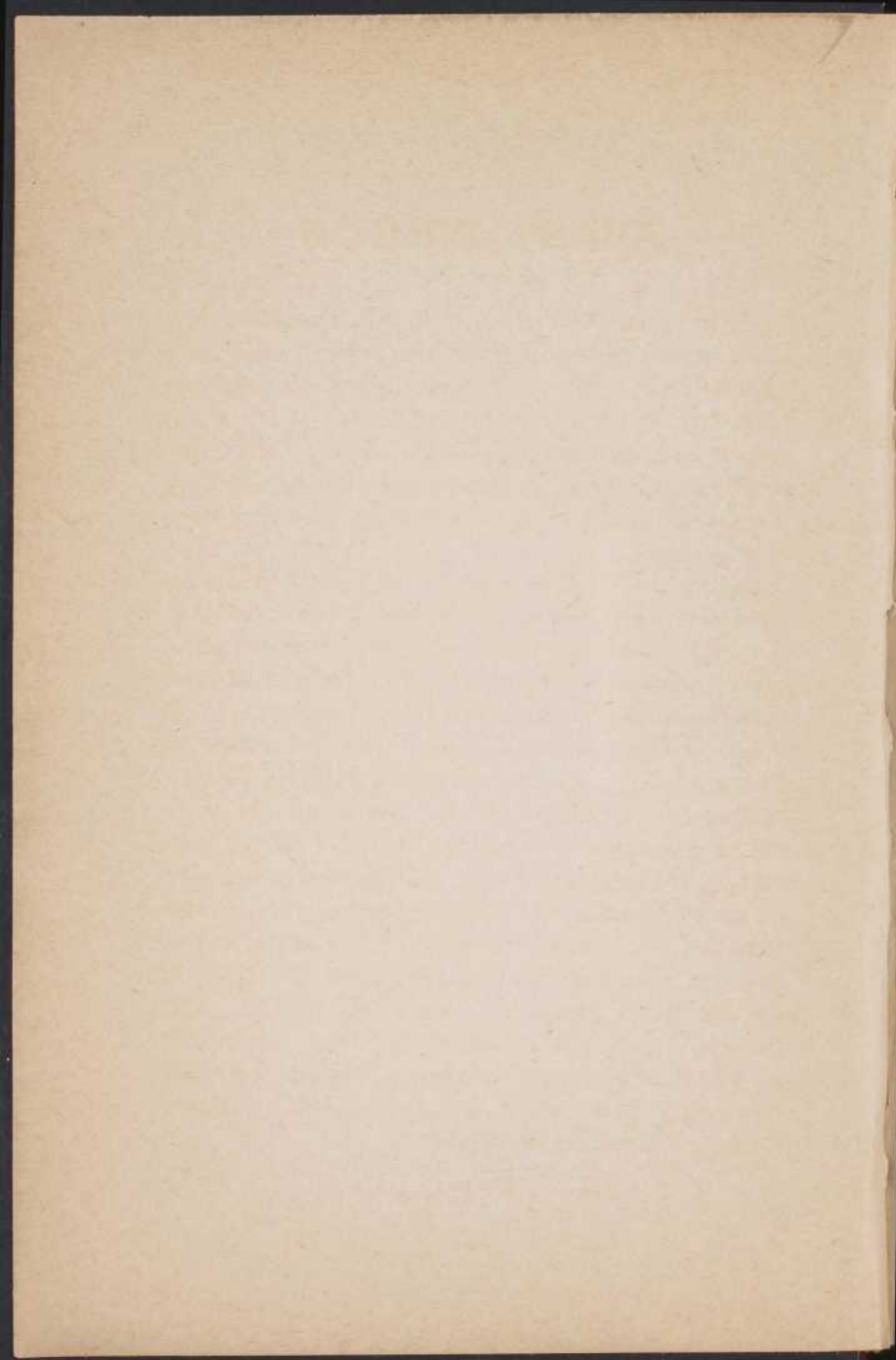
(1) Variété de grosses poires.



AVERTISSEMENT

Kébec ! — Depuis qu'on a débaptisé la rue Sainte-Cécile et anathématisé le Magistrat Langelier pour avoir osé parler de ségrégation, la bienséance veut qu'on écrive le nom de la ville sans la dix-septième lettre de l'alphabet :

C'est la règle du q., du q. retranché, na !
Que monsieur de Lhomond jadis nous enseigna.



AVANT-PROPOS

Le livre que voici est un ana de boutades, brocards, gloses ou malices sur des sujets variés mais ressortissant à tel rumb particulier. Il pourrait bien être le premier d'une série, car il n'y a pas que le seul nordet qui souffle chez nous et qui souffle... des choses et des choses. Quand on dit : il est vent que, j'ai eu vent que, ça peut fort bien être le soroît...

A vau-le-nordet se propose modestement de déridier les fronts soucieux penchés, à cœur de jour, sur l'âpre « struggle for life ». Il s'adresse à ceux qui croient, avec Champfort, que « la plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri ».

La critique — que deviendrait le respect à l'autorité si le maître d'école s'oubliait jusqu'à sourire ? — la critique, si elle daigne jeter les yeux sur ce bouquin, dira peut-être que c'est un galimatias, un salmigondis de gauloiseries grotesques, de scies édentées, de farces saugrenues, de pitreries insipides, de concetti démodés, de banales turlupinades, pasquinades, matassinades et toute la gamme des « ades » les moins bien notées. Elle décrétera que l'auteur est un facétieux, un faquin, un histrion qui perd un temps précieux à enfiler des perles d'un orient douteux et à faire œuvre indigne d'un écrivain sérieux.

Mettons qu'elle ait raison, la critique. De mon côté, je n'ai rien de Pygmalion et, sans autrement chicaner, me borne à répondre: affaire de goût. La chose est arrivée qu'un auteur croyant égayer le public a vu sa pièce égayée de sifflets.

Il y a une chose qui ne souffre pas de doute, c'est que lorsqu'on a trimé toute la sainte journée, creusé l'échinant problème du pain quotidien, potassé Planiol ou Dieulafoy, on ne songe guère, le soir venu, à ouvrir un auteur sérieux; on va plutôt à la comédie, on cherche à la radio un programme bouffe, on reluke dans sa bibliothèque un auteur gai.

Les esprits chagrins pourront dire que je me suis abaissé jusqu'à la gaudriole ou au burlesque; j'estime que je me suis élevé si je mets un peu de gaieté et de sérénité dans l'âme du lecteur. En d'autres termes, si *A vau-le-nordet* arrive à votre heure de lassitude, ce sera mon heur.

C'est Beyle, l'illustre Beyle, qui a dit qu'« un peu de folie ne gêne rien ». Le grand psychologue avait une façon bien réconfortante d'envisager la vie. Rien de moutonnier chez lui, et il serait bien osé celui qui prétendrait que Beyle ment.

A d'autres donc, à d'autres plus savants le soin de toujours penser sans rire. Pour le quart d'heure, rions sans penser ou pinçons sans rire.

Il est certes bien commode pour l'humanité que de fortes têtes pâlisent sur de gros in-folio tâchant

à nous instruire. Mais ne convient-il pas aussi, de fois à autre, de débander l'arc. S'il fallait, pour danser, attendre que fortune chantât !...

L'auteur se défend de donner dans la satire corrodante... ou si peu. Quand il lui arrive de railler, c'est sans amertume, sans fiel. Taquin, gouailleur, brouillon, frondeur, iconoclaste, fort bien, mais hargneux, fi donc !

Aussi, qu'on ne cherche pas, dans ce livre, de personnalités, de coups de boutoir à l'adresse d'un tel ou d'un tel. L'auteur a d'autant moins de mérite de les avoir évités qu'il a la prétention de n'être point méchant. Rosse, parfois, féroce, jamais !

Certes, il ne manque pas, le long de la vie, de types à caricaturer, de faux bonshommes qui prêtent à la charge, de farceurs qui méritent d'être fouaillés; ils n'intéressent pas l'auteur d'*A vau-le-nordet*.

Ce livre épilogue sur les gens, les choses, les événements, les idées, les travers, au point de vue collectif et sans viser personne en particulier. L'auteur s'est fait un point d'éthique de ne pas poser d'étiquettes sur les individus.

Au reste, on ne donne de bourrades qu'à ses amis, on ne taquine que ceux qu'on estime, on ne fait pas aux drôles ou aux sots l'honneur de la plaisanterie.

Ne fiers que fiers !

« Meilleures sont les aigreurs et les pointures de l'ami que les baisers du flatteur », dit Montaigne.

Il est de bonne guerre de dauber les travers et les ridicules, de berner les Jocrisses, de donner des coups d'épingles dans les vessies. C'est dans le tempérament de la race. Le Français est né malin.

Oh ! je n'appréhende pas que les traits décochés par ma fantaisie blessent bien grièvement. Chacun se flatte d'entendre à rire, ce qui revient à dire qu'on a assez de philosophie pour se passer de susceptibilité. Au surplus, ces pointes ne sont guère acérées et, encore un coup, elles ne sont point empoisonnées. Il serait du dernier plaisant d'entendre taxer de dénigrement l'humoriste à qui vient le caprice de lâcher la bride à son dada. Autant en emporte le vent... nordet !

Pour résumer, le livre que voici s'adresse aux gens d'esprit. Des autres, cure n'ai !

Hommage liminaire

Comme un fauve surgi delà les Laurentides
Le nordet se déchaîne et son rugissement
Disperse à l'horizon les nuages livides.
Les chênes, secoués, ont un frémissement,
Enviant — le danger superbes humilie —
Le gracile roseau qui plie.

C'est un bourru, c'est un grognon, c'est un rustaud,
Mais il est du pays d'où nous vient la lumière !
Aussi lui passe-t-on ses façons de costaud
Qui ne sont que brimade. Il blague à sa manière:
Il hurle, meugle, brame, ameutant la forêt...
Mais ça n'est que du vent nordet !

Pour un chapeau qu'il chipe, une jupe qu'il trousse,
Il écarte de nous miasmes et brouillard.
On rage et, justement, on rage plus qu'on tousse.
Ah ! madame, oubliez la perte d'un riflard,
Car où trouver un teint qui vaille votre mine
Que ce vent polisson lutine ?

Les arbres, à l'automne, ont la petite peur
Et frissonnent quand du nordet vient la rafale,
Mais c'est bien de plaisir et non pas de stupeur
Que chevrote sa voix de rouet qui brédale.
Les feuilles dans les bois, folles, dansent en chœur
Une ronde qui bientôt se change en bourrée
A l'âpre rythme de Borée.



Le Nordet

Kébec possède trois institutions — puisque c'est rien moins — qui lui sont particulières, exclusives et qui fixent sa physionomie: le Nordet, la Terrasse, le Parlement. Le reste n'est qu'accessoire.

Le Nordet est un vent d'origine bas-kébécoise qui, grâce à sa constance dans l'effort, a fini par arriver au but. Il était à Kébec avant Champlain et Cartier; il y était même avant Donnacona. Les trois autres vents ne songent pas même à lui disputer ce prestige de l'ancienneté dont il jouit sans conteste. D'ailleurs ses concitoyens auraient mauvaise grâce à lui reprocher de jeter de la poudre aux yeux !

Cette persévérance dans un effort toujours répété est le secret de sa force et ça n'est pas lui qui se laisse abattre par petite pluie. Il surpasse même le vent de l'adversité qui nous ménage de-ci de-là quelques accalmies. Le nordet a déjà déclaré, paraît-il, qu'il perdrait son nom plutôt que de souffler dans une autre direction.

Je sais bien qu'il y a d'autres endroits où se fait sentir un vent quelconque qui souffle du nord-est, mais ça n'est pas le « nordet ». Je le répète, le véritable et authentique nordet a, depuis bien longtemps sinon depuis toujours, élu à Kébec do-

micile permanent. Il y exerce un monopole absolu et intensif: on l'y rencontre quatre cents jours par année, car il lui arrive de faire des journées doubles. N'empêche qu'il n'y a pas manque de Kébécois qui sont toujours à regarder de quel côté vient le vent !

Le nordet, par brimade sans doute, tente parfois de faire la chattemite et prend des façons calines de petite brise; mais ces mièvreries ne durent pas. Le naturel revient au galop, et il se trouve que le nordet est d'un naturel emporté et violent.

Il est des jours et des jours sans décolérer. Il grogne, rage, rugit, hurle, siffle. Il n'y a pas à dire, il fait sensation sur son passage: les drapeaux claquent, les chapeaux volent en l'air, les parapluies se retournent. Dans les cours où s'essore bourgeoisie le blanchissage, les jupes ballonnent comme engrossées, tandis que des caleçons callipyges esquissent des entrechats, voire le grand écart. Puis, mollisse le nordet et toute cette vénusté replète à l'instant afflachit, se décharne: les bedons tombent, les fesses s'affaissent. Image de l'inanité charnelle !

Au rond-de-chêne, c'est le mouvement giratoire perpétuel: tourbillons, sorcières, tornades, maelstroms, etc.

Indiscret, il s'introduit partout et jusque dans la bouche du canon de la Citadelle dont il étouffe la voix.

Que de méfaits lui reprochent les messieurs chauves et les dames cagneuses. Insinuant, fureteur, on a été jusqu'à dire qu'il est un vent « frivolan » !

Au bassin Louise, il hussarde les goélettes en émoi qui se trémoussent comme des folles. Sous sa touche, un troupeau de moutons envahit la rade, le bateau passeur tangué comme un individu pris de boisson, le fleuve se soulève en un raz-de-marée qui sème la panique chez les rats de quai.

C'est là le nordet quand il se déchaîne, mais ses excès ne sont pas funestes : tant tués que blessés il n'y a personne de mort.

Et puis, il n'est pas toujours en fureur ; ses brutalités apparentes ne sont souvent que frasques, agaceries. Car il ne cède sa place à personne pour lancer les bonnets par-dessus les moulins. Quand on est vêtu de bronze comme la reine Victoria ou Jeanne d'Arc, fort bien, mais il en va autrement chez celles qui s'habillent de tissus légers. Alors, il s'amuse à modeler des plastiques, à dessiner des jambes, à cambrer des hanches, à mouler des bustes, etc. Ce qu'il réussit les académies !

Il y en a qui tempêtent après le nordet, mais j'ai idée qu'ils seraient les premiers à se plaindre s'il était possible qu'il ne soufflât plus.

On lui reproche aussi sa manière uniforme. Il est vrai qu'il siffle toujours le même air, tel le jeune artiste au galoubet dont nous a parlé Daudet.

Le nordet est tout d'une pièce: il ne souffle pas le chaud et le froid. Mais n'allez pas croire que c'est un laborieux qui travaille du matin au soir; non, il prend le temps de souffler...

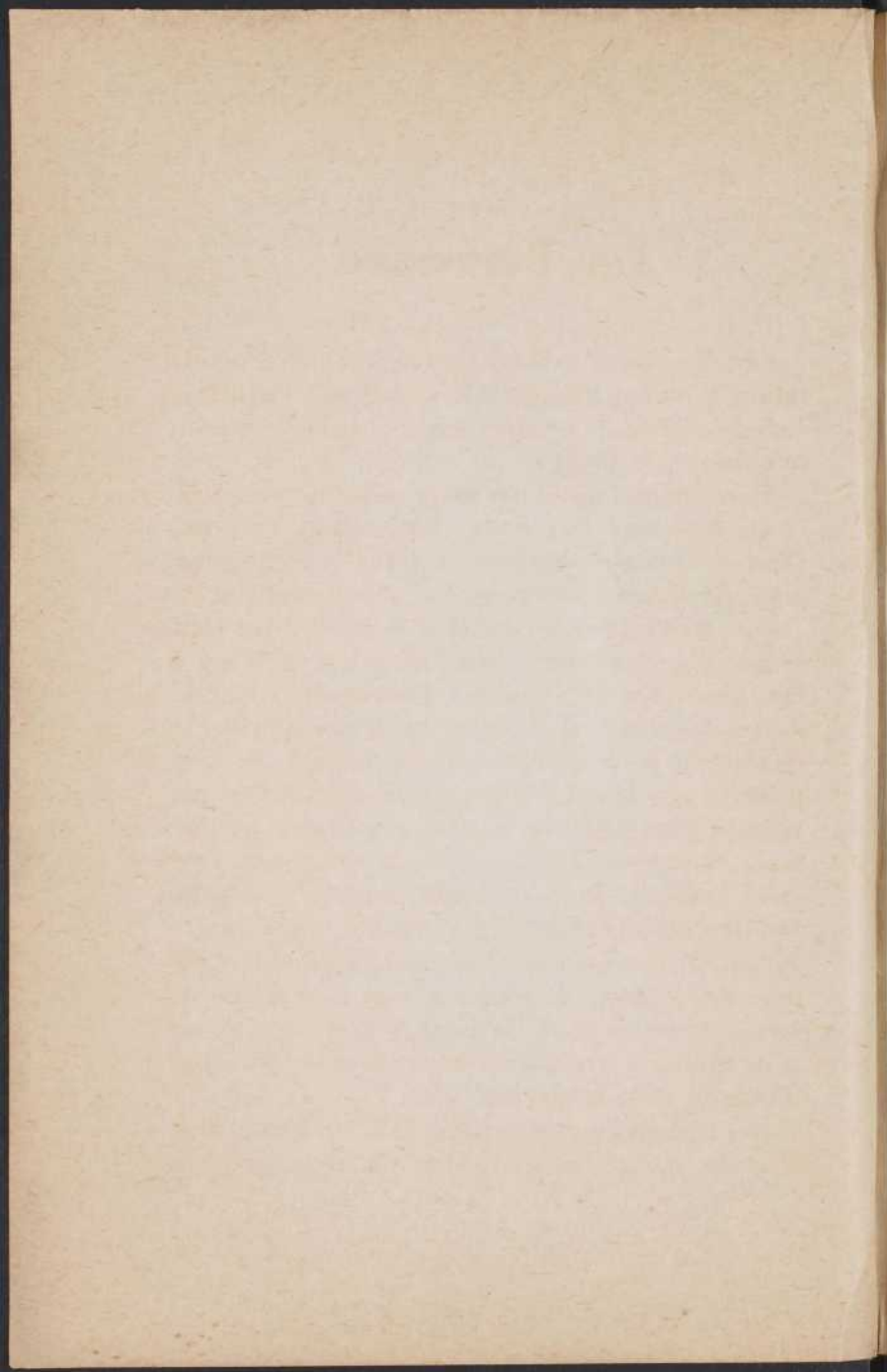
Saviez-vous que des Américains — gens à l'esprit proverbialement utilitaire et mercantile — ont déjà songé à tirer parti du nordet comme agent dynamique? Et pourquoi, après la houille noire, la houille verte et la houille blanche, n'aurait-on pas la houille bleue?

On a ébauché, à ce sujet, deux projets qui ne se sont encore réalisés ni l'un ni l'autre. Le premier consistait à installer, sur la hauteur du cap Diamant, un puissant poste de radio muni d'un colossal appareil de forme conique dans lequel s'engouffrerait le nordet et qui intensifierait ou accélérerait les ondes hertziennes en même temps que se trouveraient amplifiées les sonorités émises par l'appareil. On devait s'en servir pour irradier vers Montréal, Ottawa et même Vancouver le « Parisian French » des débats des Chambres.

Malheureusement — et c'est pourquoi le projet a jusqu'ici échoué — il reste un facteur inconnu, un X dont la découverte est nécessaire pour supprimer tout aléa et restreindre au minimum les risques des promoteurs. Il faudrait, paraît-il, trouver un métal ou une substance qui résistât à l'action combinée et d'une puissance formidable de ces deux agents aériens: le nordet et le vent de l'éloquence parlementaire.

L'autre projet, plus récent, consisterait à construire, sur l'île d'Orléans (ci-devant Isle des Sorciers) une immense machine (j'ai trop peu de notions scientifiques pour préciser davantage) qui harnacherait le nordet pour le transformer en force motrice. C'est-à-dire qu'on ferait enfin travailler ce grand flâneur, ce polisson qui s'est contenté jusqu'ici de courir les rues, de trousseur les unes, d'enchiffrener les autres et d'embêter tout le monde.

Cette entreprise requérait un capital de dix millions. Les promoteurs avaient obtenu que le gouvernement souscrivît les trois quarts de la somme et le Pacifique Canadien, le quart, la ville devant parfaire la différence, c'est-à-dire sa quote-part habituelle. Mais Kébec qui se défend de sa citadelle et de ses remparts contre l'envahissement de ce qu'on appelle l'industrialisme, n'a pas encore jugé à propos de voter la somme requise.



La Terrasse

« La Terrasse ! la Terrasse ! » s'écrie avec exultation le voyageur québécois quand son paquebot contourne l'île d'Orléans ou que le bateau passeur le ramène de Lévis.

Toute la joie de se retrouver chez soi tient dans ce cri du cœur. Québec, en effet, c'est la Terrasse. C'est là que s'est rendue la famille, comme en vigie, pour signaler le vaisseau qui ramène l'absent.

Où, la Terrasse, c'est Québec ! Elle n'a pas plus besoin d'une étiquette d'identification qu'il n'y a lieu de situer les Champs Élysées, le Lido, le Prater, le Broadway, la Promenade des Anglais, la Corniche, la Canebière, le Boardwalk et tant d'autres promenades fameuses encadrées d'un panorama grandiose, car, je le répète, il n'y a qu'une seule et unique Terrasse. On la dénomme Terrasse Dufferin dans le bottin, mais il y a belle lurette que le Château Frontenac l'a chipée à notre ancien Gouverneur général. Au surplus, le Château Saint-Louis en avait agi avec non moins de sans-gêne avant 1892. D'ailleurs, il n'importe, car il ne saurait y avoir quiproquo: il n'y a pas deux Terrasses dans le monde.

Des anciens persistent à dire la Plate-forme, mais tous les « moins-de-quatre-vingt-dix-ans » trouvent

cette façon de dire moins poétique, moins pittoresque et, à coup sûr, moins distinguée que la Terrasse. Et je vous crois sur parole et sans me référer au Glossaire si vous me dites que ce dernier mot a seul droit de cité chez les gens bien pensants et bien parlants.

Le premier Kébécois venu — si tant est qu'il y ait des premiers venus à Kébec — vous informe fièrement que la Terrasse mesure quinze cents pieds de longueur par une soixantaine de largeur, ce qui vous donne tout de suite sa superficie si vous avez quelque soupçon de géométrie; que la Terrasse s'élève à deux cents pieds au-dessus du niveau de la rue Champlain; que la Terrasse est pontée en madriers de pin de la Colombie dénommé « bicifeu », etc. Et sans se rendre compte que ces détails n'ont pas l'air de vous passionner énormément, il devient lyrique et vous affirme que la Terrasse est l'aînée de la famille kébécoise, la plus jolie, la plus séduisante, la huitième merveille du monde. Paraissez-vous ennuyés de sa statistique, il vous laisse entendre que ce n'est pas pour rien que Champlain s'est installé aux abords: il est là pour bienvenir les admirateurs (il a le feutre à la main) et aussi pour châtier les insolents (il a l'épée au côté).

La Terrasse a ceci de commun avec le fameux pont d'Avignon que tout le monde y passe. Aussi bien, c'est l'endroit idéal pour exhiber sa toilette:

le « fashion row » du Château; de Pâques jusqu'à l'Exposition, le « tiroume » ⁽¹⁾ est plutôt délaissé. C'est là que se passe la revue des petites, des boulottes, des minces, des rondes qui défilent sous les regards sympathiques ou moqueurs, sous les compliments ou les brocards des spectateurs bienveillants, narquois ou indifférents. A ce vernissage nouveau genre, il y en a pour tous les goûts: des tableaux assez bien réussis où les amateurs font cercle et aussi de piteuses croûtes qui ne trouvent preneurs à aucun prix !

Cette parade d'amour n'a pas que son côté esthétique. Au point de vue matrimonial, la Terrasse joue un rôle de tout premier plan. C'est là que le bizut frais déballé de Saint-Paul-lè-Tenet ou de Saint-Pierre-lè-Becquet s'essaie à terrasser la gêne. Combien de flirts gauchement ébauchés à la Terrasse ont fini cérémonieusement à la chapelle Sainte-Anne ! Et si ces accommodants pavillons n'avaient pas prêté leur ombre complice aux serremments qu'ils ont vu échanger, ils en auraient long à raconter, je vous assure.

Que dis-je, si la Terrasse avait des annales où fût noté, au jour le jour, ce qui s'y passe de remarquable ou d'amusant, les personnages qui y ont figuré, les artistes qui y ont flâné, ce serait d'intéressante lecture.

(1) Tea-room.

Moi qui n'ai fait que passer sur la Terrasse, j'y ai vu défiler une véritable galerie historique, tout un panthéon de célébrités nationales. J'y ai vu, par exemple, déambuler d'un pas alerte, deux figures à médaille: Wilfrid Laurier et Adélard Turgeon; j'y ai également vu, vous vous en doutez, des têtes à gambier que je suis bien trop charitable pour autrement signaler à vos moqueries. J'y ai vu M. Untel avec son repoussoir M. Telautre, ainsi que Madame Chose avec son sigisbée, M. Machin. J'y ai vu — siècle présent, peux-tu m'en croire? — j'y ai vu sourire sir Lomer. C'est sans doute que Charles Langelier lui en racontait *une bonne*.

On y voit des types d'un pittoresque achevé: des nouveau-riches en redingotes, huit-reflets et souliers jaunes, des fonctionnaires râpés qui ont des attitudes de poètes et des têtes de musiciens, des politiciens qui posent à l'homme d'Etat avec des gestes à la Mirabeau, des demoiselles qui apportent un livre pour se donner une contenance et de la gomme à mâcher pour s'occuper l'esprit.

Je vous dis que l'observateur, profond philosophe ou simple badaud, en a pour son argent. Les gargouilles du Château, pourtant accoutumées à voir les choses de haut, grimacent la moue désabusée des vieux roués à qui on ne la fait plus.

La Terrasse chôme rarement. Le Nordet, jaloux de cette vogue, a beau faire des siennes, elle peut se voir délaissée des plus tièdes mais jamais elle

ne fait tapisserie. Ce n'est vraiment que lorsque la pluie ou la neige se mettent de la partie qu'on la déserte.

L'été surtout, quand la musique de la Garnison la vient sérénader, c'est noir de monde jusqu'à neuf heures alors que le couvre-feu résonne au canon de la Citadelle. Presto, tout le monde rentre chez soi. Je dis tout le monde, mais il ne faut pas que j'exagère car, pour bon nombre, c'est simplement le signal de la promotion. Je m'explique: c'est l'heure où la connaissance, ébauchée tout à l'heure, passe au rang d'amitié; c'est le moment semi-psychologique où de la Terrasse les initiés sont promus au Jardin du Fort.

Le Jardin du Fort, c'est comme le complément direct de la Terrasse, son septième ciel. Il y a là des arbres avec leur fraîcheur, des fleurs avec leur parfum, des allées ombreuses, une lumière discrètement tamisée par le feuillage, bref, tout ce qu'il faut aux âmes sensibles moins le ramage que remplacent les soupirs. Et pendant que l'idylle prend corps, de ces frondaisons, de ces senteurs, de ces frisélis, de ces chuchotements se dresse, vivant symbole, l'obélisque Wolfe-Montcalm.

Mais glissons, mortels, n'appuyons pas !

La Terrasse, comme une belle femme, est toujours très entourée. Et si elle est fort recherchée, l'été, elle est loin d'être délaissée, l'hiver. C'est même elle qui tient le grand rôle dans le carnaval.

Vous connaissez la glissoire ? Vous fûtes peut-être de ses habitués avant que le rhumatisme vous reléguât au nombre des spectateurs. Mes sympathies, ô vieux marcheurs... sans raquettes que je vois se rincer l'œil au défilé, tout vibrant d'exubérance, des glisseurs et glisseuses superposés dans les rapides toboganes !

Et vous, glissez, jeunes mortels, et... appuyez !

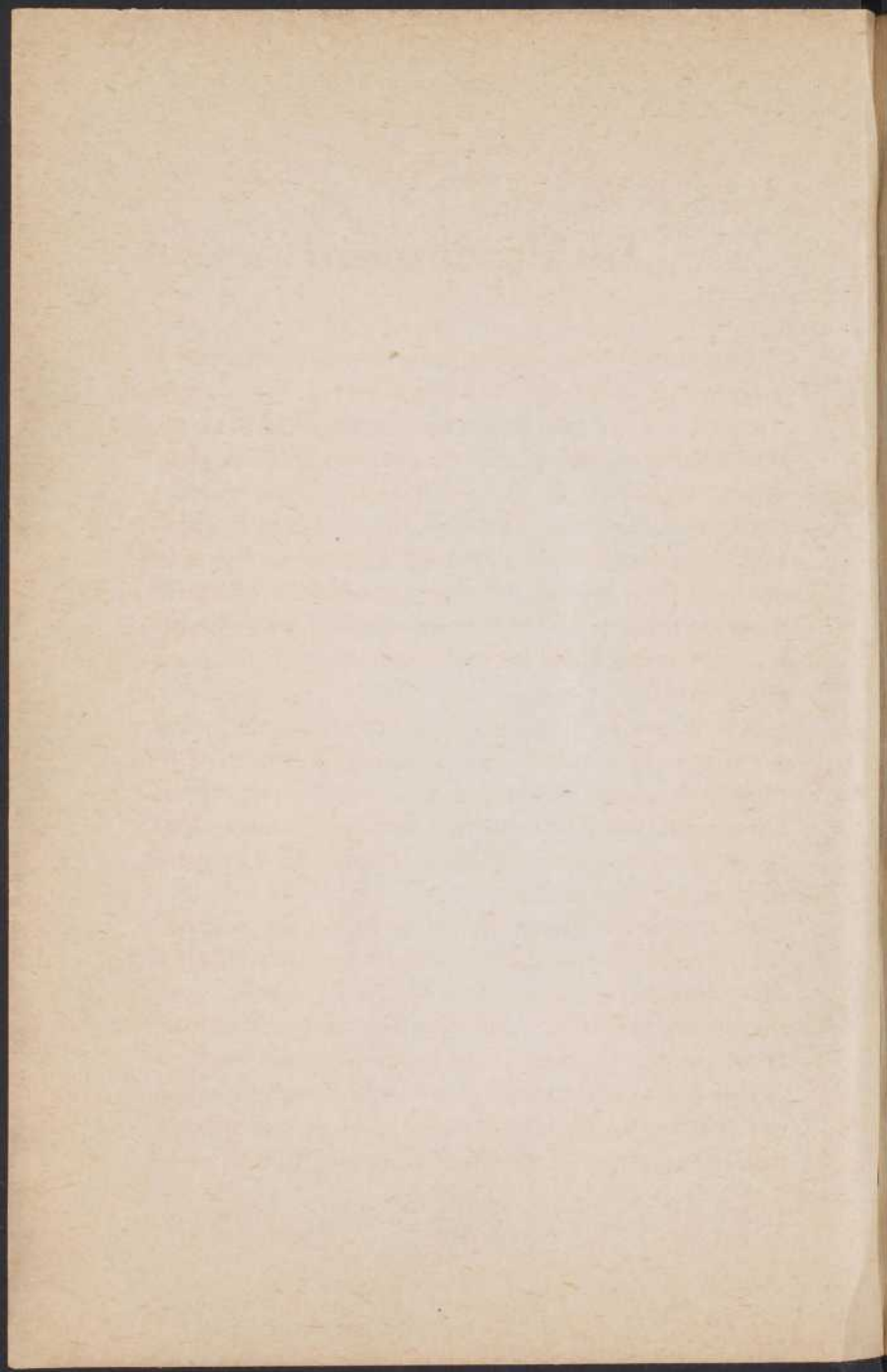
La semaine, la Terrasse appartient à la Haute-Ville. Les désœuvrés du high life, le monde officiel, la bureaucratie y vont faire les cent pas et plastronner. Les vieux beaux y vont lorgner les tendrons, ânonner les banales fadaïses. Les vieilles coquettes y vont exhiber leurs antiquités poudrées et camouflées de chantilly, esquisser leurs mêmes minauderies, rougissant de fard sous les mêmes compliments vieillots et recommençant la manœuvre le lendemain.

Le dimanche, la Terrasse se rend à la Basse-Ville. Je veux dire que celle-ci prend celle-là d'assaut. La plèbe de Saint-Sauveur et de Saint-Roch, de Saint-Malo et de Stokane, de Limoilou et du Cap Blanc envahit la Terrasse en formations serrées. Pour ne pas se commettre avec cette tourbe, les patriciens de la Grande Allée, des Glacis et des Remparts baissent pavillon et vont se claquemurer dans leurs tours d'ivoire. Car il n'y a pas que des tours Martello à Kébec !

La houle rage tout l'après-midi et une partie de la soirée jusqu'à l'heure réglementaire. Puis, quand le petit canon bureaucrate, de sa voix quinquanteuse, tousse aux intrus le congé de neuf heures, le ressac décolère, le flot se retire et la Terrasse a l'air de la grève au baissant.

Grâce à ce *modus vivendi*, tout le monde a accès à la Terrasse, les Basse-Vilains comme les Haute-Villois et le protocole est sauf. On y tolère même les étrangers pourvu qu'ils aient le bon esprit d'admirer les hôtels particuliers de Près-de-ville, de s'extasier devant les gratte-ciel de la Pointe-Lévy et de se pâmer devant le grandiose panorama de Beauport et de Sainte-Pétronille. L'enthousiasme doit être exclamatif et volubile; c'est le temps de sortir vos superlatifs, fussent les clichés des plus usagers.

Quand Kébec dresse son bilan, c'est la Terrasse qu'elle établit comme le principal article de son actif. L'énergie et l'esprit d'initiative de ses habitants y sont peut-être pour peu de chose, mais enfin on a ce qu'on a. Comme dit la devise municipale, *natura fortis, industria crescit*; traduction libre : la nature se montre généreuse si l'industrie est crècheiste !



Le Parlement

Autrefois, le Parlement siégeait alternativement à Kébec, à Montréal, à Kingston et à York, sorte d'expédient en vue de composer les exigences ou revendications des partis ou de concilier les rivalités des provinces. On recherchait d'ores et déjà l'honneur, on convoitait l'avantage d'être la capitale. Le pacte fédératif de 1867 ayant doté chacune des provinces des divers pouvoirs constitutionnels dans les limites de leurs attributions particulières, les parlements fédéral et provinciaux sont devenus sédentaires.

Kébec est le siège du gouvernement de notre province. Je sais que vous vous en doutiez et si je prends la peine de rappeler le fait c'est qu'il est d'une importance... capitale non seulement dans la physionomie de la ville mais aussi dans la complexion de ses habitants.

Pour peu qu'on veuille observer, on ne peut pas ne pas saisir la nuance de dédain avec laquelle les Montréalais parlent de la « vieille » capitale, avec un accent péjoratif, une petite moue dégoûtée. C'est comme s'ils disaient: la vieille radoteuse.

Raisins verts ! Les Pères de la Confédération ont trouvé que la vieille avait assez de jugeotte et de dignité pour lui conférer cette distinction et la

faire dépositaire de l'arche sainte de nos libertés essentielles.

Des farceurs qui, incapables d'émettre des idées, se paient le facile succès de monnayer des mots, ont dit du Parlement que c'est la plus importante industrie de Kébec. Il est certain que le Parlement donne de l'emploi à des milliers de mains, à des centaines de bouches et à quelques têtes. Il recrute une bonne partie de la population urbaine fixe (les fonctionnaires et leurs familles) sans parler de l'apport intermittent des politiciens, des coulissiers et autres pérégrins qui, attirés par cette force centripète qu'on appelle la politique, viennent s'y régénérer à tout le moins une fois l'an.

Certes, le point de vue ne manque pas d'intérêt mais, Dieu merci, ces considérations sordidement utilitaires ne sont pas dignes de retenir l'attention. Le Parlement, c'est mieux qu'un débouché pour notre industrie nationale du papier, c'est autre chose qu'une usine de bills, de chartes et de lettres patentes. La malveillance affirme qu'on y cuisine les volontés des morts selon les caprices gastronomiques des vivants, qu'on y joue des niques aux tribunaux, qu'on y bazarde le domaine public au petit bonheur. Evidemment, la calomnie jamais ne désarme; et plus l'arbre est chargé de fruits et plus il reçoit de pierres.

Au Parlement, qui parle ment, a dit un quelconque cerveau brûlé qui n'a peut-être pas même

jamais été candidat. Si la fortune avait voulu que vous fussiez « né à Québec », sans doute eussiez-vous compris la grandeur du Parlement à cette tirade cornélienne de l'honorable Exubert Maderleau, l'éloquent ministre du Placotage, lorsque, la main posée en travers de son plastron, il s'écriait : « C'est sur le rocher du vieux Kébec, c'est au Parlement qu'arde dans toute son intensité le feu sacré du patriotisme qui embrase l'âme de nos chefs, que flamboie dans tout son éclat la torche qui éclaire notre marche vers nos destinées ethniques. Le Parlement, c'est le théâtre où se déroule notre grand drame historique. C'est l'arène où de valeureux gladiateurs livrent le bon combat pour nos institutions, notre langue et nos lois. Le parlement, c'est le boulevard de nos libertés. Le parlement, c'est le gynécée fécond où s'opère la gestation de notre droit civil, où s'enfante l'avenir de notre peuple !... »

Ah ! l'inoubliable ovation qui accueillit, dans la galerie de la Chambre d'Assemblée, cette envolée grandiloquente, cette péroration gynécologique ! L'auditoire électrisé trépignait d'enthousiasme, menaçant de faire crouler les murs de l'enceinte.

Moi qui vous parle, moi qui assistai naguère à quelques séances où l'on discutait le bill des Montreal Tramways, j'ai senti au tréfond de mon être l'auguste mission que remplit le Parlement

pour la régénérescence de la race et il me semble que j'ai dû garder au front un peu de l'auréole qui illuminait Moïse à sa descente du Nébo quand furent promulguées les tables de la loi. J'ai aussi l'impression d'avoir, quelques instants, coudoyé les Hellènes qui, aux heures de détresse nationale et de calamité publique, se réfugiaient à l'Acropole où brûlait le feu cosmique allumé par Orphée, et exoraient Olympia de rédimer la patrie de l'asservissement spartiate !

On a dit que c'est au Parlement que s'exerce le sacerdoce législatif. Or, sacerdoce fait présumer célibat qui, à son tour, — faut être charitable — suppose chasteté. Je ne veux nullement insinuer que le Parlement est homosexuel, mais me borne à constater que nous n'avons pas de législatrices, que le Parlement est un « no woman's land ». On estime, apparemment, que le fils idiot d'une mère intelligente est plus idoine qu'elle pour légiférer.

Ecoutez l'argument péremptoire, sans réplique, qu'apportait au débat sur le vote des femmes, à la dernière session, le fougueux ⁽¹⁾ tribun Sam. Demange, député de Kébec-Nord: « Les redoutables fonctions législatives requièrent trop de virilité, d'endurance physique aussi bien que de maturité

(1) Note de l'éditeur: Nous avons rétabli le texte; dans les premiers cinq mille exemplaires, le typo nous fait dire "fouilleux".

d'esprit, pour convenir à de frêles et délicates créatures. La main qui tient le fuseau ne saurait porter la masse; cette blanche main se maculerait au contact de la verge noire ! »

Arène, Boulevard, Gynécée, le Kébécois est bien persuadé que son Parlement est tout cela; mais il le vénère encore comme un Panthéon où toutes nos gloires nationales ont figuré. Il faut évidemment tenir compte du cadre, de l'ambiance. Comment ne pas voir dans le Parlement un véritable symbole, dans cette cité où la mince couche d'humus qui recouvre le rocher est faite de la poussière de nos héros historiques. Et c'est sans nul doute par respect qu'on n'a pas bougé depuis des siècles et qu'on se tient autour du Parlement dans une attitude sculpturale: *Sta, viator, heroes calchas !*

De vrai, le Parlement ne serait plus le même s'il sortait de son cadre kébécois. Et pourtant, s'il fallait, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'un incendie détruisît le Palais législatif et qu'il fût question de reconstruire à Montréal, au parc Johanna Mancevitch, par exemple !... Je n'en dis pas davantage tant cette conjecture paraît sacrilège. Vous pouvez être sûrs qu'il y en aurait du chichi et du *parlement* chez la grande Hallé.

Guette, Montréal, guette qu'on t'en donne des petits couteaux pour les perdre et des parlements pour les brûler. Ça n'est pas de sitôt qu'on oubliera 1849 !

Aussi, n'ayez crainte, le guet fait bonne garde. Dormez, habitants de Kébec, à l'ombre de votre Parlement. Il est neuf heures, la nuit est calme, tout va bien. Reposez en toute sécurité et qu'aucune alarme ne dérange votre placidité; vous aurez, demain encore, votre Parlement. Dormez !

Les fonctionnaires

Il n'y a pas au monde de classe plus diversement appréciée que celle des fonctionnaires. Ils sont soit exaltés et portés aux nues, soit décriés et voués aux gémonies; on ne tarit pas d'éloges sur leur compte ou bien on les agonit d'injures.

D'où vient cette divergence? Probablement d'une conception chauvine de la solidarité et de l'esprit de corps chez les uns, et de l'envie et du dépit chez les autres, car ces jugements outrés excluent l'idée de sincérité et trahissent un système arrêté, un parti pris évident. Ainsi, ceux qui font partie de l'administration ou qui briguent d'y entrer ont naturellement bonne opinion des fonctionnaires; ceux qui en sont sortis ou désespèrent d'y parvenir en disent pis que pendre.

Où est la vérité? Comme toujours, elle réside dans le juste milieu. Autrement dit, les fonctionnaires sont en tous points semblables aux autres mortels: ce ne sont ni des saints ni des réprouvés.

Il est certain que l'orientation qu'on donne à son existence, le choix qu'on fait d'une carrière, dénotent des aptitudes ou des dispositions particulières de nos facultés. Les personnes ambitieuses, actives, débordantes d'enthousiasme et d'initiative ne songent généralement pas à devenir fonction-

naires. Les esprits concentrés, les tempéraments calmes, méthodiques, ont plutôt la grâce d'Etat. Et les qualités qu'il faut pour faire un fonctionnaire compétent ne le cèdent en rien à celles qui contribuent au succès dans les autres carrières. C'est là, en dernière analyse, la genèse de la vocation professionnelle.

Je me suis amusé à collectionner les compliments et les éloges, d'une part, et les injures et les vitupérations, de l'autre, qu'on entend communément à l'adresse des fonctionnaires. J'en donne une nomenclature qui, sans être complète, permettra au lecteur de se former une opinion au moins approximative. Il n'aura qu'à additionner le pour et le contre puis ensuite prendre la moyenne: $A \text{ plus } B \text{ divisés par } C \text{ égalent } D$. C'est clair comme bonjour en plein midi.

POUR

Les gens bien disposés à leur égard disent que:

Les fonctionnaires jouent un rôle de premier plan. Ils sont utiles, nécessaires, indispensables. Sans eux, pas de gouvernement, pas de société, pas d'existence, mais anarchie, barbarie, chaos.

Cela me rappelle l'envolée oratoire d'un candidat du défunt parti agraire: « Où serait l'agriculture, messieurs, sans les *habitants* ! »

La plupart des fonctionnaires sont des gagne-petit, ce qui équivaut à dire des gens désintéressés, des gens qui se contentent de peu, qui bourlinguent du matin au soir sans songer à proportionner les services qu'ils rendent aux émoluments qu'ils touchent.

Pas de grève chez eux, pas même de grève perlée, pas de syndicats, pas de « trade-unions ». Insensibles aux appels des meneurs ou des idéologues, ces prolétaires, sans avoir une horreur fanatique pour le vil métal, ont l'âme assez idéaliste pour reléguer à l'arrière-plan cet utilitarisme outrancier qui rend l'existence si prosaïque.

La discipline, l'ordre, la bonne tenue, l'économie, la sobriété sont caractéristiques chez eux. Les mamans recherchent pour gendres les jeunes fonctionnaires, gens rangés qui ont une situation, les mains blanches et la raie bien dessinée. Dans le baedeker kébécois le fonctionnaire est, toutes choses égales d'ailleurs, coté immédiatement après le « professionnel », ce qui n'est pas peu dire.

La régularité de leurs habitudes, la stabilité de leur budget domestique rayonnent, pour ainsi parler, dans le cycle où ils évoluent et font des fonctionnaires non seulement, comme on l'a reconnu, la providence du boulanger, du boucher, du laitier et du « petit épicier du coin », mais aussi l'un des plus solides soutiens de l'édifice économique kébécois.

Fréquentant un milieu distingué, ils ne manquent pas d'acquérir les bonnes manières et c'est ce qui fait qu'ils sont courtois, polis, galants, hospitaliers.

Sans poser au Beau Brummel, ils se mettent bien, évitant le genre tapageur et excentrique. Le débraillé est tabou chez eux: ce sont des ronds-de-cuir vernis !

L'administration recrute ses compétences parmi l'élite des professions libérales, chez les avocats d'humeur paisible et qu'horripilent les chicanes du prétoire et les chamailleries de la basoche, chez les médecins au cœur tendre et que font frémir la vue du sang qui gicle sous le scalpel ou les plaintes du malade que crispe la souffrance, chez les notaires de complexion placide à qui il répugne de tarifier tous les actes de la journée.

Notre aristocratie intellectuelle se compose surtout de fonctionnaires. Faites le compte vous-même. Tout ce qui a un nom dans le domaine littéraire se rattache au fonctionnarisme, à partir de De Gaspé, le plus personnel de nos prosateurs, et de Fréchette, le plus prestigieux de nos poètes.

Bons fils, excellents pères, maris fidèles, pas cascadeurs, pas joueurs, rentrés tôt, levés tard, ils donnent beaucoup d'enfants à la patrie et autant d'élus au ciel. D'autres raffolent de parties carrées, de danses en rond, de partouzes, d'existence triangulaire; eux se contentent des joies du ménage ou,

les jours de congé, de pique-nique en famille et de pêche à la ligne.

Soumis à la discipline administrative, ils prennent tout naturellement le pli de la règle morale et civique. Aussi sont-ils des citoyens modèles, respectueux des lois et de l'autorité, ponctuels à acquitter impôts et capitations.

Patriotes dans l'âme, ils encouragent l'industrie nationale du Rose Quesnel et du Petit Hautbourg.

Ils mènent une vie réglée comme papier de musique et, à moins que le mal de Bright ou les calculs rénaux ne les ravissent prématurément à la patrie éplorée, ils meurent à un âge avancé de la gangrène des vieux ou de la prostatite, munis des derniers sacrements et, il n'en faut pas douter, obtiennent là-haut une promotion méritée.

CONTRE

Laissons maintenant dégoiser les contempteurs de ces scélérats qui ont l'impudence d'émarger à la caisse publique.

La bureaucratie, disent-ils, est un ramassis de fainéants, de flandrins, de flemmards, de flanc-mous, de décavés, d'afflachis, de ratés, de dératés, de ramollis, de propres à rien, enfin d'individus physiquement ou moralement tarés. Ce sont des « minus habens » qui végétaient ou crevaient de

faim dans leurs professions et ont demandé au parasitisme la pitance quotidienne.

Dans ce refugium qu'est l'administration, ajoute-t-on, on trouve des avocats à effet mais sans causes; des médecins dont la patience s'est lassée d'attendre les patients; des notaires à qui il n'est pas resté de leurs abus de confiance de quoi se rendre à Vera Cruz ou Piedras Negras; des dentistes qui continuent à... en arracher; des pharmaciens qui, délaissant le codex pour le code, sont devenus greffiers et supplémentent un traitement infime d'un « bedit abboint » en passant à la chimie des timbres de loi mal oblitérés; des politiciens dégomés repus de peau, de vin, de pots-de-vin; des cousins de députés; des associés encombrants; des concurrents professionnels dont on convoite l'étude; des huissiers de ministres qui continuent à exploiter; des créanciers casés pour acquit; des étudiants blackboulés; des journalistes qui croyaient arriver à quelque chose en sortant du métier, sans parler des embusqués du « struggle for life »; des fils à papa que ce dernier passe au fisc; des bootleggers ennoblis par le succès; des cocus qui ont amassé une sinécure dans le giron mulière; des comptables qui se paient sur la bête ou font un trou dans la lune; des rapins qui font meilleure figure à la tabagie qu'au vernissage et qui excellent à peindre la girafe et à faire le tour du panneau; des commis mis comme des princes et qui sont venus nus à la Province; etc.

Le Parlement, affirment ces jaloux, est un Hôtel des Invalides pour éclopés, goutteux, gâteux, vieilles badernes, béquillards, neurasthéniques, dopés, avariés, sourds, aveugles, perclus, boiteux, lépreux, paralytiques. J'en passe et des pires.

Ce sont, paraît-il, les êtres les plus suffisants et les plus outrecuidants qui soient, traitant les gens de Turc à More, obséquieux devant leurs supérieurs, suffoquant de morgue et de rogne pour leurs subalternes. Hargneux, grincheux et discourtois pour le public dont ces insolents pètesecs sont les serviteurs. Aussi les appelle-t-on par ironie des fonctionnaires civils.

Sous le rapport de l'honnêteté, on se gêne moins encore. Les fonctionnaires ne sont que des coquins, des filous, des escrocs, des concussionnaires, des faussaires, des griocheurs, des banqueroutiers, des caissiers déficitaires, des simonneurs, des simoniaques, des griveleurs, des tripatouilleurs, des cancrs, des chancres rongeurs, des déprédateurs de fonds publics, des manieurs de beurre aux mains graissées, des maîtres chanteurs (M. C.) qui savent faire passer quelque chose du côté de l'épée, des carottiers qui se gardent... une poire pour la soif, etc., etc.

Ce qu'elle en tourne, insinuent ces braves gens, ce qu'elle en tourne une danse furibonde la classique anse du panier pour permettre à un modeste fesse-cahier aux appointements de \$200 par mois

de se payer une auto, d'avoir pignon sur rue, une maison de campagne, une garçonnière, un cellier bien garni, en plus de faire vivre deux ménages, de soigner des poules... et des grues et enfin de vivre sur un pied de \$6,000 par année !

Conclusion: treize à la douzaine, ça ne vaut pas la corde à se pendre ni même les quatre fers d'un chien.

Et que ne dit-on pas de ces couteaux de tripière qui patricotent entre le chou et la chèvre et réussissent à se tailler de bons morceaux.

De tous on parle comme de Pilate dans le Credo.

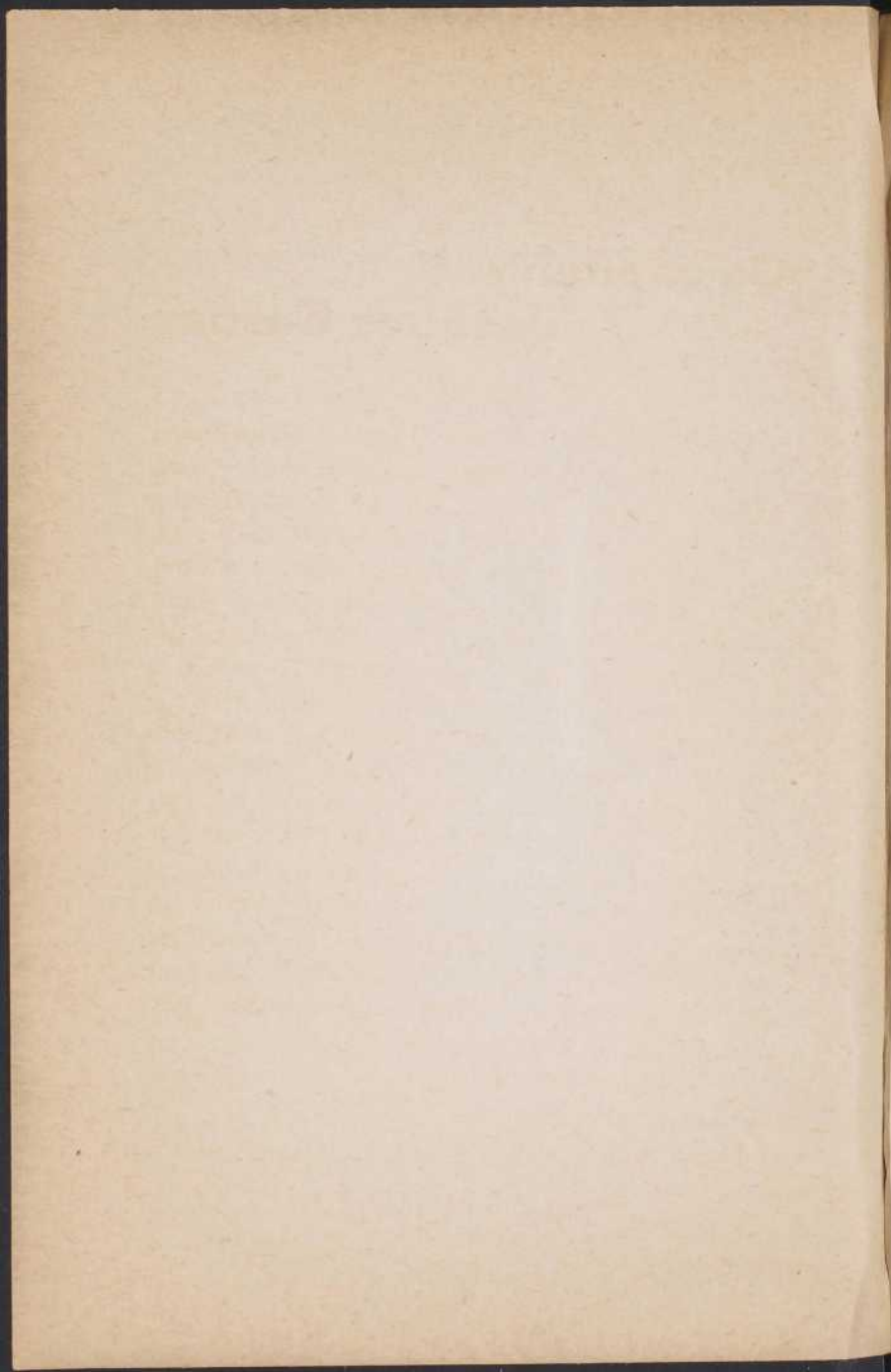
Et vous croyez peut-être que les poètes échappent aux ragots. Comment donc, mais on dit peste et rage de ces gendelettes à qui l'Etat doit des rentes parce qu'ils se sont avisés de prendre pour génie un amour de rimer. A les croire, Courteline a été trop tendre pour cette « engeance d'automates qui, somnolents, passifs, abrutis par le désœuvrement, marinés dans la routine, journoient en tétant des infectados à deux sous, ne sortant de leur coma que lorsque vient la Sainte-Touche ».

Sous le rapport des mœurs, voici quelques-unes des aménités dont on les accagne: séducteurs, corrupteurs, vieux marcheurs, papelards, attrape-mi-nette, ivrognes à bacchie, noceurs, badouillards, gynécomanes dont les singes rougiraient, lampe-à-mort se cuitant tous les soirs, piliers d'estaminet, de boîtes de nuit, de tripots et de lupanars, gens

qui parce qu'ils ont une occupation sédentaire se croient permis de mener une vie de bâtons de chaise, etc.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais d'épuiser la kyrielle, car la malveillance n'a jamais fait de vider son carquois. Sans relâche on se donne carrière, estimant sans doute que s'agissant de fonctionnaires on ne saurait errer condamnant un pervers et que, au surplus, ce n'est pas péché de calomnier le diable.

C'est entendu, le fonctionnaire a une tête de Turc. Quand il n'est pas par tempérament un philosophe, il devient par entraînement un stoïque; il acquiert assez de souplesse ou de caractère pour faire contre mauvaise fortune bon cœur. Imperturbable, bon enfant, blagueur ou — si l'on y tient — flasque, veule, rosse, amoral et cynique, il arrondit son dos (sinon sa pelote), laisse passer l'averse, avale des couleuvres et, magnanime, n'en continue pas moins à servir loyalement, c'est-à-dire à éclairer les contribuables à travers l'inextricable maquis des affaires publiques, jetant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.



Ce capitaine

Jacques Cartier

Les historiens et les chroniqueurs, ayant moins de susceptibilités à ménager que les reporters, sont, moins que ceux-ci encore, astreints à la discrétion, vertu désuète qui n'a plus cours dans les milieux à la page. C'est dire que nous n'avons pas à nous disculper du reproche d'indélicatesse que pourraient s'aviser de nous faire certains gens démodés et rétrogrades, si nous livrons au public le texte même d'une conférence prononcée, il n'y a pas très longtemps, par le chef huron Amphi Gourri, à Nouvelle-Lorette, devant l'Association Nigog qui se propose de ramener à la vie normale les blancs dénaturés par des siècles de civilisation.

Cette causerie, à défaut de mérite littéraire, comporte, comme on le verra, des aperçus originaux, des renseignements inédits qui nous reposeront du chauvinisme à jet continu, du terne délayage et des sempiternels sentiers battus, chers à la plupart de nos historiens.

Je supprime les salamalecs et vous expose le document tel quel :

Qui a découvert le Canada aux Européens ?

Il est plus difficile qu'on ne croit de répondre à cette question. Elle comporte, à mon avis, un problème dont la solution dépend de certaines contingences qu'il conviendrait tout d'abord de mettre au point.

Quatre hommes réclament le mérite ou l'honneur de cette découverte : Cortereal, Verazzani, Cabot et Cartier.

On peut, sans plus de discussion, éliminer Verazzani qui paraît avoir croisé sur les côtes de l'Atlantique en simple amateur.

Cortereal est un candidat plus sérieux, quoique ses titres soient un peu précaires et, au mieux aller, simplement éventuels. On lui concède, en effet, la découverte de Terre-neuve. Il s'ensuit que tant et aussi longtemps que les Terre-neuviens ne jugeront pas opportun de faire partie du Canada, ou tant que le Canada n'aura pas annexé Terre-neuve, on ne pourra pas dire que Cortereal a découvert notre pays.

Restent Cabot et Cartier à se disputer la palme. Cabot a abordé sur la côte du Labrador en 1497 et Cartier a débarqué à Hunguedo ou Gaspé en 1534.

S'il ne s'agissait que de dates, les concurrents seraient donc vite départagés, mais là n'est pas la difficulté. Il s'agit de savoir, comme dans le cas de Cortereal, si le littoral du Labrador, découvert par Cabot, fait partie du Canada ou bien de Terre-

neuve. La question est justement à se débattre devant les tribunaux et il serait malséant de la discuter ici ⁽¹⁾.

Il reste donc ceci que, jusqu'à plus ample informé, il convient de considérer Cartier comme le découvreur du Canada, réservant aux Cabotchons de faire valoir ultérieurement leurs droits et titres, si lieu il y a.

De quelque parti qu'on soit, il faut rendre cette justice à Cartier que, pour être venu en Amérique sur le tard, il y a mis plus de persistance et d'esprit de suite que ses prédécesseurs: à preuve ses trois voyages et ses séjours prolongés. C'est même depuis les tentatives répétées de ce fils de la Bretagne qu'on dit: têtue comme un Breton.

Le premier voyage de Cartier date de 1534. On peut dire de ce voyage que c'est du temps perdu. Cartier était parti un peu au petit bonheur, sans trop savoir où il allait. Il aborda à Gaspé en juillet, le 13, date fatidique. Apercevant, sur le rivage, un arbuste couvert d'une baie rougeâtre appétissante, il s'avisa d'en goûter, ce qui le fit transpirer abondamment. C'est pourquoi il la nomma baie des chaleurs.

Mais Cartier, constatant qu'il n'était pas chaussé pour un long séjour, remit bientôt à la voile après

(1) Cette conférence a évidemment été donnée avant que le Conseil Privé attribuât à Terre-Neuve le littoral dont il est question.

avoir pris possession de la nouvelle contrée sans plus de sans-gêne et comme font d'un objet trouvé les gens peu scrupuleux. Pour donner à son « raid » couleur d'altruisme évangélique, il érigea une croix de trente-cinq pieds de hauteur.

Comme on le voit, ce premier voyage de Cartier fut, en somme, une excursion de pêche. Et comme ça mordit, il revint l'année suivante. Parlons de ce deuxième et principal voyage.

Par un matin ensoleillé du mois de mai 1535, le sieur Jacques Cartier s'embarquait à Saint-Malo, beau port de mer. Histoire sans doute de tromper l'ennui de la traversée, il emmenait avec lui la grande Hermine qui, pour sauver les apparences, se fit accompagner de sa cadette. L'une et l'autre passaient pour volontiers prendre l'amer: de là l'Emérillon !

Comme la flottille était en vue de nos côtes, une saute de vent faillit mettre à mal la petite Hermine qui, selon son habitude, se mit à donner du bec. C'est la première fois que se faisait sentir l'influence de ce « gulf stream » découvert une trentaine d'années auparavant par un nommé Christophe Colomb qu'il ne faut pas confondre avec l'inventeur du bacille de ce nom. Il était temps qu'on abordât, car la grande Hermine, comme la petite du reste, commençait à éprouver le besoin de faire de l'eau, si rapide qu'eût été la traversée.

— Tiens, tiens, dit Cartier à Philippe de Rougemont, je crois que nous allons avoir un grain !

Il ne se doutait pas — un découvreur doute-t-il de quelque chose ? — il ne se doutait pas, en prononçant ce mot, que le pays qu'il allait explorer devait en produire des millions de quintaux de grain, au point d'être appelé le grenier du plus grand tant-pire « that the world has ever known » !

Mais n'anticipons pas.

Le 10 août 1535, Cartier entra dans la baie qu'il appela Saint-Laurent. Ce nom s'étendit, par la suite, au golfe qui n'est que l'évasement de cette baie, au fleuve qui y débouche et même jusqu'au boulevard qui sépare en deux l'île de Montréal, ce qui permet aux insulaires de s'orienter et les partage en deux catégories: les gens cossus, à l'ouest, et les gueux, à l'est.

Il longea l'île d'Anticosti et s'engagea dans ce que son récit décrit un fleuve « majestueux ». Le mot a, comme on sait, fait fortune !

Le 7 septembre, Cartier débarquait à l'« isle ès couldres » où il entendit la messe. Certains historiens affirment que c'était la première qu'on célébrait au pays; d'autres soutiennent qu'il y en eut deux de célébrées antérieurement: l'une, le 11 juin, à l'endroit appelé Vieux Fort, sur la côte nord, et l'autre entre la côte nord et... le 6 juillet. Mettons qu'il y eut trois premières messes, ce qui n'est pas trop pour un pays catholique comme le nôtre, et n'en parlons plus.

Le 8 septembre, le capitaine, continuant à jouer des coudres, reconnaît l'île Bacchus qu'il apercevait pourtant pour la première fois. La saison des fraises étant passée, on se dédommagea sur le raisin qui y était abondant. On but du jus de la treille que ce fut une vraie ribote, comme l'on disait jadis. C'est dans cette circonstance que Cartier, un peu éméché, composa sa fameuse chanson « O Canada ! mon pays, mes amours ! ».

Le lendemain, l'équipage, comme on le conçoit, « avait la gueule de bois », dit la chronique. Un chef sauvage du nom de Donat Kona vint de la côte reluquer ces visiteurs et à la vue de leurs binettes, s'écria : « Quels becs ! » De là le nom de Kébec donné par les blancs à la bourgade dont Donat Kona était le maire.

Enfin, le 14 septembre, Cartier entra dans une rivière qu'il nomma Sainte-Croix. Chose étrange, ce cours d'eau a disparu par la suite. Dans le même lit coule aujourd'hui la rivière Saint-Charles.

Comme il n'y avait pas alors d'escalier de la basse à la haute ville, Cartier grimpa amont la côte jusqu'au faite, endroit que tous les poètes ont par la suite appelé si originalement un « altier promontoire ».

Le navigateur malouin, dans la relation qu'il a laissée de ce voyage, loin de s'emballer sur la beauté du spectacle qui devait alors comme aujourd'hui se dérouler à la vue, est d'une sobriété camélienne.

On chercherait en vain, dans son récit, les mots « panorama », « grandiose », « féérique », « ineffable », etc. Peut-être n'a-t-il pas trouvé, dans le vocabulaire restreint de cette époque, de mots pour exprimer son admiration.

Du reste, il avait bien d'autres chats à fouetter. L'évangélisation des infidèles, telle était l'unique fin de ce vaillant croisé. Toutefois, il s'intéressait plus à la conversion des Chinois qu'à celle des Hurons et des Iroquois et c'est en vue d'aller Cathaychiser les fils du Céleste Empire qu'il continua sa route encontremont. Il avait entendu dire que, en poussant dans cette direction, on pouvait atteindre l'Asie. S'il fallait se fier à tout ce qu'on entend dire !

Au lieu d'aborder à Pékin ou à Canton, il aboutit à Hochelaga où il fit l'ascension de la montagne qu'on peut voir encore de nos jours, les naturels du pays ayant eu le bon esprit de la conserver à peu près intacte.

Nous n'insistons pas sur ce voyage à Montréal, nous proposant d'en faire le sujet d'une prochaine conférence.

Un mois après cette excursion, Cartier était de retour à Kébec où il résolut de passer la morte saison. C'est le propre d'un navigateur de faire des embardées !

L'hiver, cette année-là, fut particulièrement « toffe », comme on disait dans le dialecte breton.

Non seulement le pain, le vin, mais le logement et le vêtement, tout, tout vint à manquer et il fallut se débrouiller, c'est-à-dire compter sur Dame Nature aussi généreuse à ses enfants bien nés qu'elle est chiche à ses fils dénaturés. A la gêne se joignit le ressentiment des indigènes offusqués par le cynisme de ces Européens qui s'installaient ici comme chez soi.

Pour parer aux éventualités, les matelots construisirent un fort de palissades.

Sur ces entrefaites, se déclara le mholera scorbus qui décima l'équipage. Cartier se hâta d'aller consulter le docteur Wawarré qui avait sa clinique rue Sainte-Ursule, va sans dire. L'homme de l'art prescrivit ce que le codex huron dénomme « an-nedda ». C'était une manière de sirop à la gomme d'épinette assez semblable à celui que nous vendent les apothicaires, à cette différence près qu'il contenait de l'authentique gomme d'épinette et non de la teinture de benjoin composé.

La Faculté finit par triompher du mal, mais pas avant qu'il eût emporté quelques douzaines de Français qui, avec la gentille petite Hermine, ne devaient pas revoir le ciel de France.

Aussi, de bonne heure, le 6 mai au matin, beau temps, mauvais temps, Cartier remettait à la voile.

Pour prouver au nolisieur Franciscus Primus que lui, Cartier, était bel et bien venu au Canada, il enleva par surprise le maire Donat Kona et deux

de ses collègues et les amena en France. Les malheureux serviraient de mascottes à l'expédition et de sujet à un ouvrage de Chateaubriand. Les touristes en quête de souvenirs ou de mementos ont de ces caprices, paraît-il.

Je ne sais comment on qualifiait à cette époque cette façon d'agir, mais aujourd'hui, ça s'appelle une infamie ou, vulgairement, un tour de C...artier ! Autant le dire que le penser.

Cette saleté est contemporaine de la ronflante maxime: tout est perdu, fors l'honneur !

Vos malheureux ancêtres, habitués à danser en rond, durent, en France, régler leurs pas sur l'allure signolée du menuet ou d'autres mesquineries chorégraphiques qui y étaient à la mode bien avant Paul-Louis Courier. Non, mais voyez-vous votre ancêtre Donat Kona en gigolo ! C'est dire que, au bout de deux ou trois ans, ils succombèrent à une attaque de civilisation aiguë. Fort heureusement, la Belle Ferronnière avait eu l'humanité de les faire baptiser !

Cartier crut se laver devant l'histoire de cette souillure en faisant un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour. Ja(rna)cques Cartier revint au Canada en 1541. Aux Stadaconais qui s'enquéraient de Donat Kona et de ses compagnons, le navigateur répondit, sans sourciller, qu'ils avaient fondé des foyers en France et qu'ils y florissaient tellement qu'il n'avait pu les persuader de revenir au Canada.

L'expression n'est peut-être pas strictement parlementaire, mais il n'y a pas à dissimuler que le distingué découvreur mentait comme un arracheur de dents. Au surplus et bien que les journaux ne fussent pas répandus alors, il finit par être lui-même découvert et il n'osa jamais plus se remontrer dans nos parages.

Mais à quoi bon s'attarder plus longtemps aux faits et gestes d'un homme dont la personnalité, en somme, n'est pas très reluisante, dont le principal titre à l'attention est plutôt précaire et dont la renommée de premier occupant, demain peut-être éclipsée par Cabot sacré découvreur par autorité de justice, s'évanouira dans l'oubli comme une vaine fumée...

Félix Maderleau

Dans l'archipel de maisons occupant le site où se dresse aujourd'hui l'édifice du « Merger » qui jouxte la Place Jacques-Cartier, se trouvait, autrefois, un débit de tabac qui, à raison de la personnalité de son tenancier, était le rendez-vous de la bohème en même temps que le cénacle des intellectuels.

A la vérité, les habitués se recrutaient parmi de beaux esprits à tournure littéraire ou philosophique qui, pour le plus grand nombre, n'avaient jamais mis du noir sur du blanc: fonctionnaires, reporters, étudiants, quelques rapins, de petits rentiers.

Le patron, Félix Maderleau, était un gratte-papier quelconque au Parlement, mais cela ne l'empêchait pas de se trouver à son poste (celui de la rue Saint-Joseph) quatre jours par semaine. Il estimait que, eu égard au traitement qu'il touchait, il n'était pas, en conscience, tenu à donner au Gouvernement plus de deux jours de travail par semaine. Cette prétention avait même fait le sujet d'une véritable controverse chez les casuistes de robe courte.

Son établissement se composait de deux pièces. La première, de vingt pieds carrés, était flanquée

de deux comptoirs-vitrines et de rayons adossés aux murs où s'étalait la marchandise. L'autre pièce, en arrière, aussi longue que la première et plus large, servait de tabagie. C'est là que les chalands ou les habitués siégeaient, lisaient les journaux, causaient, choquaient des idées à travers le sobre ameublement de bancs, de chaises et de deux tables chargées de journaux et de revues. Appendues aux murs, des lithographies de sir Wilfrid Laurier, de sir Adolphe Chapleau, des cardinaux Taschereau et Bégin, du maire Parent, principales gloires kébécoises. Le choix dénotait assez le souci de ne pas prendre parti en politique ou en religion.

Au mur du fond, sur une tablette, trônait, suivant la meilleure tradition locale, la statue d'un Sacré-Cœur au pied de laquelle brûlait un lampion, tout comme chez Paquet, Laliberté, le Syndicat et la plupart des boutiques kébécoises. Passe encore que la fumée des pipes serve d'encens, mais on assimile plus difficilement aux oraisons jaculatoires les jurons ou les obscénités d'une tabagie publique.

Nous avons dénoncé au patron la laideur profanatrice et l'apparence simoniaque de cette exhibition, mais il s'était contenté de répondre sentencieusement: Malheur à celui par qui le scandale arrive !

Maderleau habitait depuis longtemps Kébec où il avait fait ses études au Petit Séminaire puis à

l'Université. Il s'était d'abord destiné au notariat et, après deux années de cléricature, avait embrassé l'art dentaire. Mais il avait embrassé sans êtreindre puisque, délaissant bientôt le davier, il était entré à la rédaction de « La Lune » pour, de là, échouer au Parlement où l'avait casé un oncle député.

Avec son fatras scientifique et son érudition superficielle, avec sa faconde et sa prodigieuse mémoire, Félix Maderleau donnait à ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes l'illusion d'un dialecticien rigoureux au service d'une science profonde. Son talent versatile et sa mémoire rétentive avaient absorbé beaucoup sans rien assimiler. Il savait très peu de chose sur une foule de sujets, bagage diffus, indigeste, emmêlé, incohérent, qui faisait de lui une bibliothèque renversée. Il discutait, dissertait, pointillait, philosophait *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'était un dicton courant que Félix aimait mieux discuter que manger: cela tournait à la manie. Il recherchait la discussion, et s'il y eut jamais quelque chose qui le démâtât ce fut de rencontrer quelqu'un qui dît comme lui.

Il affectait surtout le paradoxe, le tour de force, mais plutôt par tempérament que pour épater la galerie ou boucher un coin au bourgeois.

Je le trouvais, pour ma part, fort amusant et ne pouvais m'empêcher d'admirer son esprit critique

dont un tempérament plus stable, moins frondeur et moins sceptique, n'eût pas manqué de tirer bon parti. D'autres le jugeaient insupportable à cause de ce qu'ils appelaient son esprit de contradiction, sa manie de toujours prétendre avoir raison envers et contre tous.

Il faut convenir qu'il avait d'instinct le ton déclamatoire, le style gongorique et il exagérait à plaisir ces travers pour dérouter les malins qui cherchaient à faire son autopsie, ainsi qu'il disait. En voilà assez, sous l'angle particulier qui nous intéresse, pour faire saisir la complexion de mon personnage.

Félix, taquin lui-même, entendait la plaisanterie. Son prénom lui avait valu maints quolibets. Quelqu'un avait même remarqué — et le mot avait fait fortune — qu'il possédait les trois modes d'expression caractéristiques de son hymonyme quadru-pède.

S'il dissertait d'un sujet non contentieux, s'il exposait ses vues sans prétendre réfuter un adversaire, si enfin il se contentait d'énoncer des idées, sans recourir à l'invective, à l'argument *ad hominem*, on disait que Félix ronronnait. Il avait l'air, en effet, de s'écouter parler, de se gargariser de métaphores à effet, de périodes grandiloquentes tendant visiblement à provoquer un interlocuteur.

S'il trouvait son homme, si un jouteur entraît en lice, il commençait à ferrailler pour de bon. A

mesure qu'il s'animait, son ton changeait. Il devenait narquois, goguenard, railleur, élevait la voix, multipliait les arguments, activait le geste. Alors, Félix miaulait, tapi sournoisement et prêt à griffer.

Fallait-il tonner contre un abus, dénoncer une injustice, exposer une canaillerie, il se mettait à féliciter d'une voix acerbe, indignée, frémissante, avec des épithètes cinglantes, des mots corrodants. Non seulement il félicissait, mais ses griffes entraient en jeu pour écharper les faux bonshommes déguisés en principes ou venger quelque pauvre diablesse d'idée injustement malmenée. Car malgré ses travers et ses manies, notre homme avait de la probité. Nous dirons même que c'est parce qu'il avait du cœur qu'il lui arrivait de sortir de leur velours des griffes acérées.

Ce soir-là, quand j'entrai, il était question de conscription, sujet bien topique. Félix ronronnait. Il exposait son point de vue à lui sur un aspect de la question et ses auditeurs partageaient apparemment ses vues puisqu'on l'écoutait en tirant tranquillement des pipes une fumée qui ne masquait aucune batterie dans un secteur plutôt paisible.

— J'en entends qui disent: Quand notre propre pays sera attaqué, fort bien, nous nous lèverons en masse. Allons donc, ces gens-là ne sont pas sérieux. Que le Canada soit attaqué et nous resterons à la charrue, témoins désintéressés d'un conflit dont

l'issue ne saurait nous affecter sensiblement... Pourquoi, du reste, nous ferions-nous casser la gueule pour défendre ce qui ne nous appartient pas. Nous ne sommes que des locataires, que des fermiers au Canada. La maison n'est pas à nous; si quelqu'un veut déposséder le propriétaire, pourquoi interviendrions-nous au procès? Quelle que soit l'issue du litige, nous sommes sûrs de notre bail... Dans la comédie qui tient incessamment l'affiche, pourquoi jouerions-nous les dupes? Que fait le caissier de banque à \$100 lorsqu'il se voit confronté par un bandit qui, revolver au poing, le somme de lever les mains? Il les lève jusqu'au plafond. Et il fait bien et tout le monde l'approuve, y compris sa conscience... N'en doutez pas, que le pays soit envahi et nous nous abstenons. Et nous serons conséquents avec nous-mêmes; je ne songe nullement à nous excuser... Oh! je ne dis pas qu'un anglomane quelconque ne recrutera pas quelques centaines de Voltigeurs et qu'il ne fera pas un Châteauguay s'il a la bonne fortune de rencontrer un Hampton, mais la masse du peuple ne bougera pas... Notre attitude sera aussi logique et aussi nature humaine que celle des habitants de Lauzon, par exemple, en 1776.

— Mais enfin, objecte quelqu'un, nous sommes bien un peu chez nous, ici? Nous sommes enracinés au sol depuis des générations, ce pays a été arrosé du sang de nos héros et de nos martyrs et de la sueur de nos défricheurs.

— Sans doute et nous y sommes attachés, je le comprends, et il n'est pas question de le quitter, ce pays. N'ayez crainte, si jamais la maison change de proprio, le nouveau ne manquera pas de renouveler notre bail et à des conditions aussi avantageuses. Peut-on désirer locataire plus soigneux et aussi peu exigeant... Et tandis que j'y suis, laissez-moi vous rappeler que le « sol des aïeux » s'étend jusqu'à Chicago et la Nouvelle-Orléans !

— Et les Anglais, eux, que pensez-vous qu'ils fassent en cas d'invasion du pays ?

— Mais je crois qu'ils se battraient comme des lions pour leur « Old England » dont le Canada n'est qu'un prolongement. Ils défendraient leur propriété, leur maison. Ils y mettraient d'autant plus d'ardeur que, s'ils en étaient évincés, il ne leur resterait plus rien, rien qu'à devenir locataires comme nous. Et c'est une éventualité qui ne leur sourit absolument pas. Pourtant, on s'y fait; notre bail emphytéotique à nous dure depuis 1763 et...

Mais à ce moment, un chaland entra et lança un milieu de l'assistance :

— Savez-vous qui est candidat contre Lavigueur, à la mairie ?

— ???

— C'est Jos. Samson !

Un loustic :

— Alors, ça va être une grosse bataille, une lutte

entre poids-lourds: Lavigueur même et Samson en personne !

Et voilà la conversation aiguillée sur une autre voie. Satanée politique, va, pas moyen de discuter sérieusement !

*

* *

Comme nous entrions, Félix, entouré de quelques fidèles, pérorait de son ton cathédral.

— Venez vite entendre Dom Félix prêcher la controverse, lança Philémon Dubé.

Félix, dédaigneux d'un adversaire qu'il ne jugeait pas digne de son attention — brûle-t-on de la poudre à un moineau ? — continua d'exposer sa thèse. Personne du reste n'avait donné suite à l'apostrophe et, comme on sait, l'entente est au diseur.

— Il ne faut pas se payer de mots; j'en suis. Mais il ne faut pas non plus se faire illusion sur leur valeur d'expression. Si la langue française n'a plus la force et la cohérence de sa mère latine, c'est que l'âme de la race a dégénéré. La pensée en fléchissant a entraîné la décadence de la langue. Tant vaut l'homme, tant vaut le style; Buffon a toujours raison... On a peur des idées, on redoute les concepts réels. Aussi s'empresse-t-on de les camoufler de mots flous, les habille-t-on de façon à ne pas offusquer la pudibonderie de nos timides

âmelettes... Prenez le mot « vertu », par exemple, et voyez combien il est déchu. Ce n'est plus la chose forte, virile, noble des temps passés qu'on reconnaît être les temps héroïques. C'est devenu tout au plus une qualité d'archiconfrérie... Appliqué à un homme, le mot emprunte aujourd'hui un sens ridicule, ironique.

— Mais, mon cher, interrompt quelqu'un, tu ne voudrais toujours pas que la langue française restât stationnaire au milieu de l'évolution générale, toi un fervent du transformisme. Ainsi, il paraît que la morale elle-même est relative ! N'avons-nous pas la morale patristique, la morale médiévale et la morale moderne. Ton mot « vertu »...

— Je n'en veux pas particulièrement au mot « vertu »; j'aurais pu me servir tout aussi bien du mot « honnêteté » ou d'un autre. Je demande simplement qu'on désigne les choses par leurs noms... Pensez-vous, par exemple, qu'on doive appeler vertueux (au sens usuel du mot) l'homme qui, à raison de son tempérament particulier, ne se sent pas porté à la bagatelle?... A ce compte, l'eunuque serait continent... Il y a des gens qui ont laissé un grand renom d'honnêteté non pas par principe, c'est-à-dire par détermination de leur conscience, mais parce qu'ils n'ont jamais été induits en tentation... L'enfant qui, succombant à l'appât de l'étalage, dérobe un bonbon dans une confiserie, l'ivrogne qu'un copain entraîne à la taverne,

peuvent être plus vertueux que vous autres qui levez le nez sur la pacotille de chez Woolworth ou qui zieutez avec convoitise les bijoux chez Siefert. La résistance aux instincts pervers de l'humaine nature, voilà, il me semble, la mesure de la vertu... Les gens à complexion lymphatique sont moins sollicités à la luxure que ceux de tempérament sanguin. Eh bien ! je soutiens que ceux-ci, même s'ils succombent, peuvent être plus vertueux que ceux-là qui s'abstiennent !...

— A ce compte-là, mon cher ami, les honnêtes gens sont peut-être de vils fripons et vice versa ?

— Mais oui, sans aucun doute; la première occasion le démontrera. Pourquoi dites-vous qu'un homme est honnête ou vertueux, sans savoir comment il se comportera si vous lui fournissez l'occasion de voler ou de prévariquer... Tel homme ne vole pas; est-ce à dire qu'il soit honnête ? Peut-être n'a-t-il jamais été tenté ! Peut-être aussi respecte-t-il le bien d'autrui par crainte d'être découvert. Il est peut-être honnête par couardise; il n'a pas le courage moral de commettre une mauvaise action... Ça me fait penser à ces natures indolentes et passives qui, au collège, décrochaient infailliblement le prix de sagesse. Des pendants, des sacrifiants *in potentia* et qui, une fois libérés de la règle, se sont laissés aller aux pires excès.

— Il y a du vrai là-dedans, intervint Bégin. Ainsi, on ne peut pas dire d'un homme qui déteste la boisson, qu'il est sobre.

— Justement, continua le discoureur, fier de cette adhésion, pas plus qu'on ne pourrait dire d'un sourd-muet qu'il n'est pas bavard...

Félix palabrait encore lorsque je décidai de rentrer chez moi. Le lendemain soir, quelqu'un ramena la conversation sur le même sujet. Je ne sais trop comment Félix s'y prit mais, comme j'entraîs, il était à développer une thèse que je crus peu en harmonie avec ses prétentions de la veille. Jugez vous-mêmes :

— ...J'ai toujours soutenu que le vice ou la vertu sont en corrélation étroite avec la vie organique et procèdent, en dernière analyse, de la pathologie. Cicéron en a résumé la formule: *mens sana in corpore sano*... Assurez le bien-être physique de l'individu, faites en sorte que son organisme fonctionne normalement et, par le fait même, vous bénéficierez à son être moral. Il est souvent plus urgent de consulter son médecin que son confesseur... Tel religieux qui se donne la discipline obéit confusément au même instinct physiothérapique que l'homme qui prend une douche ou un massage... Le caractère change suivant la façon bonne ou mauvaise que l'estomac digère, que le foie sécrète, que le sang circule. La colère, l'envie, la gourmandise, etc., correspondent souvent à quelque désordre organique...

Chacun, par exemple, se bâtit un système philosophique suivant ses dilections intellectuelles dé-

pendant elles-mêmes de ses désinences tempéramentales. On a beau ergoter, il faut toujours en fin de compte en venir là... D'où il suit qu'une diète ou une purgation valent souvent une retraite fermée et que le carême, notre carême annuel, est une nécessité physiologique encore que d'observance ecclésiastique. Voyez-vous, la pathologie et la psychologie ont des ramifications tellement étroites...

Félix s'arrêta net comme si on lui eût coupé la communication. Un abbé entraît pour s'acheter dix sous de tabac à priser et notre ami, craignant sans doute malencontre sur ce terrain de la casuistique, s'empessa d'aller servir le chaland.

On ne manqua pas de le taquiner en lui disant qu'il se gardait bien de parler latin devant un cordelier, ce dont il se défendit comme un beau diable.

*

* *

On m'a déjà dit que Félix Maderleau, lorsqu'il s'emportait, jurait comme un païen. Je dois à la vérité de déclarer qu'il n'a jamais, à ma connaissance, commis pareils écarts. Même quand il se courrouçait pour ses idées, il restait convenable. Il haussait le ton, fronçait les sourcils, martelait le comptoir de son poing et adoptait d'autres telles

attitudes lorsqu'il jugeait de mise ces artifices oratoires. Je ne l'ai jamais vu perdre la tête même au cours des discussions les plus acerbes.

Quand il jugeait bon de féliciter, c'est-à-dire de dénoncer des abus, de démasquer des hypocrites, il éjaculait, par-ci par-là, un énergique *Tarieu* ! qui, telle une soupape de sûreté, semblait le soulager comme d'un excès de compression intérieure. Quand il explosait tout à fait, c'est-à-dire quand il était au paroxysme de l'indignation et de la véhémence, il allait jusqu'à : *Tarieu de Lanaudière* !

Comme on le voit, Félix gardait un ton relevé, il avait le souci de sa dignité jusque dans le juron. Il prononçait de gros mots historiques; il sacrait avec noblesse.

Bretteur infatigable, il était toujours prêt à dégainer pour ou contre une idée, à en découdre avec tout venant, à rompre une lance avec n'importe qui a propos de n'importe quoi. Pour lui, un homme qui se dérobaît à la discussion était un insigne poltron, une poule mouillée ou un franc imbécile.

Je l'ai vu poser à l'anarchiste, au libre-penseur, au communiste, émettre des prétentions abracadabrantes, dire des énormités, tirer des coups de pistolet dans la rue, scandaliser les bien-pensants, amener les amis de l'ordre, toujours à seule fin d'amorcer un débat.

Il affectait volontiers beaucoup de pessimisme à

l'endroit de notre avenir national, estimant sans doute qu'il fallait apporter un tempérament au chauvinisme ardent, au nationalisme exalté et à l'optimisme satisfait qui rayonnait de toutes parts. Peut-être aussi entendait-il fouailler les indifférents, réveiller les tièdes.

Ainsi, il soutenait que l'idée de patrie est un simple préjugé enraciné dans les esprits par des siècles d'obscurantisme, que le nationalisme est une doctrine rétrograde et néfaste en ce qu'il exprime la négation du christianisme et que, étant donné que la société repose sur ce faux principe, la guerre est logique, inévitable et devient un besoin presque physique, aussi nécessaire à l'humanité que le calomel à l'individu.

— Tout ce que je reproche à la guerre, disait-il, c'est d'être d'un prix inabordable. Il en coûte à une nation les yeux de la tête pour tuer un million d'hommes à sa voisine. Il faudra trouver autre chose... Aussi bien, l'humanité enfreint les règles les plus élémentaires de la philosophie naturelle. On a tout chambardé sur cette planète que nous croyons nôtre mais dont nous ne sommes que les parasites. Nous prétendons nous émanciper de sa tutelle, faire comme bon nous semble, c'est-à-dire violer les canons fondamentaux de la logique, et nous nous étonnons que tout aille mal... Eh ! mon Dieu, on n'a pas besoin de chercher à l'autre bout du monde. Connaissez-vous, vous autres, quelque

chose de plus absurde que cette tentative de colonisation — tentative avortée, va sans dire — des « terres neuves » nord-américaines par des latins... L'entreprise était de l'aberration, ni plus ni moins, un véritable crime contre nature dont nous sommes, nous Français du Canada, les malheureuses victimes... Après plus de trois cents ans d'expérience, qui, en effet, osera prétendre que cette tentative de colonisation d'une contrée septentrionale par un peuple du midi est un succès. Qui se leurre encore de l'illusion que le génie latin a rencontré ici un milieu propice et sympathique à l'épanouissement rationnel de ses affinités particulières, que ce génie s'est développé et a évolué suivant sa norme naturelle?... Et la religion, elle aussi, est venue compliquer l'insoluble problème, perturber l'eurythmie originelle. Car le catholicisme n'est-il pas aussi difficile à acclimater chez les peuples septentrionaux que l'est le protestantisme chez les races méridionales. Scherer l'a dit, le protestantisme est un pays éloigné, plus éloigné de la France et de son tempérament que ne sont des nations séparées par la simple distance... On s'imagine que nos gens s'en vont aux Etats-Unis « quand les temps sont durs ici ». Si on pénètre au fond des choses, on se convainc aisément que ces treks périodiques des nôtres vers la république voisine sont plus que de simples avatars d'ordre purement économique. La question du pain quotidien

n'est au fond qu'un trompe-l'œil dont se contente l'esprit simpliste. Ces migrations vers un climat plus « congenial », comme disent si bien les Anglais, sont endémiques chez notre race. Elles manifestent une véritable tendance congénitale, un obscur besoin physiologique, un instinct, si l'on veut, qui commande à des forces latentes, lesquelles sont à la race ce que l'atavisme et l'hérédité sont à l'individu. On dirait le jeu des réflexes qui se manifeste collectivement, affectant tout le corps social. C'est à dire que, nonobstant les frontières et les latitudes, l'immanente nature surnage du chaos et vient fatalement, tôt ou tard, associer ou dissocier ce qui doit l'être, rétablir l'ordre inconsidérément troublé. Confusément, le subconscient obéit à une poussée pathologique recherchant une affinité climatérique dont la carence entrave notre eurythmie ethnique... Serait-ce parce que la boussole de Jacques Cartier a orienté vers ces rives quelques aventuriers français, que les latitudes vont se déplacer ?...

Félix s'échauffait, pris à la piperie des mots qu'il enfilait, se grisant de sa phraserie sonore, faisant merveille du plat de la langue. Comme personne ne voulait l'arrêter en si belle envolée, il reprit :

— Non, c'est fatal; on ne viole pas impunément les grandes lois primordiales qui nous régissent. On n'acclimate pas, selon son caprice, une plante

ou un animal dans un milieu autre que celui que la nature lui a désigné. Aussi, nous ne serons jamais autre chose que des Français sauvages, des latins métissés de nordiques. Greffon qu'on a détaché de la plante-mère pour l'enter sur un tronc à sève congelée, notre race restera une tige mal venue et rachitique, un chétif rejet battu par le blizzard et à qui il a manqué du mistral et du soleil. Il s'étirole, il monte en orgueil, victime d'une sève trop peu substantifique, où prédomine le nitrate, où manque le phosphore... En d'autres termes et malgré qu'en ait notre amour-propre, notre génie ethnique s'est abâtardi, notre flamme latine n'a pu dégeler l'iceberg du nord; c'est lui qui a éteint notre feu, refroidi notre sang, fraîchi notre enthousiasme, figé notre idéalisme...

Soit qu'on craignît de croiser le fer avec ce pharamineux rhéteur, soit qu'on préférât le laisser dévider sa bobine, personne ne s'avisa de l'interrompre. Aussi bien, il était lancé à fond de train, amusant le tapis de sa philosophie agrémentée de pétarade et de phébus où il finirait bien par s'encharbotter en marchant sur sa longe.

C'est ce qui arrivait la plupart du temps lorsque quelqu'un ne lui fournissait pas, par une objection ou même une plaisanterie, la chance de se dépêtrer d'un maquis pour se remettre à éplucher d'autres écrevisses.

Généralement, un chaland survenait à point pour lui permettre de se sauver prudemment à

travers les buissons. Quand il n'avait pas l'aubaine de pareille retraite stratégique, il prenait le parti de paraître, de guerre lasse, se rallier aux badauds, à la masse des gens qui trouvent incommode et fatigant d'avoir à penser par soi-même. Il prenait alors une mine désabusée et concluait, en guise de péroraison : — Après tout, il est certain qu'il vaut mieux de toute façon être fou avec tous que sage tout seul.

*

* *

Avaleur de frimas, idéologue, iconoclaste, songe creux, Félix Maderleau était peut-être et même sans doute tout cela. Mais si j'ai donné l'impression qu'il était un vulgaire fumiste, c'est que j'ai mal réussi à dessiner ce caractère.

Je vous concède qu'il avait le ton tranchant du mousquetaire, mais il était, au fond, sincèrement épris de vérité. En poussant à la limite extrême la discussion des théories ou des idées, en agitant jusqu'à épuisement le pour et le contre des questions, il recherchait la lumière. La vérité, répétait-il souvent, est ambulatoire. Question d'époques, de temps, de lieux et de personnes. Il n'y a de vrai que ce dont on est convenu. *The King can do no wrong ! Roma locuta est !* Hors de là, chacun a raison, personne n'a tort.

« Les choses discutées n'existent pas », comme dit lapidairement Balzac. S'il s'arrêtait à un système quelconque, c'était à celui-là.

*

* *

En littérature, par exemple, Félix emboîtait le pas et pontifiait comme les autres. Je résume ses vues :

— Pour se faire accroire qu'on a une littérature, on multiplie les critiques au point que nos journaux sont encombrés de leurs chamailleries savantes. On espère, je suppose, que la fonction finira par créer l'organe. Avec de la faconde et de l'assurance, on finit inmanquablement par se faire un public. Le suffrage de quelques fortes têtes entraîne infailliblement l'adhésion de la masse... Notre littérature, si elle existe, est à l'état embryonnaire. Elle cherche confusément sa voie. Et l'on voudrait qu'elle eût déjà assez conscience d'elle-même pour faire de l'auto-analyse. S'il y a évolution, elle est à son stage initial. Nous ne voyons pas moins nos petits Sainte-Beuve en carton-pâte classer nos vagissements littéraires et orienter ce qu'ils appellent nos aspirations vers tel ou tel isme... On prêche le terroirisme ou l'on exalte l'exotisme ou vice versa, chacun selon sa marotte. Il n'y aurait pas plus de ridicule à demander à

l'enfant en lisières ce qu'il pense de l'eugénisme ou du cubisme... Oui, nous sommes des primitifs; notre peuple est encore dans ses langes. Notre survivance physique et matérielle sollicite et accapare toutes nos énergies vitales. *Primo vivere!*... Pour me servir d'un canadianisme, nous ne sommes pas encore sortis du bois, tant s'en faut. La consigne plus que jamais est de durer et s'il convient d'écrire c'est parce que c'est là une façon de durer... Et nous donnerions dans le byzantinisme d'école alors que notre génie particulier, qui devra différer par certains côtés du génie français, est tout au plus en gestation, quand il faut des siècles pour fixer ce génie et quand toutes sortes d'avatars politiques, loin de favoriser cette évolution nécessairement lente, sont venus la retarder en la compliquant! C'est de la puérilité, sinon de la démence!... Notre suffisance nationale prétendrait-elle s'attribuer le fini et la perfection de peuples dont des siècles de culture intensive ont façonné le génie? L'enfant se traîne à croupetons avant de marcher. Il faudrait plutôt se méfier d'une littérature comme la nôtre qui montrerait un lustre prématuré. Je redouterais de l'artifice... Je veux qu'un enfant ait les qualités de son âge, bonnes et mauvaises. Rabelais n'écrit pas comme Anatole France, ni Villon comme Rostand... Notre faculté la plus affinée est la plus enfantine des facultés: la vue, la grande pourvoyeuse de sensations pour l'âme encore en-

tourée de sa gangue d'inconscience. Quels sont, en effet, les spectacles que nous goûtons le plus ? Un match de boxe, une joute de hockey, des mascarades de Saint-Jean-Baptiste, un poisson qui se tord sous le dard, un élan qui fuit en bramant tandis qu'il perd ses entrailles d'une plaie béante au poi-trail, etc. Plus récemment, c'est le cinéma pica-resque ou le mesquin poker, ce qui indique tout de même un progrès... Ne dit-on pas qu'il y a, à Montréal, des gendelettes qui prennent Milo pour un sculpteur célèbre, Epinal pour un imagier fameux et Camembert pour une des gloires de la tribune française... Mais, Tarieu ! où vont nos intellectuels de passage à Paris ou à New-York ? Au Moulin Rouge, à Coney Island, dans les beu-glants, les bouibouis ou les bouges où la bête humaine trouve son compte... Que voulez-vous, nous sommes les fils ou les petits-fils de bûcherons, de *cageux*, de coureurs de bois, de *voyageurs*, etc. Nous sommes des rustres et des rustres nordiques aux appétits carnivores et alcooliques et aux ins-tincts grossiers... Naguère encore, nos réunions sociales étaient des beuveries, des repues franches qui étaient manquées si elles ne se terminaient par des batailles à poings nus. Et ces temps ne sont pas si éloignés !... Ce n'est pas que ces types-là manquent d'intérêt mais, enfin, ils sont à cent lieues du décadentisme que prône l'écolerie litté-raire. Peut-être dans cent ans d'ici, aurons-nous

des plumes capables de rendre et des lecteurs capables de comprendre le cachet fruste et pittoresque de ces brutes distinguées... Ce sera notre chronique à nous, les *Nibelungen* des Wisigoths d'Amérique... Les types littéraires les plus originaux ou les mieux campés du Canada français ne sont-ils pas le défricheur Jean Rivard et le colon Chapdelaine ? C'est du moins ce qu'en pensent nos grands frères de là-bas. Car un chef-d'œuvre ou l'excellence artistique sont, en somme, choses fort relatives. Le succès — je ne dis pas la valeur — dans ce domaine se détermine subjectivement et dépend, en définitive, du degré d'affinement de l'intelligence chez l'élite. Si jamais l'Allemagne ou la Russie, par exemple, s'avisent de découvrir notre littérature, peut-être choisiront-elles d'autre sujets plus conformes à leur conception respective de l'art... Les Américains ne placent-ils pas Restif de la Bretonne, Eugène Sue ou les Dumas au-dessus de Lucien Descaves, de Zola ou de Huysmans ? Et prenez donc, tout près de nous, la statue du Père Jean Brébeuf, je veux dire saint Jean Brébeuf, dans sa niche de l'Hôtel du Gouvernement. J'ai entendu deux artistes d'égale réputation déclarer, l'un que cette statue est une horreur, une ébauche informe, et l'autre que c'est un chef-d'œuvre d'impressionnisme. Alors ?... Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à se dissimuler que nous bougeons au pays de Kébec, sans pourtant qu'il y ait

lieu de porter plainte contre nous pour excès de vitesse. Aussi bien, il ne sert à rien de brûler les étapes; on n'aboutirait qu'à un résultat factice. Il importe de s'affiner mais non de s'amollir ou de se dépraver. Les méthodes de forçage ne valent rien en culture intellectuelle. C'est pourtant la tendance que manifeste la pseudo-critique qui menace de tout gâcher en substituant aux défricheurs de notre terroir une génération de nouveau-riches de l'art, de parvenus intellectuels, de hobereaux littéraires... Hâtons-nous lentement, car nous en avons encore pour quelques générations à importer notre style de France — ce qui est fort bien — et nos idées des Etats-Unis — ce qui l'est moins...

*

* *

Je me suis borné à rapporter, en copiant sa manière d'aussi près que possible, les idées ou les divagations de Félix, mais sans les alternances d'objections, de réparties ou de répliques qui, à vrai dire, ne faisaient qu'alimenter sa verve.

Ainsi reliées les unes aux autres, ses tirades et ses sorties empruntent peut-être, à la lecture, un caractère plutôt doctoral et pédantesque qu'elles n'avaient pas, dialoguées. Le sourire sceptique, désabusé de Félix, sa prestesse à épouser avec une égale chaleur la contre-partie des théories qu'il

avait exposées la veille démontrait l'absence chez lui de tout parti pris si ce n'est de railler implacablement l'assurance imperturbable et infaillible ou la charlatanerie effrontée où qu'il les trouvât.

Effectivement, sa querelle contre la critique était toute platonique. Deux jours plus tard, à propos d'une notice bibliographique parue dans *Le Terroir*, il dégainait pour la critique contre les auteurs :

— Y a-t-il rien de plus vaniteux qu'un homme qui a fait un livre ? On dirait que tout le monde lui doit hommage. Si la critique ne s'extasie pas sur son bouquin, si on se permet quelque réserve, c'est qu'il y a eu cabale organisée, qu'un tel ou tel autre sont jaloux, que les Canayens sont toujours à s'entre-déchirer, et patati et patata. Je crois qu'il y a plus de nature humaine dans un auteur que dans tout autre individu. Si ses aptitudes littéraires étaient développées autant que sa susceptibilité, nous aurions des chefs-d'œuvre... Au surplus, nous avons tous immensément de vanité individuelle et collective. Lahontan et d'autres historiens la notaient déjà de leur temps. Prenons patience, avec l'orgueil s'éveillera tôt ou tard le sens de la mesure et du ridicule. Si la reconnaissance populaire n'était pas un vain mot, on érigerait un monument au jingo qui, le premier, nous a tancés pour notre « Parisian French ». C'est de là que date l'épure de notre langue... Le

critique, c'est entendu, n'est pas infallible. On a droit d'exiger de lui de la culture, une connaissance sérieuse des règles de l'art, un goût sûr et de la probité. Un critique qui possède ces garanties peut fort bien ne pas se pâmer devant les œuvres soumises à sa censure... Du reste, c'est le droit de chacun, sinon son devoir, de lire un auteur avec tout le sens critique qu'on possède. Pour ma part, je ne demande permission à personne pour engueuler d'apostilles au crayon, dans la marge de son livre, tel auteur dont les idées ou le style ne me reviennent pas. Je m'inscris en faux contre ses affirmations ou bien j'applaudis ses théories, je goûte ou je conspue sa manière suivant mes lumières, c'est-à-dire selon le degré de conscience critique qui m'est départie... Le texte est criblé ou... constellé de chiasmes. Ces gloses éclaireront peut-être, quelque jour, de cette lumière qui jaillit du choc des idées, le jugement de mes petits-fils lisant mon exemplaire. C'est, au surplus, un droit que, chez Garneau, Kirouac ou Langlais, j'ai payé de bel argent... Et pourquoi les critiques s'accorderaient-ils sur la valeur d'un ouvrage ? Les règles de l'art sont-elles si immuables que ça ? Ce que je demande et ce que vous demandez à un artiste, c'est d'intéresser. Si l'auteur plaît, il a réussi; s'il nous charme, il a fait un chef-d'œuvre. Et nous nous fichons comme de l'an quarante de savoir à quelle école il appartient... Un philosophe a dit

que « les moissons humaines ne sont jamais si belles que lorsque la culture ouvre un sol neuf ». Nous sommes jeunes, nous avons l'âge de l'enthousiasme et de l'espoir, notre pays offre un champ immense et fertile. Nos petits-enfants auront peut-être la bonne fortune d'applaudir le fier laboureur qui enfoncera le coutre de son génie dans l'uberté de nos terres novales. Ainsi soit-il !...

*

* *

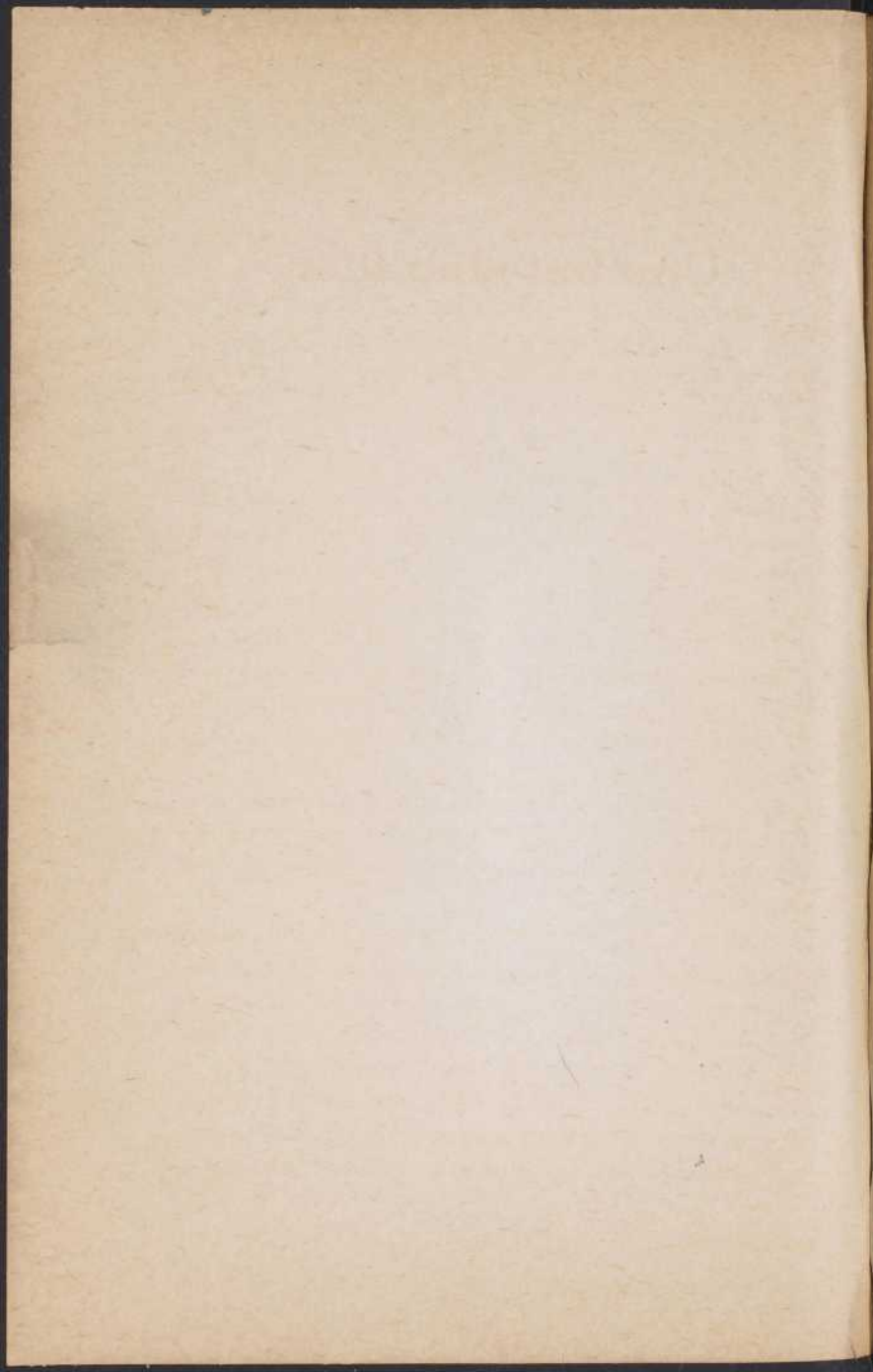
Je n'en finirais pas si j'entreprenais de suivre Félix Maderleau dans le cycle de ses pérégrinations intellectuelles et philosophiques. Il touchait à tout, effleurait tout sans rien pénétrer, mais il avait sur une foule de sujets des aperçus si originaux et si hardis que ses interlocuteurs, souvent mieux renseignés que lui, restaient éberlués devant ses feux d'artifice et ses pétarades et ne se débarrassaient de cette sorte d'emprise que lorsque Félix avait passé à un autre sujet. On croyait s'en tirer en le traitant de sophiste et Félix était le premier à rire avant qu'on ne se fâchât.

— Sais-tu, Félix, lui disait un jour un taquin, que tu auras ta statue, plus tard, sur l'une de nos places publiques.

— Peut-être bien, pour peu que ça flatte la vanité de quelqu'un de mes descendants. La chose s'est

vue. D'autre part, je n'ai pas assez de modestie pour vous dire: « Mes chers amis, quand je mourrai, portez un sot au cimetière ! » Non, mais si l'on me faisait l'honneur d'une pierre tombale, bien que je n'y tienne pas autrement, je voudrais une épitaphe comme celle-ci :

En philosophe il a goûté
— quel sort digne d'envie! —
l'intervalle d'éternité
qu'on appelle la vie!



Combat singulier

[Relation véridique de l'affaire sensationnelle qui s'est déroulée à l'encoignure des rues Saint-Paul et Saint-Pierre, en la ville de Kébec, le ... juin 191... — Pour faire suite aux *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Allan Poe.]

Pierre Bégin, un solide gaillard de Stokane, s'en venait, ce jour-là, dans la rue Saint-Paul, transportant sur son haquet une tonne de mélasse qu'il était allé chercher à la Quebec Preserving et qu'il devait livrer chez Bussièrès, au marché Finlay.

De son côté, Emmet O'Brien, un colosse irlandais du Cap Blanc, conduisait vers le quartier du Palais, en suivant la rue Saint-Pierre, un banneau chargé de 975 livres de charbon.

On a compris, si l'on connaît le moindrement la Basse-Ville, que les deux charretiers s'en venaient en sens inverse, c'est-à-dire à la rencontre l'un de l'autre.

Arrivés à l'endroit précis où s'aboutent à angle obtus les deux rues, soit maladresse de part ou d'autre ou de part et d'autre, soit fausse manœuvre des chevaux — on ne sait au juste à qui ou à quoi attribuer la faute — les deux lourdes charges se tamponnèrent avec le résultat que voici: la tonne de mélasse, sous le contre-coup imprimé au haquet, fut projetée hors des limons et donna violemment

contre le banneau dont un essieu se rompit. La conséquence fut que s'épandit sur la chaussée une noire confiture faite de sirop de mélasse et de baies d'anthracite.

Prompts comme l'éclair, les deux charretiers avaient sauté en bas de leur charge et se dirigeaient l'un vers l'autre. Voici exactement comment les choses se sont alors passées :

BÉGIN et O'BRIEN (parlant tous deux à la fois):
I am sorry, my dear sir... Je suis fâché, mon cher ami... The fault is all mine... J'aurais dû faire attention...

Puis alternativement:

O'BRIEN: I should have known better...

BÉGIN: Mais pas du tout, c'est stupide de ma part...

O'BRIEN: I cannot let you take the blame.

BÉGIN: Je vous dois des excuses.

O'BRIEN: I must apologize for acting like an ass.

BÉGIN: Ai-je été assez gauche, je vous le demande ?

O'BRIEN: Of course, I will make good your loss.

BÉGIN: Il ne me reste qu'à vous indemniser.

O'BRIEN: Here is my address.

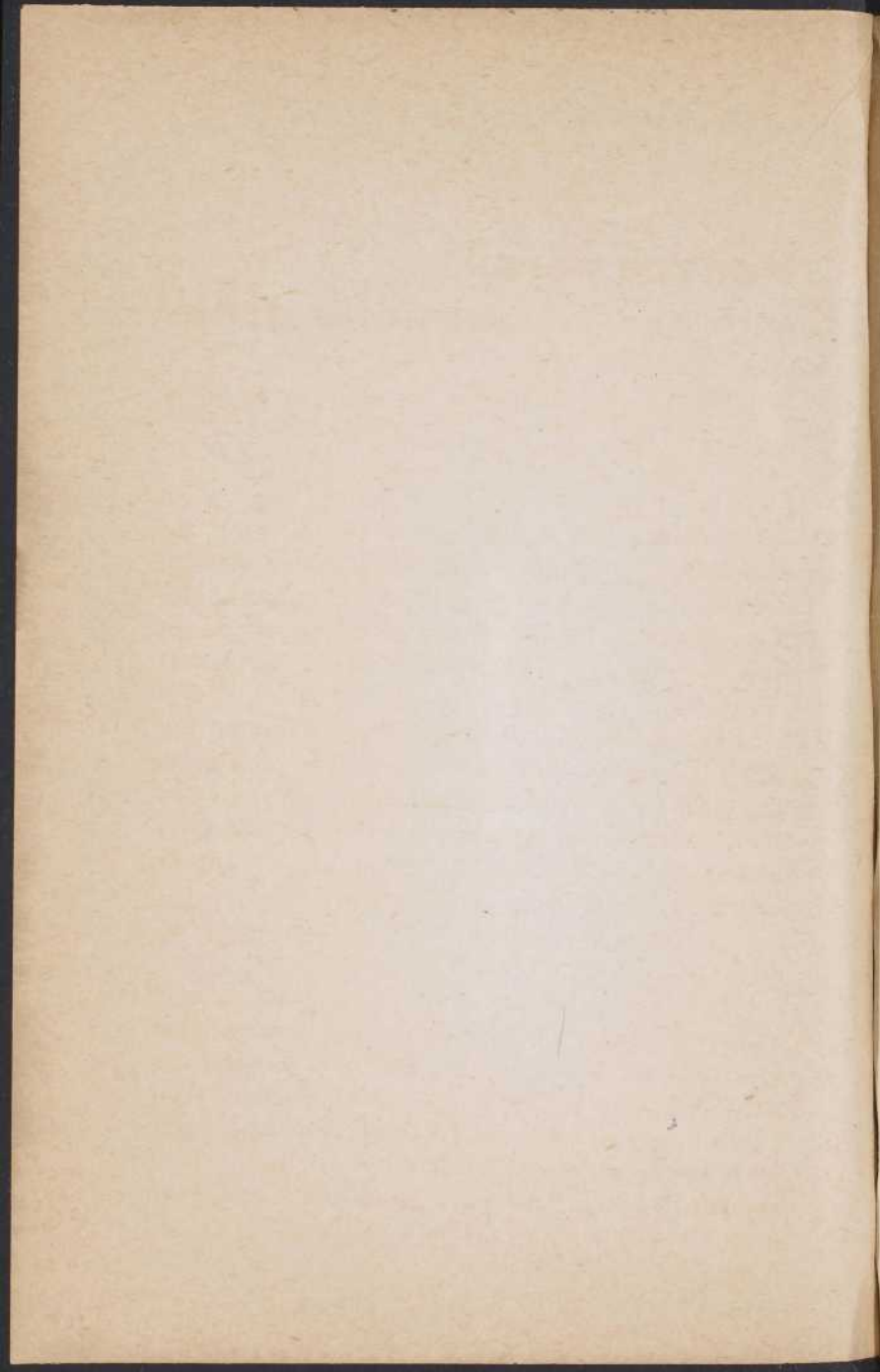
BÉGIN: Voici ma carte.

Les deux hommes échangent de cartes, se donnent une vigoureuse poignée de main, re-

mettent chacun son chapeau et prennent congé après un dernier salut cordial.

BÉGIN: Cet incident m'aura toujours valu le plaisir de faire votre connaissance, Monsieur Briand.

O'BRIEN: The honor is all mine, I can assure you, Mister Bayjaw.



Pauvre persil, maudite grêle

[Récit tout aussi véridique et non moins extraordinaire que le précédent, où il est question de deux hommes dont l'un épargnait et dont l'autre n'épargnait point.]

Omer Latrime était un brave homme de comptable au Ministère de la Morale. Assidu, consciencieux, sobre, courtois, bref, la perle des fonctionnaires. Il habitait avec sa femme et ses trois enfants un modeste logis de la rue Saint-François.

Madame Latrime, ménagère industrielle et économe, parvenait tant bien que mal à boucler le budget domestique avec le modique salaire de son mari. Payer le loyer, le combustible, les taxes, les assurances, le médecin, l'instruction des enfants et nourrir et vêtir cinq personnes avec \$83.33 par mois, c'est accomplir un tour de force peu ordinaire.

C'est dire qu'on ne vivait pas à gogo dans le ménage Latrime. Une livre par mois de tabac Rose Quesnel était la seule douceur que se payât ce pauvre bougre de Latrime. Mais j'exagère, mon homme se permettait un autre luxe. Trop pauvre pour jamais entrer au théâtre ou au cinéma, il se rendait, une fois la semaine, pendant la belle sai-

son, sur la Terrasse Dufferin, se gaver les poumons de bon air, écouter la fanfare de la Garnison, contempler la Pointe-Lévy ou la Côte de Beaupré ou même zieuter, sans la moindre pensée de convoitise (j'en mettrais ma main au jeu), les belles madames évoluant dans la salle de danse du Château.

Un soir — le 28 juillet vers les 10 heures — Latrime s'était attardé à humer de la fraîcheur. Constatant soudain qu'il restait seul avec une couple de jeunes gens à arpenter la Terrasse, notre retardataire se disposait à reprendre le chemin de son domicile lorsque les deux inconnus l'abordèrent comme il se trouvait à un endroit écarté, l'interpelant de l'ultimatum classique : « Stick 'em up ! »

Si peu familier qu'il fût avec la langue anglaise, Latrime comprit, au ton et à l'attitude de ses interlocuteurs, qu'il était invité à lever les mains. Un revolver que l'un des individus pointait vers sa poitrine rendait cette invitation tellement pressante que Latrime crut devoir obtempérer au désir de ces messieurs.

Pendant que l'un des malfaiteurs le tenait en respect, l'autre rafla le contenu de ses goussets. Puis, prestement, les malandrins disparurent dans l'ombre complice des Glacis tout proches tandis que la victime, une fois remise de son émoi, mettait la Sûreté au courant.

Le lendemain, ce fut un beau potin dans la presse locale qui n'a pas tous les jours pareil régal à servir à ses lecteurs. On rapportait, avec manchette, sous-titres et tout l'appareil typographique des grandes circonstances, qu'un paisible citoyen qui avait déclaré se nommer Omer Latrime et être employé comme comptable au Ministère de la Morale, avait porté plainte à la Sûreté contre deux individus — « qu'on croit venir de Montréal » — qui l'avaient attaqué à main armée alors qu'il se promenait sur la Terrasse, la nuit précédente, à une heure avancée, lui enlevant tout son argent, savoir \$4.35. Les journaux du soir ajoutèrent la photographie de Latrime qui ne manqua pas d'adresser à ses parents et amis des exemplaires du *Soleil*.

A la comptabilité, Latrime prit figure de héros d'aventures: ses collègues le félicitèrent, commentèrent flatteusement son sang-froid, sa crânerie, et je crois même qu'il y eut des envieux qui insinuèrent que Latrime se vantait en exagérant la somme à lui extorquée.

L'après-midi, Latrime était mandé nommément dans le cabinet du Ministre. Le pauvre diable ne se sentait pas d'aise. Enfin, il cessait d'être un obscur, un anonyme rond-de-cuir. Après avoir peiné toute sa vie d'humble fonctionnaire il verrait donc reconnaître son mérite. Il escomptait des compliments officiels, un supplément peut-être,

voire une promotion. En déambulant dans le corridor qui conduit au cabinet du Ministre, il cambrait fièrement son torse chétif de gratte-papier, bénissant cette mésaventure qui le signalait à l'attention de son premier supérieur hiérarchique, comptant que à \$4.35 c'était payer peu cher l'avantage de devenir quelqu'un !

Aussi, Omer Latrime était tout sourire lorsque, après avoir longtemps compté les clous de la porte, il fut enfin introduit auprès de l'honorable M. Bitard.

A la mine renfrognée du Ministre, Latrime jugea que celui-ci ne se rendait pas compte de la qualité du personnage qu'il avait devant lui. Aussi crut-il devoir se présenter :

— Monsieur le Ministre, je suis Omer Latrime.

Un ton rogue, prêtant main-forte au sourcil hérissé, vint semer le désarroi dans l'âme confiante du placide comptable :

— Ah ! c'est vous Latrime, monsieur Omer Latrime. Je suis sans doute inexcusable de ne pas vous connaître puisque vous figurez en vedette dans les journaux. J'aime à croire que vous ne vous estimez pas assez avantageux pour avoir, de parti pris, recherché cette notoriété, mais ce que je puis vous assurer c'est que le Ministère se passera volontiers de ce genre de publicité. Il est d'autres façons pour un modeste comptable de se faire valoir qu'en fréquentant des viveurs et des

amis d'occasion comme vos compagnons de l'autre soir.

Ceci avait été débité tout d'une haleine et sans donner le temps à Latrime de protester. Il restait tout baba, estomaqué, se demandant même si monsieur le Ministre lui faisait l'honneur de lui monter un bateau. Quand la tirade officielle eut pris fin sans que le Ministre se fût déridé, Latrime balbutia piteusement :

— Mais, monsieur le Ministre, je vous assure que les malandrins qui m'ont dévalisé, l'autre soir, n'étaient pas même des amis d'occasion et...

— ...et ce sont eux, je suppose, qui vous ont enlevé de votre domicile pour vous conduire sur la Terrasse à cette heure indue de la nuit.

— Mais, monsieur le Ministre...

— Et cet argent que vous vous êtes laissé enlever, d'où provenait-il ?

— Il était à moi, monsieur le Ministre.

— Ah ! votre gain au jeu sans doute. Un comptable qui passe ses nuits à jouer, c'est du propre.

— Je vous assure, monsieur le Ministre, que cet argent ne provenait nullement du jeu; ça représentait tout simplement ce que j'avais réussi à économiser sur mon salaire du mois dernier.

— Tiens ! tiens ! vraiment. Ah ! c'est ainsi. Eh bien ! monsieur Omer Latrime, votre escapade ne me surprend plus.

L'Honorable M. Bitard s'était levé et fièvreusement allait et venait à grands coups de talon dans son moelleux Axminster, déclamant une mercuriale en règle à ce pauvre Latrime qui courbait le dos sous l'averse :

— C'est bien cela. Allez donc maintenant contenir dans le devoir et le droit chemin des gens à qui on paie des salaires fantaisistes qui leur permettent de se goberger au Château. Je l'ai toujours dit, c'est une prime à la dissipation, un encouragement au luxe sinon à la luxure. Avec ce redressement des salaires, les subalternes ont une tendance à s'émanciper et à mener une vie de polichinelle. Mais je vais y mettre bon ordre et pas plus tard que dès maintenant. Je vais y mettre bon ordre et dans votre intérêt, monsieur Omer Latrime, et pour la sauvegarde de votre avenir et de votre foyer. Puisque votre traitement vous assure un surplus à gaspiller, je vais faire en sorte de vous protéger contre les entreprises des aigrefins et de vous empêcher de devenir un fêtard et peut-être un concussionnaire. De ce jour, je réduis votre salaire de \$50 par année. Vous me remercirez plus tard de vous avoir arrêté sur la pente qui mène à l'oubli de ses devoirs et au crime. Allez !

Et le pauvre gagne-petit, démoralisé, penaud, sortit du cabinet de l'Honorable M. Bitard pour réintégrer sa galère. S'il se berça de l'espoir que le Ministre reprendrait ses sens et que sa dureté

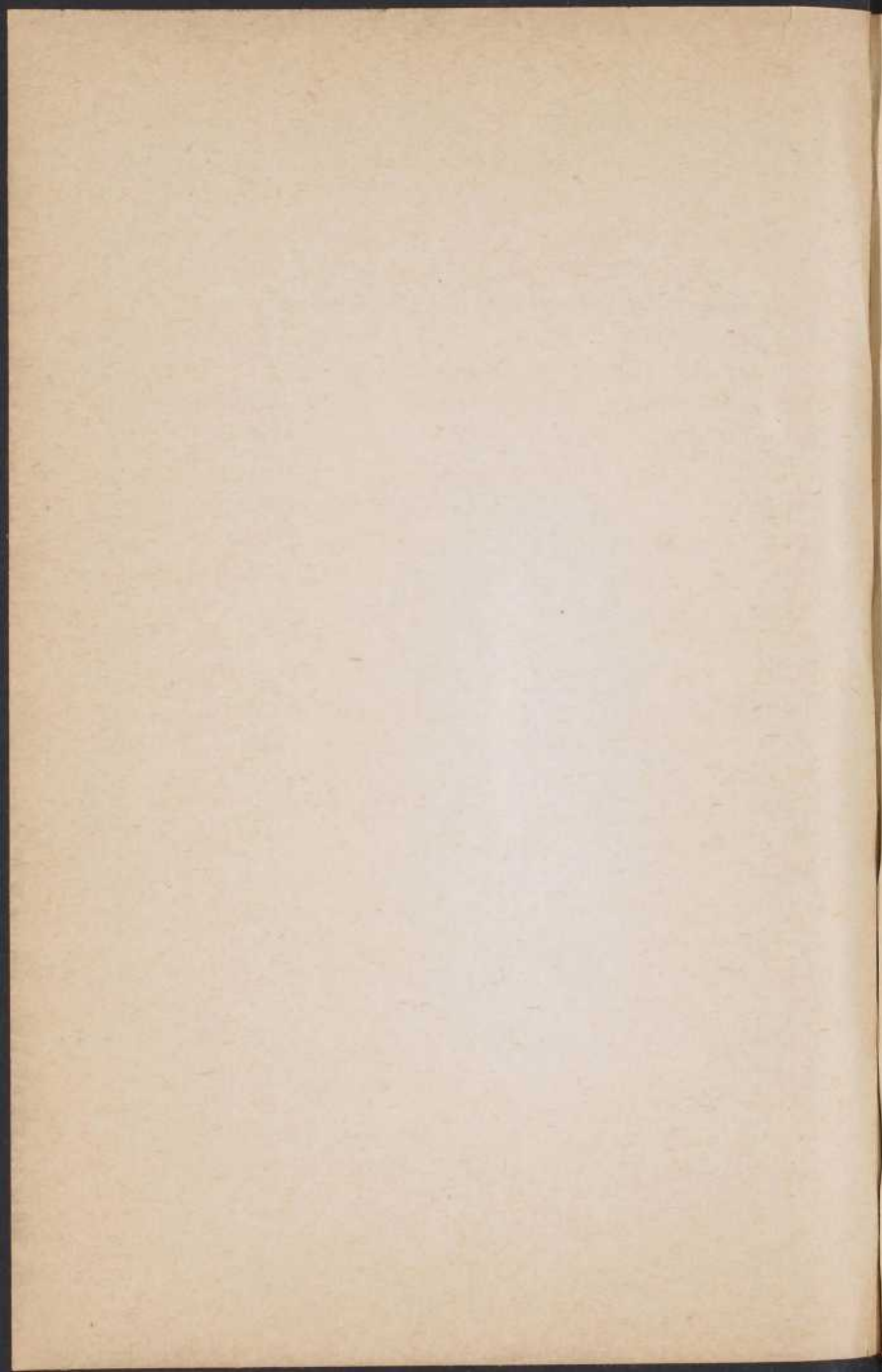
mollirait, il fut bien déçu, dès le lendemain, en constatant, sur la feuille d'émargement, que son salaire était effectivement réduit à \$79.16.

Depuis cette époque, je n'ai pas revu le pot de terre sur la Terrasse où le pot de fer n'est plus exposé à essuyer ses saluts obséquieux. J'ai appris par un de ses amis qu'il a discontinué de fumer.

Un lecteur compatissant : Ce qu'il est rosse, l'auteur ! Et il charge le tableau plus que de raison. Son Ministre est un butor impossible, un affreux vampire ! Je veux bien croire qu'il s'agit d'une histoire extraordinaire, mais il abuse vraiment de la permission.

Un lecteur malin : Mais c'est un conte bleu qu'il nous fait là. Peut-on avoir l'imagination aussi dévergondée ! Pensez donc : un promeneur kébécois sur la Terrasse, après le couvre-feu, à dix heures et demie du soir ! Quelle invention fabuleuse !

Un troisième lecteur (fonctionnaire public) : Ta, ta, ta, vous n'y êtes pas du tout, mes candides amis. Tout ce qu'il y a d'invraisemblable et de fantastique dans ce récit c'est qu'un humble fonctionnaire public, un crève-la-faim officiel, avec le maigre traitement qu'on lui serre (sic) ait en poche, à la date du 28 d'un mois quelconque, une somme de \$4.35 !



Coquilles

Pourquoi dénomme-t-on coquille une erreur de composition qui consiste, etc. (voir le dictionnaire) ?

Je vous avoue n'en rien savoir. Il ne peut certainement s'agir d'une acception figurative de ce mot, car je ne trouve aucun point de similitude entre la carapace d'un mollusque et ce lapsus typographique.

Au reste, je ne suis pas sûr qu'on s'entende sur la valeur du mot pris dans ce sens. Pour ma part, j'estime qu'il n'y a coquille que s'il résulte de l'erreur un mot drôle, un sens ou un contresens grotesque, un effet cocasse. A ce compte, la coquille a pour fonction propre, essentielle dirais-je, de provoquer le rire, dût-elle autrement scandaliser.

C'est ainsi, du reste, que l'entendait le Marquis de Bièvre qui n'était pas un sot. "La coquille, a-t-il écrit, c'est l'esprit qui « fiente » ! L'idée, pour triviale, est assez expressive.

Pareille définition, quand on sait ce que parler veut dire, nous renseigne mieux que le dictionnaire. On pourrait continuer sur ce ton et ajouter que la coquille c'est le hasard qui badine, l'orthographe en goguette qui titube, l'alphabet, pris de

vin, qui bredouille, une lettre qui s'oublie et ne sait pas garder sa place !

Mais encore une fois, et j'y insiste, il faut que la lettre se fourvoie de façon comique; autrement, elle n'a pas plus d'intérêt qu'une ordinaire erreur typographique. En d'autres termes, la mauvaise impression doit produire une bonne impression !

On passe à la coquille les plus insignes malices, les pires incongruités, parce qu'elle est bonne enfant et que ses mots terribles ou ses écarts de langage sont spontanés. Il n'y a pas préméditation de sa part.

Elle a souvent, sans encourir une seule heure d'empoisonnement, fait vendre la justice et par un juge qui avait braillé au barreau !

Ainsi, personne ne garde rigueur à cette étourdie de son mauvais caractère; elle est déjà assez punie de se mettre plus souvent qu'à son tour dans une mauvaise casse.

La coquille peut résulter de l'omission d'une lettre ou de la substitution d'une lettre à une autre. Voici quelques exemples de l'un et l'autre cas: du jûs d'orage; nos paysans ne manquent pas de curage (ce qui est littéralement exact, coquille ou pas !); un camée gravé sur une sardine; il s'est tiré une balle dans la bête; comme elle souffrait d'un sein flottant, elle s'était fait t aiter par un médecin habile mais sans su cès.

D'un homme de bien, on fait un homme de rien, de héros des zéros. Mat devient rat ou bat; vache, hache, cache ou tache s'emploient indifféremment, de même que bouche, mouche, touche, souche, louche, couche ou douche. Regard se change en retard et groupe en troupe ou croupe. On annonce que X. qui a été gravement *salade* ou *balade* commence à se *laver* et à prendre quelque *pourriture*. On apprend que l'Honorable Sinistre de la Malice et de la Dépense a parlé d'augmenter les crédits de la *narine* du gouvernement en vue d'assurer la *sucrématie* de l'*umpire*.

Ailleurs, c'est une lettre placée à l'envers ou tête-bêche alors, par exemple, que « n » devient « u » et que « d » se change en « p »; la jeune fille paraissait lasse et *morue*; elle semblait calme et *dosée*.

Parfois, tout un mot est supprimé, v.g.: il faut le fer tandis qu'il est chaud. D'autres fois, c'est une lettre en trop: il a trouvé la *plie* au nid; la *craque* sent toujours le hareng.

Ces mauvais plaisants ne se font pas faute, cela va de soi, de dénaturer le sens de toute une phrase: ainsi, le sucre d'érable n'a pas la même saveur que le sucre d'étable et l'arome des forêts est autrement doux à humer que celui des gorêts !

La coquille résulte quelquefois d'une interversion de lettres. Du dernier ouvrage d'un auteur, elle dira que c'est le chant du *cynge*; un journal

nous informera, sans qu'on songe à s'en scandaliser, que le « surmenage a débilité l'orangisme naguère robuste de l'Honorable Ministre ».

Comme on le voit, cette folle ne respecte rien et, comme elle parle toutes les langues, ses incartades sont légions: primo *bibere*; she gave her husband a dressing-down for a Xmas gift, etc. Elle ose même s'attaquer à la poésie :

. sitôt que de ce jour
La trempette sucrée annonçait le retour.

La coquille, c'est compris, se complaît dans les journaux; elle y est comme chez soi. Elle sévit surtout — c'est encore fatal — dans les quotidiens où la composition se fait à la vapeur... ou à l'électricité. Et peut-être le correcteur d'épreuves est-il, lui, de bonne composition envers ces peccadilles de prote.

J'en ai noté quelques-unes au fil de mes lectures, mais si je m'étais astreint à les enregistrer toutes, un gros in-folio n'y eût pas suffi.

C'est *L'Événement* qui, rapportant la statistique vitale d'une paroisse de la Côte de Beaupré, donne 48 naissances et 37 sépultures dont 15 enfants et 22 adultères ! C'est *Le Soleil* qui vante la veuve intarissable d'un orateur ! C'est *L'Action Catholique* qui parle du chant Vire la Canadienne !

Aux élections de 1911, Laurier s'était désigné lui-même comme le « vieux coq ». Le mot avait

fait fortune au point de devenir le cri de ralliement, le *slogan* de la campagne. A la suite d'une grande assemblée, Place Jacques-Cartier, *Le Soleil* disait en manchette: « Une Foule Immense Applaudit le Vieux Coq. » Il paraît qu'un mécontent avait trouvé moyen de substituer un « p » au « f », et les premiers exemplaires sortis de la presse se lisaient: « Une Poule Immense Applaudit le Vieux Coq. » Heureusement qu'on s'aperçut à temps de la farce.

Une aventure quelque peu semblable arriva à *La Patrie* qui rapportait, dans le temps, que l'hon. M. Tarte était allé visiter les urines de M. Clergue, à Sault-Sainte-Marie, Ont.

Un correspondant du *Devoir* écrit, ou du moins on imprime de ce correspondant, ce qui suit: « De même que East is East et West is West, c'est en vain qu'on tâchera à harmoniser les génies inconciliables des races lapine et taxonne » !

Le Canada, lui, dans un article sur la politique européenne d'expansion en Asie, affirme gravement que le Japon commence à se soulever, etc !

Et *La Presse* n'a-t-elle pas affirmé — sans que personne songeât à la soupçonner d'être anti-ministérielle — que l'hon. ministre des Travaux publics s'était pendu, l'autre jour, à Strathroy, Ont.

Ça n'est pas pour dire, mais *La Presse* en use tant et plus de la coquille. A tout bout de champ, elle nous parle de gens qui ont été « dévorés par

le consul de France», elle assure que «la copulation de Montréal a augmenté de façon sensible», ou encore que «la collision a sérieusement avarié la soupe du vaisseau». Sa *Chronique Dondaine* a même parlé de l'enragement de Mlle X.

Je ne me rappelle plus quel hebdomadaire, qui du reste eut à repousser l'imputation de fait exprès, publiait: «A raison même de certaines aspirations qui nous sont communes, procédant de certaines traditions qui, pour ainsi dire, nous apparentent, les Irlandais devraient se montrer plus sympatriques à notre race.»

La coquille fait aussi des siennes dans la réclame: un marchand de nouveautés fait le gros et le bétail tandis que, dans les petites annonces, la Fonderie de Montmagny demande un bon souleur.

C'est la coquille qui dit que le crapeau britannique sauvegarde nos institutions, c'est elle qui pousse l'irrévérence jusqu'à parler de la Gomme de saint Thomas, sans que personne ne songe à se formaliser de ces inconvenances: il y a farce majeure.

N'a-t-elle pas, la malheureuse, osé profaner des documents pastoraux. Un mandement épiscopal visant la doctrine bolchévique conseille aux ouailles de combattre par la prière et les bonnes lectures cette propagande insidieuse jusqu'à ce que le mal soit enragé.

Le lecteur comprendra qu'il s'agit d'un *i grec*, compatriote de Pan, et qui revanche ce dernier — *timeo Danaos* ! — en se dissimulant sous les plumes du *g*.

Encore une fois, personne ne prend la coquille au sérieux. Aussi, si un fait divers de votre gazette affirme qu'un étudiant qui se promenait sur la Terrasse a vu sa *culotte* emportée par le nordet jusque dans la petite rue Champlain, contentez-vous de rire de pareille mésaventure, mais n'en croyez pas un mot.

Si la coquille a son habitat dans les journaux, ce n'est pas à dire que les livres en soient exempts. Le roman surtout, le roman populaire en particulier, ne manque pas de « *chenille ouvrière* », « *âpre à la purée* », « *pauvre tête de pinote* », « *elle portait une jolie bourrure* », « *flatteries bananes* », « *on apercevait au loin un bosquet merdoyant* », etc.

Comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi quand la coquille se glisse jusque dans nos manuels scolaires. Tel précis d'histoire appelle Bismarck le chandelier de fer ou rapporte les hauts faits d'armes de Napoléon et de sa vieille garce. Le contexte démontre qu'il ne peut s'agir de Marie-Louise ! Telle édition de Verniolles fait dire à Fontenelle que le *veau unicorne* finit par ennuyer.

Enfin, me permettra-t-on de citer deux perles que je trouve enfouies dans le Trésor des Ames

Pieuses : « Une jeune fille sage et prudente ne doit jamais sortir soule » et « à la foi jurée il faut toujours se montrer ficèle » !

J'ai parlé des journaux et des livres, mais autant dire que les écrits de tous genres y sont sujets : c'est comme la peste de la fable, tous en sont frappés. A preuve ce tract distribué, il y a quelques années, par une société de colonisation et qui conseillait aux jeunes gens de quitter les filles de Montréal et Kébec pour aller s'établir sur les femmes fertiles du nord !

Et ces instructions aux ingénieurs-mécaniciens leur recommandant de s'assurer que la soupape de sûreté fonctionne bien.

Benjamin Sulte dit qu'autrefois (il y a une cinquantaine d'années) le mot raquette n'était connu en France que pour désigner l'instrument avec lequel on lance le volant. Croyant à une coquille, un Français avait jugé à propos de corriger le texte d'un écrit et de dire que, malgré le froid, les Canadiens, en hiver, se promenaient en jaquette. Avec le sens qu'on donne ici à ce dernier mot, la méprise était encore plus cocasse.

Mais il n'y a pas que la seule coquille qui prête à ces facéties; la typographie abonde en pareilles joyeusetés, qu'il s'agisse de coquilles, de contre-petters, de bourdons, de mastics, de chionis, etc. Sans prétendre étudier par le menu les uns et les

autres et former comme un répertoire de ces divers accidents, il est peut-être à propos de donner une brève définition des plus... usités, suivie d'un ou deux exemples.

On appelle contre-petterie un lapsus par lequel, en intervertissant l'ordre des syllabes ou des lettres, on produit des mots dont le sens est burlesque. Exemples: la binette de Mina, la Minette de Bina; savonner le linge, lavonner le singe; pâtisserie, tapisserie; maille à partir, paille à martir; etc.

Rabelais, le grand classique gaulois, l'Homère du truculentisme, en offre un échantillon que la sagesse ou la malice des siècles a promu à la dignité de dicton :

Femme folle à la messe,
Femme molle à la fesse.

Le curé de Meudon a tout un bagage de mots drôlatiques, plutôt drôles que attiques. Au surplus, le génial Rostand, Zamacoïs, Henri Duvernois et nombre d'autres auteurs contemporains très à la page ne laissent pas de recourir à ces artifices, estimant sans doute que lorsqu'il s'agit de s'égayer soi-même ou d'amuser le lecteur, on ne doit pas croire au-dessous de sa dignité les moyens dits frivoles, dût l'amusement résulter d'un puénil agencement de mots, d'une mécanique ou fortuite disposition de lettres.

Le lecteur est, sauf respect, un grand enfant qui, à tout prendre, aime mieux l'agréable que l'utile et ne songe guère à chicaner l'auteur sur des pointilleuses subtilités d'éthique littéraire. Je le répète, il aime mieux rire et badiner que raisonner en pâlisant sur des textes abstraits. Les cinq centièmes éditions des ouvrages dits légers mais qui n'en pèsent pas moins le poids le prouvent surabondamment.

En somme, la badauderie fut de tout temps très portée et il suffira qu'on lance la mode de la coquille ou de la contre-petterie pour que ça devienne le cri du jour, reléguant aux oubliettes le badminton ou la golfifiette. Ça ne serait ni moins amusant ni plus stupide que les charades ou les mots croisés.

Le bourdon (bourde) résulte de l'omission de mots, de phrases ou d'un passage entier. Ainsi, vous avez écrit: Il s'approcha de lui et, lui saisissant la main, la lui secoua avec vigueur. Le typo omet la petite incidente et vous lisez: Il s'approcha de lui et la lui secoua avec vigueur.

Le mastic est l'erreur typographique qui consiste à mettre ailleurs qu'à sa place un paquet de composition. C'est ce qui arrive lorsque, par exemple, on fait suivre — il y a toujours inadvertance — deux aliénas dont l'un appartient au carnet mondain et l'autre, à une notice obituaire, v. g.:

« La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Durand, cousin du marié.

« Le nombreux cortège qui suivait sa dépouille dit assez en quelle haute estime il était tenu. »

On voit d'ici à quelles folichonneries le mastic peut donner lieu.

On appelle chionis un assemblage ou une suite de lettres confusément alignées par le linotype afin de remplir une ligne où s'était glissée une faute quelconque. Cela est particulier à la composition mécanique et n'a pas sa raison d'être dans la composition à la casse.

Par inadvertance, la ligne défectueuse n'est pas enlevée avant que la forme passe à la presse et on lit :

« Le public apprendra avec satisfaction quexflm
aqvgbldsjanrofpdebvs » ou bien encore :

« En l'apercevant, il s'écria: brfetaoinsrdlucmf
wypxzfifffâ »

Ça n'a aucune espèce de sens, ça n'est pas même inepte ou stupide: c'est le chionis.

Aussi, de toute la famille des erreurs typographiques, c'est sans contredit le moins bien doué. Aussi volubile dans l'expression que borné d'entendement, il articule si peu ce qu'il baragouine confusément que je doute qu'il sache vraiment ce qu'il veut dire, si tant est qu'il veuille dire quelque chose. Certes, il a des lettres, et c'est même ce qui lui manque le moins, mais de ne pas avoir su se borner, il reste un incompris.

Jaloux du succès de sa sœur Coquille, qui l'appelle chinois, il a voulu renchérir, mais dépourvu qu'il est de toute mesure et de tout discernement, il a abouti à une parfaite incohérence.

Ce pauvre chionis manque d'intérêt, mais, et pour peu que le snobisme s'en mêle, le bourdon et le mastic peuvent devenir des passe-temps agréables dans nos réunions sociales. Les abeilles de nos ouvriers, délaissant la bavette qu'elles taillent incessamment, se mettront à bourdonner. Au surplus, ça sera une économie pour la maîtresse de maison si ses invités s'avisent d'autre chose que de s'empiffrer de chocolat Laura Secord, de macarons ou d'olives fourrées.

Mais j'entends un grincheux qui ronchonne quelque chose comme « faciles nugæ ». Si je le pousse à bout, il va, lui aussi, — pour me bien faire voir que n'importe qui peut avoir de cet esprit-là — me décocher, à son tour, une coquille en disant que ce sont là des jeux de sots indignes d'arrêter l'attention des gens sérieux, ou encore que l'auteur est une espèce de buse.

Je n'en disconviens pas, mais enfin tout le monde n'a pas le cerceau organisé de la même façon: chez les uns c'est la farce de la pensée qui prédomine, chez d'autres, l'esprit est plutôt tourné à la brague!

Vérité en deça, erreur au delà !

Connaissez-vous Lahontan, pardon ! je veux dire Mossieu le Baron de La Hontan, l'outrecuidant auteur de certaines relations de voyages dans l'Amérique septentrionale, au XVII^e siècle ?

Le nom de cet ignare ténébrion n'est parvenu jusqu'à nous que parce que les badauds, en l'an de grâce 1684, s'attroupaient lorsque quelqu'un tirait des coups d'arquebuse dans la rue tout comme les coups de pistolet, aux jours d'aujourd'hui, attirent les gogos. C'est un âne bâté qui tente de se déguiser en cheval de carrosse.

Par le fond et par la forme son bouquin n'a aucune valeur et il n'a pas même le format qui eût permis au marchand d'épices de l'utiliser. Au reste, personne n'ignore que c'est la hargne vipérine de Lahontan qui le mit en évidence et l'aurait aussi bien mis à la Bastille s'il n'avait jugé à propos de faire d'autres voyages... d'études, au Portugal et au Danemark.

C'est un dénigreur, un colporteur de potins et de ragots, un pisse-vinaigre, un fielleux qui, ayant toujours mâché amer, pouvait difficilement cracher doux. Il se venge sur notre dos des mé-

comptes et des ennuis que lui a attirés sa suffisance. Voici un extrait particulièrement mensonger et diffamatoire :

Les Canadiens ou créoles sont présomptueux et remplis d'eux-mêmes, s'estiment au-dessus de toutes les nations de la terre et, par malheur, ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devraient avoir pour leurs parents... Les femmes aiment la parure et il n'y a point de distinction de ce côté-là entre la femme d'un petit bourgeois et celle d'un gentilhomme ou d'un officier.

Le cuistre avait eu la précaution de mettre la mer Atlantique entre lui et ceux qu'il calomniait de la sorte; autrement, nos ancêtres n'auraient pas manqué de réfuter, par des issues de légumes et des œufs couvis, les sottises de ce malotru. On aurait pardonné au Gascon sa hâblerie, mais sa goujaterie est sans excuse. La honte, tant !

Ces restrictions faites, il faut reconnaître que cet écrivain fait preuve de beaucoup de perspicacité, de pénétration, de sagacité, de jugement et de véridicité historique. Voici un passage de son œuvre qui démontre que cet homme distingué sait, à l'occasion, rendre justice aux nobles qualités physiques et morales qui, de tous temps, furent l'apanage des nôtres :

Les Canadiens sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenants, braves et infatigables; il ne leur manque que la connaissance des belles-lettres.

Vous le voyez, il ne nous manquait que les belles-lettres en 1684. Eh ! mon Dieu, qu'en au-

rions-nous fait des belles-lettres à cette époque lointaine ? Les belles pelleteries valaient beaucoup mieux !

Sur ce point, Lahontan s'accorde avec Hocquart qui fut, après Talon, le plus prestigieux intendant qu'ait eu le Nouvelle-France (1729-1748). Cet homme remarquable fait preuve d'esprit d'observation et d'un jugement fort judicieux quand il rend de ses administrés le témoignage suivant :

Les Canadiens, dit-il, sont naturellement grands, bien faits, d'un tempérament vigoureux, sont industriels et adroits. Ils aiment la distinction, sont extrêmement sensibles au mépris et aux moindres punitions.

Malheureusement, Hocquart se laisse aller, lui aussi, à des intempérances de langage correspondant sans doute à des écarts de jugement qui décèlent non seulement du crétinisme à l'état aigu, mais un inconcevable mépris pour la vérité. Il y a très évidemment du dépit et un parti pris systématique dans certaines appréciations carrément malveillantes de ce quelconque mamamouchi qui pose à l'historien alors qu'il ne fut qu'un pédant histrion. Qu'on en juge :

Les Canadiens sont intéressés, vindicatifs, sujets à l'ivrognerie, font un grand usage d'eau-de-vie et passent pour n'être pas véridiques. Ils sont volages, naturellement indociles, ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, ce qui les empêche de réussir comme ils le pourraient dans les arts, l'agriculture et le commerce. La longueur et la rigueur des hivers les entraînent à l'oisiveté.

Avez-vous idée d'inventions aussi stupidement abracadabrantes ? Les Contes de Ma Mère l'Oie ne sont pas plus fantastiques. Franchement, les gilleries de ce pleutre sont à donner le hoquet.

La faune canadienne ne compte pas de bêtes venimeuses, Gilles Hocquart n'ayant heureusement pas laissé de descendance.

Quelques lettres

Dussé-je passer pour un oncle indiscret ou même pour un vieux bavard, je ne puis résister à la tentation de livrer à la publicité quelques lettres que m'adressait, il y a bon nombre d'années, mon neveu Cajetan Quentin Frédéric, étudiant en droit, à Kébec. Je leur trouve une savoureuse fraîcheur, une printanière candeur qui réveillent en moi des impressions déjà lointaines.

I

Cable address: PEANUT.

Peabody & Nutter,
Advocates, barristers,
solicitors, etc.,
7456 St. Peter St.

Quebec, octobre 191....

Mon cher oncle,

Frais émoulu du collège, me voici, sous brevet de cléricature dans une étude où, m'as-tu dit, j'aurai l'occasion d'apprendre de la procédure tout en me perfectionnant en anglais.

Me perfectionner en anglais ! Ce que tu es impayable, mon cher vieil oncle ! j'ai trop le respect des cheveux blancs pour dire que tu es rosse. On m'a, dès les premiers jours et sans doute à titre d'épreuve, donné une lettre à rédiger en anglais et j'ai eu toutes les peines du monde à m'en tirer. Oui, tu l'as dit, j'ai vraiment de quoi perfectionner. Que veux-tu, avec une heure d'anglais par semaine, pendant mes années de cours classique, donnée par un professeur qui n'y entendait goutte, il n'est pas étonnant que je ne sois pas un Shakespeare ou un Macaulay.

Et encore, s'il ne me manquait que l'anglais ! Depuis ma sortie de collège, je marche de surprise en surprise. On nous avait tellement répété que nous étions les hommes de demain que j'avais fini par le croire un peu. Est-ce une Lapalissade qu'on nous a collée ? Car la réalité est tôt venue dégonfler me fatuité en me démontrant qu'il y a loin d'ici à demain.

La vérité vraie, mon oncle, c'est que je constate, à chaque pas, que je suis ignorant comme bécarré, bien que je sois en train de m'affubler d'autant de degrés qu'un thermomètre. Bilan: après huit année de collège (je n'ose dire: études !) classique, j'ai tout à apprendre de choses que je devrais savoir. Pourtant, je ne suis pas plus dépourvu qu'un autre, à preuve que j'ai failli, de quelques points, décrocher le prix du Prince de Galles.

Entendons-nous, j'ai un gros, un encombrant bagage scientifique, mais je manque de connaissances usuelles. J'ai l'impression d'un homme gavé de nourriture et qui tombe d'inanition.

Je connais tous les verbes latins irréguliers, mais je m'exprime atrocement en anglais, au grand amusement de la sténo de l'étude.

J'ai étudié le grec trois ou quatre ans, mais si le sieur Vienpoupoulos de la rue Saint-Jean me réclame plus que de raison pour une livre de papillottes, je serai bien empêché de lui dire zut ! dans sa langue.

Dire que j'ai pioché du latin pendant des années et que c'est tout juste pour déchiffrer les désuètes maximes de mon droit romain !

Au bachot, j'ai conservé huit points sur dix en astronomie, mais je ne sais pas m'orienter et j'ai failli m'égarer, l'autre jour, quand j'ai été à la chasse dans les bois de Stoneham et c'est un ignare garçon d'habitant qui m'a appris, en somme, que... le soleil se couche à l'ouest.

On m'a enseigné, selon Archimède, que tout corps plongé dans un liquide perd autant de son poids que du poids de l'eau qu'il déplace, mais on ne m'a pas appris à nager. La natation faisait pourtant partie du programme scolaire à Sparte et à Lacédémone, il y a plusieurs siècles. Et l'on dit que l'instruction a marché depuis cette époque

reculée ! Si fait, elle a tellement marché qu'elle a désappris à nager...

J'ai de prestigieuses relations dans le monde ancien: je tutoie (c'est reçu entre Grecs et Latins) Euclide, Xénophon, Thucydide, Juvénal, etc., mais je n'ai pas encore lié connaissance avec des contemporains comme Anatole France, George-Bernard Shaw, Tolstoï ou même de proches voisins comme Elbert Hubbard ou Goldwin Smith.

Je sais par cœur tous les cantiques du « Trésor de l'Enfance » mais, l'autre soir, comme on chantait en chœur le « God save the King » sur l'Esplanade, j'ai dû me contenter de vocaliser les strophes.

Je sais également mes prières en français et en latin, mais je suis toujours en peine de m'exprimer quand je m'adresse au bon Dieu sans répéter les mêmes formules, réciter les vieux clichés.

J'ai fait de la prosodie latine et puis vous débiter mot à mot l'Art poétique d'Horace, mais je ne puis dire cinq vers de Hugo, de Lamartine ou de Rostand. Par ma prose tu peux juger ce que seraient mes vers si j'avais le culot d'en pondre.

J'ai obtenu, au collège, un premier prix de botanique, mais j'ignore l'espèce et le nom de nos fleurs les plus communes. Je sais parfaitement que le sumac vénéneux (*rhus toxicodendron*, Linn.) est une plante de la famille des anacardiacées, mais il

est bien possible que j'aille bêtement me fourrer dans une talle d'herbe-à-la-puce.

Il paraît qu'on peut faire d'excellentes salades avec le cresson de fontaine et le populage, mais si j'allais confondre avec la carotte à Moreau ou le pied d'alouette ! Vous le voyez, mon oncle, je suis trop simple pour cueillir des simples.

Je puis bien extraire la racine carrée de 197,136 mais je ne serais pas fichu d'extraire de la racine de raifort ou de ginseng. Je connais à fond le carré de l'hypoténuse, mais ne sais distinguer un carré de salsifis d'un carré de poireaux.

C'est dire que je suis très savant sans connaître grand'chose. Egaré en pleine forêt, échoué sur une île, je serais bien en peine de me débrouiller. Robinson Crusoé avait-il fait ses études classiques ?

Un boy scout le moins futé peut m'en remontrer. Lui sait faire du feu sans allumette, différencier les bleuets d'avec la morelle ou un hêtre d'avec un ostryer. En fait d'épinette blanche, rouge ou noire, il m'en ferait voir de toutes les couleurs.

Mais patience ! tout ça va changer. Ton neveu qui sait décliner *rosa*, *rosæ*, ne sait pas décliner une invitation au Château ou à l'Auditorium et, avant longtemps, je connaîtrai saint-emilion ou saint-esthèphe aussi bien que saint Jérôme ou

saint Augustin, Mary Pickford ou Theda Bara aussi bien que Frédégonde ou Ysabau de Bavière.

Parlons maintenant d'autres choses.

.

Ton pauvre neveu,

Cajetan Q. FREDERICK.

II

8 novembre 191....

Mon cher oncle,

On a souvent signalé les caractéristiques des tempéraments français et anglais ou, ce qui revient au même, les particularités distinctives des génies latin et saxon. Jamais cependant je ne les ai mieux senties qu'après la démonstration que j'en ai eue, l'autre jour. C'est une expérience *in anima vili* qui vaut mieux qu'une longue dissertation abstraite. Je vais essayer de te la narrer, te laissant le soin d'y suppléer les considérations philosophiques, ethnologiques, etc.

Lundi dernier, entre au bureau, en coup de vent nordet, Tharé Durand, un bon cultivateur de Saint-David de l'Auberivière. Une huppe de cheveux à velléité de panache donne à sa figure déjà fort pittoresque un air de bataille. Au reste, il n'a pas de belliqueux que la physionomie, le bon-

homme; son verbe éclate avec fracas, son geste sabre ou masse, toute son attitude enfin dénote la plus vive contrariété.

Je l'informe que les patrons, occupés au Palais de Justice, ne seront de retour que dans une heure. Durand répond qu'il attendra et fait mine de s'asseoir. Mais non, il ne peut reposer; il se lève aussitôt et commence à arpenter ce qu'on est convenu d'appeler la salle d'attente. Il bout comme la marmite à Papin et ne peut se contenir davantage. Le voici qui explose :

— Je veux faire exempter mon garçon Gustave. Les « spotters » sont venus le chercher pour la maudite conscription... Il ne manquerait plus que ça qu'on travaillerait comme des mercenaires, qu'on élèverait des enfants pour les envoyer là-bas se faire massacrer... Si les gens des vieux pays veulent se chamailler, qu'ils le fassent à leurs dépens. Pensez-vous pas, monsieur ?

Mais sans me donner le temps de répondre à sa question, il poursuit son réquisitoire :

— On n'est pas obligé d'aller se battre pour l'Angleterre. On ne leur doit rien aux Anglais, rien que le pardon des injures, comme l'a dit un orateur, l'autre jour... Que les « blokes » y aillent à la guerre, eux, au lieu de venir prendre la place de nos gens dans les manufactures...

Et il continue sur ce ton avec une volubilité extraordinaire. Non, ils n'auront pas *son* fils, un

bon petit garçon bien élevé qui n'a jamais touché à un fusil. Si les maudits Anglais ont oublié 1837, les Canayens vont leur rafraîchir la mémoire...

A ce moment, la sténo, qui se sent sans doute chauffer les oreilles, insinue que c'est la France qui est en péril le plus immédiat. Mais l'objection fait office de tremplin à mon homme qui repart :

— Comment, la France ! La France qui est gouvernée par des francs-maçons, des Juifs, des libres-penseurs ! Mais vous devez comprendre que c'est le bon Dieu qui la punit, la France impie et sacrilège qui a chassé les religieux, qui a fermé les écoles, qui persécute le clergé, qui...

Durand a dû lire le dernier sermon du R. P. Lelièvre, à Saint-Sauveur. Il continue, fulminant :

— Elle avait beau s'en faire des soldats, la France... Tant pis pour elle si elle est punie par où elle a péché... Si les Canayens ont observé les commandements et élevé de grosses familles, c'est pas pour le plaisir de les envoyer se gaspiller en France et se faire casser la gueule pour des mécréants.

Ses invectives se sont succédé ainsi jusqu'à l'arrivée du patron. Il criait à tue-tête avec des tirades en crescendo et des gestes en moulinets, méprisant les précautions oratoires, sans nul souci de nous persuader, de nous amener à ses vues, mais à seule fin de se soulager en déversant le trop-plein de sa rancœur.

C'était l'homme primitif chez qui se manifeste l'instinct paternel, c'était l'humble habitant, économe et pacifique, qui défend son bien, n'entendant rien à la politique, ne pouvant comprendre que l'Allemagne puisse en vouloir à son lopin de terre de Saint-David de l'Auberivière. C'était l'âme de la race, ataviquement méfiante des manigances britanniques et s'insurgeant, pour ainsi dire, automatiquement, c'était la voix du sol réclamant contre le départ des gars. Et cette âme et cette voix vibraient de sincérité et d'indignation. Pas de détours, pas d'échappatoires, pas d'euphémismes !

Bavard, frondeur, brouillon, rétif et dur de gueule comme un bronco, mais ouvert, répugnant à la dissimulation et d'une franchise brutale, cynique même.

Trois jours après cette scène, ou plutôt cette esclandre, arrive à l'étude Mr. Ellis Smith, cultivateur, de Valcartier, qui s'enquiert tout uniment si Mtre Peabody est là. Sur ma réponse négative, il s'assied, passe quelques remarques banales sur le temps qu'il fait, puis, avisant le *Daily Chronicle*, se plonge dans la lecture des derniers communiqués militaires.

Mtre Peabody survient peu après et Mr. Ellis Smith passe à son bureau dont la porte reste ouverte, ce qui me permet de suivre la conversation. C'est Smith qui commence, affectant la rondeur :

—"Mighty good news in the paper, this morning, and if the French staff will only follow up their advantage, the Kronprinz will be a sorry young man before he's much older!..."

C'est là l'entrée en matière, l'exorde propitiatoire pour amorcer l'intérêt loyaliste. Mais voici Mr. Smith au fait :

—"It's about my son Henry, you know. Some of my French neighbours have squealed on him and he has been notified to report by next Monday at the Drill Hall. Of course, he's anxious to enlist and I'm willing that he should go. Naturally, I need him bad enough on the farm as I'm not quite as young as I used to be..."

Tout cela d'un ton détaché, indifférent, folâtre même.

"...In spite of all that, I'd be willing to put up with the inconvenience... Blood is thicker than water, after all... But I'm very much worried about the boy's mother... She's taking the matter very much at heart... Of course, Henry's never left the house and it would break her heart to see him go... She's so fond of him, you know... And then, the boy is not strong by any means... Why, sir, you take the two Hurtubise's, two strapping big fellows, earning their \$10 a day at the Ross Rifle... Between you and me and the lamp-post, that sort of thing should be stopped; it's a downright shame!... I tried to remonstrate with the

boy's mother, but she's so nervous, you know... You remember, she had a shock two years ago?..."

Tu as là la substance de tout l'entretien, je devrais dire du monologue.

Tu n'as pas besoin, n'est-ce pas, que je te fasse de commentaires et tu n'auras pas de difficulté à décider quel est le plus mauvais patriote, de Tharé Durand qui défendra sa patrie quand il la verra attaquée ou d'Ellis Smith qui s'embusque derrière la jupe de la mère de son fiston.

Mais, pour en revenir à mes moutons, ne crois-tu pas, mon oncle, que les caractéristiques de nos deux races s'accusent, avec un relief tout particulier, dans la manière de se comporter ou de prendre position, dans une circonstance identique, de mes deux personnages.

.

Nipote tuo,

Cajetan Q. FREDERICK.

III

Mon cher oncle,

...Ainsi, tu crois que je devrais publier mes lettres — tu dis: lettres, mais tu penses: épîtres — sous le titre « Usbek découvre Kébec ».

Blague tant que tu voudras, mais tu sais bien que nous sommes parents, et plus encore par les idées que par le sang.

Oui, je découvre et Kébec et la vie et le monde, et je dois t'avouer que je suis encore moins ébahi de la ville que du reste. (Notre philologue national — *Adjutorium nostrum* — ne veut pas qu'on dise « ébaroui ».)

C'est là, crois-tu, l'expérience de tout jeune homme qui a vécu ou *germé* dans l'ombre d'un pensionnat pendant huit ou dix ans et qui se trouve brusquement exposé au grand soleil de la vie.

Aveuglé? Ebloui? Comme tu voudras, et je suis prêt à convenir que ce sont mes yeux et non pas la lumière qui ont tort.

Peut-être quand je me serai ressaisi, apprécierai-je différemment les hommes et les idées. J'y compte bien, autrement, j'aboutirais au pessimisme, ce qui ne doit pas être gai. Aussi, garde-toi bien de prendre mes épîtres pour autre chose que des balbutiements d'enfant qui s'essaie à parler, des tâtonnements de bambin qui esquisse ses premiers pas, des boutades ou des bêtises peut-être d'apprenti penseur qui risque d'impubères ratiocinations.

Au surplus, tu es bien trop malin pour ne pas me démêler sans que je te répère, même quand j'affecte de poser au barbon aigri par l'expérience ou au bizut ingénu que scandalise le siècle. Ça n'est pas à son père... non plus qu'à son oncle qu'on apprend à faire des enfants. Marchand d'oignons, tu te connais parfaitement en ciboule.

Si je me plais à l'étude du droit ? — Couci-couça. Je suis à lire, en guise d'apéritif, ainsi que tu m'as conseillé, « L'Esprit des Lois ». J'ai déjà parcouru Blackstone et dois le revoir. Une fois que je me serai assimilé la matière, je me ferai un devoir — il faut graduer ses connaissances — d'aller au Parlement, entendre délibérer nos législateurs.

Et maintenant, dis-moi donc, dans ta prochaine lettre, en quoi notre Code Civil — je mets des majuscules — est un actif si important de notre bilan national ?

Depuis tant de temps que les discoureurs de Saint-Jean-Baptiste me cornaient les oreilles avec « nos institutions, notre langue et nos lois », j'étais tout curieux d'y regarder de plus près.

Nos institutions, ça va ! Notre langue, très certainement ! Mais nos lois, quès aco ?

Je me demande si la plupart savent ce qu'ils disent et si les autres ne s'emballent pas un tantinet à ce propos, ne s'en font pas, comme on dit. Pour résumer ma pensée, je voudrais bien qu'on m'indiquât l'importance, qu'on dit capitale pour notre race, de notre Code Civil.

Je me rends parfaitement compte que je ne suis qu'un étudiant qui a tout à apprendre et ce que j'en dis vise à provoquer une réponse, une solution, un renseignement qui m'édifie et m'instruisent. Je ne demande, pauvre moi, rien qu'à apprendre en quoi notre Code Civil, droit coutumier français

fortement métissé de common law, surtout interprété qu'il est, en dernière analyse, par Ottawa et Londres, est essentiel à notre existence comme race, et comment nous serions en pire posture nationale avec le droit commun non codifié dont s'est accommodé jusqu'ici le reste du Nord-Amérique.

Je conçois que, en 1763, il y eut eu de graves inconvénients d'ordre économique surtout et de sérieux ennuis à passer d'un système à un autre sans ménager la transition, comme les extrémistes parlaient de le faire, mais ce n'est certainement pas de ce point de vue qu'on envisage aujourd'hui le sujet pour en faire une question de vie ou de mort nationales. Les divergences fondamentales qui existaient alors entre ces deux droits ont, en grande partie, disparu sous l'action des divers régimes politiques qui se sont succédé depuis la Cession. Au surplus, tout code de lois est eclectique ou prétend l'être.

J'ai confié ma perplexité à mon professeur. Il m'a paru tout éberlué comme si j'avais proféré une énormité. En guise de renseignement, il s'est contenté de me toiser des pieds à la tête et, impitoyablement sarcastique, m'a demandé si j'étais Canadien-français. Tu comprends si cela a fait scandale au cours de droit; mes camarades m'ont battu froid comme un esprit subversif, un individu suspect d'hérésie. Timide comme je suis, je n'ai pas insisté.

Eclaire-moi au plus tôt car je ne tiens pas à passer pour plus niais et moins patriote que mes camarades.

Je me demande également — suis-je incorrigible ! — s'il n'y a pas chauvinisme chez les uns et snobisme chez les autres à s'extasier sur la pré-excellence du droit criminel anglais.

Je ne conteste pas l'équité du principe fondamental qui présume qu'on est innocent tant qu'on n'a pas été convaincu de crime. C'est de bonne justice sociale et de louable charité chrétienne. Jusque-là, j'applaudis. Mais comment se fait-il que l'Anglais, d'ordinaire si pratique, pousse jusqu'à l'absurde les conclusions de ses prémisses ?

Ce qui arrive dans la vie réelle est ceci : la justice se met en quatre pour découvrir un criminel ; mais il n'est pas plutôt arrêté qu'on le traite aux petits oignons. On le choie, on lui donne les meilleurs médecins s'il tombe malade, on repousse ses aveux, on lui accorde un avocat, on défend de l'assigner en témoignage de crainte qu'il ne s'incrimine. A part ça, on lui donne trois chances de s'échapper : le magistrat enquêteur, le grand jury (*), le petit jury. Si, malgré toutes ces précautions, il écope, il lui reste le recours en grâce auprès du Gouverneur général.

En d'autres termes, la justice se saisit d'un

* Ce n'est qu'en 1933 qu'on a vu supprimer de notre système d'instruction criminelle cette dispendieuse superfétation qu'était le grand jury. (23 Geo. V, cap. 67.)

individu d'une main tandis que de l'autre, elle s'ingénie à briser ses fers. Et on ne peut pas dire que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite.

Du fair play aux accusés, oui, j'en suis, mais en faut aussi à la société.

Supposition : un automobiliste tamponne ta Ford sur la route et te tue, ce qu'à Dieu ne plaise. Ma tante Vitaline réclame des dommages et, ce qu'à Dieu plaise, a gain de cause. Toutefois, si le coupable choisit un procès civil par jury, il faudra que neuf des jurés se prononcent pour ma tante. Si le chauffard a 4 des 12 jurés ou même un seul s'il n'en siège que 9, patatras, ma tante !

Sur ces entrefaites, moi, ton neveu, en gratitude du legs que tu m'as fait dans ton testament, je porte plainte de manslaughter contre le misérable. Eh bien ! pour que ce chenapan soit trouvé coupable, il faudra que neuf grands jurés et tous les douze petits jurés soient d'avis de le condamner. Et même dans ce cas — la sensiblerie gagne parfois toute la robinocratie — le juge pourra imposer une sentence dérisoire de quelques jours pour ce crime infâme d'onclicide.

Je badine, mais je ne ris pas... Tout de même, je suis sans doute ridicule, car comment pourrais-je avoir raison contre les Solons éclairés et l'expérience des siècles.

Jusqu'à plus ample informé, je me demande si

cette lénité de notre droit pénal à l'égard des scélérats n'est pas cause de la recrudescence qu'on note dans la criminalité. Car, évidemment, notre droit ne distingue pas entre aubains et nationaux. Le *gangster* de Chicago qui vient faire un coup à Montréal bénéficie des mêmes privilèges légaux que Baptiste Ladébauche ou John Canuck. On lui paiera même un interprète si ce monsieur ne comprend pas le français ou l'anglais.

Des centaines de milliers d'immigrants qui nous arrivent tous les ans, la plupart ne se recrutent pas parmi l'élite sociale de l'Europe. Un grand nombre ont vécu jusque-là sous des institutions beaucoup moins libérales. Souvent la misère les a aigris contre la société et ils voient ici l'occasion de se venger à peu de risque. S'il est vrai qu'« il faut des châtiments dont l'univers frémissse », ils doivent trouver que le gros jeu vaut la petite chandelle.

Que t'en semble, mon oncle ? M'écoutes-tu ?...

On a parlé de la conscience populaire, mais c'est là, je crains, quelque chose de bien relatif et de bien instable. Sous ce rapport aussi, ma candeur a été offusquée récemment.

Une jeune fille est assassinée à Saint-Sauveur. La conscience populaire s'émeut, s'indigne, manifeste. On inculpe du meurtre un jeune homme que les circonstances paraissent désigner. Du moment que la justice met le grappin dessus, il

devient, à son tour, une victime pour qui on se passionne. Il est acquitté en Cour d'assises et l'assistance bat des mains au grand scandale du président du tribunal. C'est du propre, hein ?

La conscience populaire, surtout chez une race impressionnable et primitive comme la nôtre, a besoin de l'adjuvant d'une forte discipline, synonyme d'éducation. Hors de là, c'est affaire d'intérêt ou de passion. Or, c'est compris, nous avons foncièrement mauvais caractère national et, qui plus est, notre éducation a été négligée.

La populace anglo-normande auréole l'outlaw Robin Hood; la race latine, impertinente, ombrageuse et brouillonne, se range du côté de Panurge et de Figaro. Ça n'est pas qu'on a bon cœur, c'est qu'on a mauvaise tête. On est frondeur, indiscipliné soit par tempérament, soit par défaut d'éducation. Ces héros sont sympathiques non pas parce qu'ils sont malheureux, mais bien parce qu'ils ont des tracas avec Dame Justice, avec les bourgeois, etc.

On est pour le gibier contre le chasseur, mais on prendra parti pour le chasseur contre le garde-chasse. Ah ! si l'on est soi-même chasseur, il est clair qu'il en va tout autrement: gare le gibier, alors !

On se prononce pour la loi si l'on croit qu'elle fait notre affaire. L'ordre public n'est troublé que lorsqu'on est dérangé soi-même; hors de là, la loi

a tort et notre sympathie va à ceux qui lui font des niches.

On est pour les « boot-leggers » et les contrebandiers: 1^o parce que ça embête les officiers de douane ou d'accise; 2^o parce que ça veut dire de l'alcool ou de la marchandise à meilleur compte. Si l'on est soi-même aubergiste ou marchand ou industriel, ça n'est plus la même chose.

Il arrive même qu'il se mêle un peu d'envie à la conscience populaire. Ainsi, par exemple, on sera en faveur de la conscription si... son fils a dû s'enrôler.

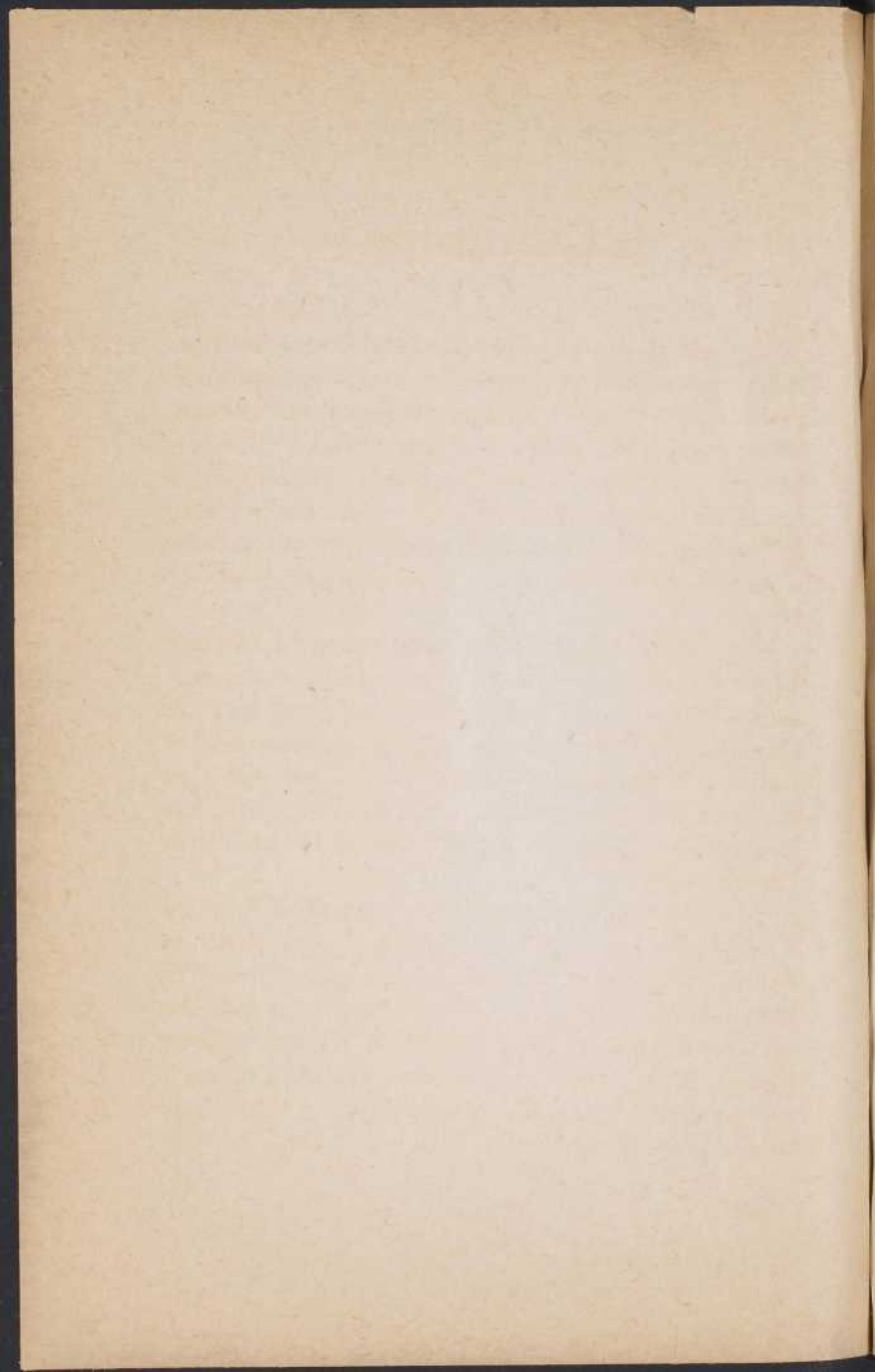
N'est-ce pas ça, la conscience populaire, mon cher vieil oncle? Si je fais fausse route, ne te gêne pas pour fouailler ma présomption. Du reste, je n'ai pas besoin de te le recommander; tu n'as pas l'habitude de demander la permission.

Traite-moi de petit Montesquieu tant que tu voudras. Si mes réflexions se ressentent de mes lectures, tant mieux; c'est précisément pour ça qu'on lit. Du Montesquieu tamisé ou délayé, ça vaut encore mieux que du « unphosticated Frederick ».

Bonjour. Le porteur te dira le reste...

Ton neveu,

Cajetan Q. FREDERICK.



L'État-mine !

On voit, dans l'histoire, que les découvreurs prenaient possession des terres où ils abordaient en y plantant des croix. C'était certes agir en bons chrétiens, et je le dis sans calembour. Mais c'est nous, par exemple, qui serions des poires si nous avions la naïveté de prendre ce geste pour autre chose qu'un geste et de nous imaginer que ces gens-là s'inspiraient surtout de la plus grande gloire de Dieu.

Sans doute, la formule lapidaire « gesta Dei per Francos » cadre bien avec le chauvinisme théâtral dont est féru tout Latin. L'a-t-on assez sorti le classique cliché dans les grandes, moyennes et petites circonstances. Aujourd'hui, c'est usé à la corde et la rhétorique n'a plus guère de prise sur nos esprits désabusés. Nous sommes d'un autre bateau, paraît-il.

Je sais parfaitement qu'il n'y a pas grand mérite à suspecter les motifs de ceux qui sont disparus depuis des siècles. J'entends dire que déblatérer contre les gens en place, dans l'histoire ou ailleurs, est une façon commode de rallier les suffrages de la médiocrité, c'est-à-dire du très grand nombre, à qui toujours le mérite, fût-il relatif, et surtout le succès portent ombrage.

D'autre part, il paraît que la lune est à l'abri des loups. Dès lors, quel mal y a-t-il à les laisser hurler? Comme gargarisme, c'est salubre. Au reste, ne faut-il pas, quand on a quelque souci de la vérité, se prémunir contre les proportions hyperboliques que prennent les hommes et les événements à mesure qu'ils s'éloignent dans le passé? C'est là, je crois, la genèse de la légende: les hommes ne sont grands que si on les regarde à distance.

Si on apporte à l'étude de l'histoire l'esprit critique qu'il convient, en élaguant des faits et événements d'archives que rapporte l'historien l'empreinte qu'y a appliquée l'imagination ou la mentalité de celui-ci, on ne peut se défendre de l'impression que ce « noble geste » de nos découvreurs plantant la croix était du camouflage pour ne pas dire de l'hypocrisie. Car ce travers sévissait même avant Tartufe. Pourquoi se payer de mots à notre âge, quand nous savons parfaitement que les monarques européens, qui ne furent pas tous du bois de calvaire, se préoccupaient bien plus d'agrandir leurs domaines que d'évangéliser les peuplades sauvages.

Cartier, pour n'en pas nommer d'autres, plante des croix à tout bout de champ, à Gaspé, à Stadacona, à Métabéroutin (Trois-Rivières), à Hochelaga, mais, n'ayez crainte, il n'oublie pas d'y arborer l'inscription: « Franciscus Primus, Dei gratia Francorum Rex, regnat ».

Cartier ne vous fait-il pas penser à ces bacheliers qui ne perdent pas une occasion de citer les quelques mots de latin qu'ils ont retenus de leur cours classique. C'est ça qui devait en boucher un coin aux habitants du bas du fleuve qui ne comprenaient pas même le « Parisian French » de ce temps-là.

Je ne voudrais pas manquer de respect envers Franciscus Primus, monarque très absolu. D'autre part, le blaguer dénoterait certaine familiarité qu'on se permet entre intimes seulement et les vils roturiers, jugeant que je suis dans les huiles, ne manqueraient pas d'en éprouver de l'envie et de me chanter des pouilles, ce que je redoute par-dessus tout. Mais quand tous les discoureurs de Saint-Jean-Baptiste se concertent pour canoniser en bloc ces paillards couronnés, faut que quelqu'un se constitue l'avocat du diable, et c'est ce qui m'incite à dire son fait à M. Franciscus Primus et à lui laisser savoir qu'on ne nous la fait pas à la dévotion à nous de ce siècle éclairé qui avons su ses aventures avec la Belle Ferronnière et tant d'autres.

Non, à quoi bon faire son Agnès, il est compris que l'intérêt sordide était, il y a quatre siècles aussi bien qu'aujourd'hui, le mobile ou la mesure des actions, même chez les monarques de droit divin. On l'a toujours pensé et, depuis qu'il n'y a plus de Bastille, on aurait tort vraiment de se gêner de le dire.

C'est la cupidité qui animait ces bons apôtres, malgré qu'ils aient d'en convenir ouvertement. *Auri sacra fames*, si l'on tient à ce que nous le disions en latin ! Leurs Majestés Très Catholiques ou Très Chrétiennes étaient, comme les autres, animées de l'esprit du siècle et la propagation de la foi n'était, en somme, que prétexte ou façade pour faire abouler les serfs aussi jobards et gogos que les contribuables d'aujourd'hui.

Ce que François Ier et Jacques Cartier rêvaient, comme tous les chercheurs de terres nouvelles au XVI^e siècle, dit Pigeonneau (*Histoire du Commerce de la France*), c'étaient les mines d'or et d'argent qui commençaient à faire la fortune de l'Espagne.

Oh ! il est entendu qu'on y mettait les formes, c'est-à-dire qu'on cherchait à donner le change. Ainsi, dans les proclamations et autres documents officiels, il n'est question que du salut des âmes, de l'évangélisation des tribus sauvages, etc. Mais lisez la correspondance privée, les instructions secrètes et vous serez édifiés. On presse fortement les intendants de « faire de la découverte des minéraux ou riches ou de basse étoffe, un essentiel aux affaires du Roy et à l'établissement du Canada ».

Un historien de ce temps-là qui n'est pas très bien coté auprès des gens qu'offusquent le franc-parler et la vérité toute nue, écrit :

Les demandes que l'on nous fait sont : Y a-t-il des trésors ? Y a-t-il des mines d'or et d'argent ? Et personne ne demande :

Ce peuple-là est-il disposé à entendre la doctrine chrétienne?... Quant aux mines, il y en a vraiment, mais il les faut fouiller avec industrie, labeur et patience. La plus belle mine que je sache c'est du blé ou du vin avec la nourriture du bétail. Qui a ceci, il a de l'argent. (Lescarbot.)

Cet esprit de lucre est très humain et il n'y a pas, j'en conviens, de quoi se formaliser. Mais ce contre quoi je m'insurge véhémentement, c'est qu'on prenne dans l'histoire des attitudes officielles de petits saints de bois sur une pelle, qu'on se grimpe sur un piédestal avec des poses de gens désintéressés et détachés des biens de ce monde alors qu'on ne valait pas mieux que nous. Laissez-moi fustiger un peu ces pharisiens et ces charlatans. Je n'ai rien à redire à leurs mines d'or, mais j'en veux à leurs mines de chats fourrés. Messieurs François Premier, Charles Quint, Guillaume d'Orange et tutti quanti, vous me faites suer royalement.

Qu'il s'agît d'or, de morue, de ginseng, de fourrures ou d'eau-de-vie, ils étaient un peu là, ces bons aïeux, et, pour répéter un brocart qui circula sous le manteau, ils étaient plus empressés à la conversion du castor qu'à celle des sauvages. Il faut lire les deux mémoires de Ruette d'Auteuil (1715 et 1719) si l'on veut s'édifier sur la grivèlerie en honneur sous l'ancien régime.

Mais je suis à me demander — je veux faire valoir toutes les circonstances atténuantes — si les gouverneurs et les intendants, d'ailleurs bien ani-

més, n'utilisaient pas cet appeau de l'or ou des richesses pour éblouir le monarque, enquinauder la favorite, coucher le poil au ministre en vue de favoriser le développement de la colonie.

Certaines relations du temps ressemblent à s'y méprendre à des prospectus de nos promoteurs de compagnies minières. On dirait vraiment des rapports d'ingénieurs, de chimistes ou tels autres experts dans l'art de broder le canevas. Ça y ressemble étrangement et par la forme et par le fond et aussi par la nature purement imaginaire des mines ou des « prospects », comme on dit aujourd'hui. On y voit miroiter pépites et lingots que c'en est éblouissant même à cette distance.

J'avoue que j'avais toujours considéré Jean Talon comme un brave et honnête homme, mais depuis que j'ai su qu'il y était allé, lui aussi, de sa petite mine, il est tombé dans mon estime. Je veux parler de sa mine de charbon, à Kébec même. Voici comment il s'en ouvre au ministre:

Je viens présentement de faire l'essay d'une mine de charbon qui règne en plusieurs endroits du pied de la montagne sur laquelle Kébec est planté. J'ay trouvé qu'il chauffait la forge, quoy qu'il ne soit tiré que de la superficie pour que je puisse en envoyer à Monsieur de Terron si elle se vérifie bonne. J'en pourray tirer du fond pour lester et charger les vaisseaux qui retourneront d'icy en France fort souvent sans aucun frêt charge, en ce cas la Marine recevra de là un secours assez considérable ou pourra même se passer du charbon d'Angleterre. (13 novembre 1666.)

Talon nous en conte, c'est clair ! Pour une carotte de longueur, c'en était une ! Quand il

prenait du galon, Talon... Il savait que ce qu'on demandait aux découvreurs de découvrir, c'étaient des mines. Sa *trouvaille* se proposait sans doute d'amorcer l'intérêt ou la cupidité du Roy qui ne manquerait pas, comme conséquence, de lui expédier du monde et des fonds pour développer pareille contrée minière. Effectivement, sa lettre conclut par une demande d'artisans et de livres parisis.

La fin justifie les moyens !

Jacques Cartier avait, lui aussi, tâté de ce stratagème en prétendant avoir découvert des diamants dans le roc de cette pointe qu'il appela, de fait, le Cap aux Diamants. Il est vrai que lorsqu'il fallut s'exécuter et soumettre à l'expertise ses prétendus diamants (probablement quelque oxyde métallique, chalcopryrite, galène ou autre), la supercherie perça.

Mais comment expliquer la mine kébécoise à Jean Talon ? Il ne saurait s'agir des lubies d'un homme qui a passé la nuit à martiner et dont l'imagination est dans les brouillards, puisque la prohibition existait alors à Kébec ? Il n'y a pas à dire, il y a du gnac là-dedans !

Talon possédait-il des terrains dans les alentours et voulait-il « organiser » une expropriation pour faire passer quelque chose du côté de l'épée ? Il n'était pas échevin, c'est vrai, mais cette seule circonstance ne l'innocente pas de toute suspicion.

Toujours est-il que voyant que la Cour de France tarde à casquer, l'intendant rapplique et... talonne le Ministre:

La mine de Kébec, écrit-il, dont j'ai fait faire la première ouverture, prenant son origine dans la cave d'un habitant et se conduisant sous le château de St Louis ne peut, à mon sentiment, s'exploiter qu'avec le risque d'endommager ledit Chasteau qui est sur l'Escors de la Roche qui couvre cette mine. J'essayeray néant moins de la trouver en biaisant parce que nonobstant qu'il y en ayt une très bonne au Cap Breton, les vaisseaux qui arrivent à Kébec s'y chargeraient avec plus de facilité qu'ils ne feraient ailleurs. (27 octobre 1667.)

Et remarquez que c'est à Colbert, au « grand Ministre » que le « grand intendant » en donnait ainsi à garder. Pourtant, Jean Talon connaissait assez le respect qu'on doit au Ministre d'un roi absolument absolu pour ne pas lui faire courir le poisson d'avril. Les chroniqueurs du temps s'accordent à dire qu'il fallait se lever matin pour attraper monsieur Colbert. D'autre part, Jean Talon n'était pas un jean-jean; il était assez ferré en minéralogie pour avoir reconnu des mines authentiques et avoir commencé leur exploitation en haut de Trois-Rivières, à la Baie Saint-Paul, au Cap Breton. Il devait savoir à quoi s'en tenir.

Quoi qu'il en soit, renardise ou bévüe, les analystes de la Cour ne coupèrent pas là-dedans et on refusa en ces termes de voir la lune en plein midi:

Par l'essay qui a été fait des morceaux de la mine de charbon de terre que vous avez envoyiés icy, la qualité s'en est trouvée fort défectueuse ou pour mieux dire ces morceaux n'ont rien produit que de la poussière. (20 février 1668.)

Cela voulait dire en bon français: Flûte! ça ne mord pas! Gardez votre goujon; notre pain est tendre et vos couteaux sont rouillés!

Il reste ceci que, aux temps modernes, en vue d'élucider ce point d'histoire, on a fait des fouilles, on a multiplié les excavations, sans parler des travaux de mine ou de forage requis par les constructions importantes assises aux flancs de la *montagne*, et on n'a jamais rien découvert qui ressemblât de près ou de loin à du charbon de terre. Pas la moindre tête de moineau! Et pourtant, du charbon, ça ne s'évapore pas au nordet, ça ne se délaie pas à la fonte des neiges pour dégouliner le long de la falaise en eau de boudin! Il s'agit toujours de mine de charbon, car il ne saurait être question de la mine d'or qu'y a découverte, de nos jours, la Compagnie du Pacifique Canadien et qu'elle exploite sous le nom de Château Frontenac.

L'énigme de cette mine de charbon reste donc sans solution, si l'on est trop charitable pour adopter l'une des hypothèses ci-dessus: ou que Talon avait la berlue ou qu'il cherchait à faire danser l'anse du panier.

Quoi qu'il en soit et en mettant les choses au pis, il conviendrait encore de suspendre la sentence, eu égard aux vices des institutions de l'époque, lesquelles ouvraient les portes aux pires abus. Il est même étonnant — il faut le noter à la décharge des fonctionnaires de ce temps-là —

que la Nouvelle-France ne compte qu'une canaille d'envergure remarquable, l'Honorable M. Bigot. A moins que son cynisme ne l'ait distingué d'autres forbans tout aussi rapaces mais plus cauteleux !...

Toutefois, et sans réquisitionner à toute force contre MM. Cartier et Talon, berlue ou bluff, il est certain que notre bon renom a souffert de ces... embardées. A telle enseigne que des mémorialistes du temps rapportent que, après la fausse alerte de Cartier, le dicton courut en France: « Faux comme un diamant du Canada ». Et je ne suis pas éloigné de croire que c'est depuis la mine à Talon, venant à la suite du précédent Cartier, qu'on dit couramment: passer un kébec à quelqu'un dans le sens de lui monter un bateau !

La cause Brisefer

vs

La compagnie de navigation Cherbourg-Amérique

On me dit — le lecteur doit avoir assez de charité chrétienne pour supposer que je ne lis pas les auteurs pernicioeux — on me dit que dans « Les Demi-civilisés » de Jean-Charles Harvey, il est question d'un député Brisefer qui aurait intenté un procès à une compagnie de transport maritime parce que celle-ci lui aurait fait livraison d'une statue de la Vénus de Milo, en mauvais état, c'est-à-dire les deux bras cassés.

Harvey est un romancier et non pas un historiographe ou un chroniqueur, m'objecterait-on, si je m'avisais d'imputer au chauvinisme ou à l'amour-propre du Kébécois la hâte avec laquelle — on dirait chat sur braise — il passe sur cette cause célèbre qui, dans le temps, faillit scinder en deux camps la magistrature de notre province.

Je ne voudrais, pour rien au monde, raviver les rancœurs très promptes à s'alarmer chez nous. Mais il faut savoir vaincre ses répugnances personnelles devant le souci qu'éprouve la présente

génération de se renseigner sur des événements ou, si l'on veut, des incidents qui sont bel et bien et malgré qu'on en ait, du domaine de l'histoire. Je me garderai, selon mon habitude, de tous commentaires même tendancieux, estimant qu'un lecteur averti comme celui à qui je m'adresse les trouverait oiseux.

Théodule-Adhémar de Brisefert, Ecuyer (né Brisefer) avait amassé dans la métallurgie (le bottin le désigne comme « plombeur »), à Hadleyville, une fortune considérable. Il y a quarante ans, \$100,000 c'était un beau denier. Notons, pour mémoire, que son frère, Martial Brisefer, était conseiller municipal.

Comme de raison, notre homme, sa pelote faite, abandonna sa maison du Chemin de la Canardière pour s'installer dans une superbe mansion qu'il se fit construire, Grande Allée. Entre temps, il s'enamourait de la coquette Polita. Je veux dire qu'il se laissait élire député par les libres et intelligents électeurs du comté de Kébec.

Quand il s'agit de meubler sa princière demeure, il voulut faire les choses magnifiquement: il le devait à sa condition sociale d'homme riche et aux augustes fonctions que lui avait départies le *vox populi*. Il s'adressa donc aux ébénistes et autres fournisseurs européens les mieux cotés. Entre autres emplettes qu'il fit se trouvait une

Vénus de Milo commandée aux statuaires Rovila et Missaluno, de Milan, laquelle, à la date convenue, lui fut livrée, au quai Allan, en bon état mais, évidemment, sans bras.

Inde ira... et litigatio !

Monsieur de Brisefert, qui s'était enrichi pour avoir toujours exigé, en effets, la valeur de son argent, réclama aussitôt à la Compagnie de Navigation Cherbourg-Amérique, qui avait fait la livraison, des dommages-intérêts au montant de \$563.87. Sa lettre étant restée sans réponse, ses avocats, Mes Pothier, Cugnet & Aubry, intentèrent l'action devant la Cour Supérieure.

La compagnie défenderesse — on abrégait sa désignation en Cher.-Amé. bien que des plaisantins dîssent Bourg.-Rique. — avait cru d'abord qu'on lui montait un bateau. Elle chargea ses avocats, Mes Peabody & Nutter, de faire cesser ce qu'elle considérait une fumisterie. Ceux-ci se contentèrent de produire au dossier la déclaration que la défenderesse « s'en rapportait à justice ».

L'affaire s'instruisit, en avril 1894, devant l'Honorable juge Sicard (on n'était pas encore *Seigneurie* dans le temps !), magistrat distingué et professeur de droit à l'Université Laval. A vrai dire, l'instruction fut des plus sommaires, et les avocats de part et d'autre ayant convenu de soumettre la cause sans plaidoiries, le président de l'auguste tribunal, séance tenante, *in banco*, comme on dit

en style macaronique, rendit jugement accordant au demandeur le plein montant de sa réclamation, avec dépens.

Mes Peabody & Nutter en restèrent baba. Mais ils ne s'inquiétèrent pas outre mesure, attendu que le demandeur était solvable et que, au bout du compte, leur moisson serait plus abondante. Il va sans dire qu'ils portèrent la cause devant la Cour de Révision.

Dans l'automne de la même année, octobre ou novembre, je ne me rappelle plus au juste, la Cour de Révision (Bonneau, Labbé et Saint-Onge, JJ.) confirmait le jugement de première instance.

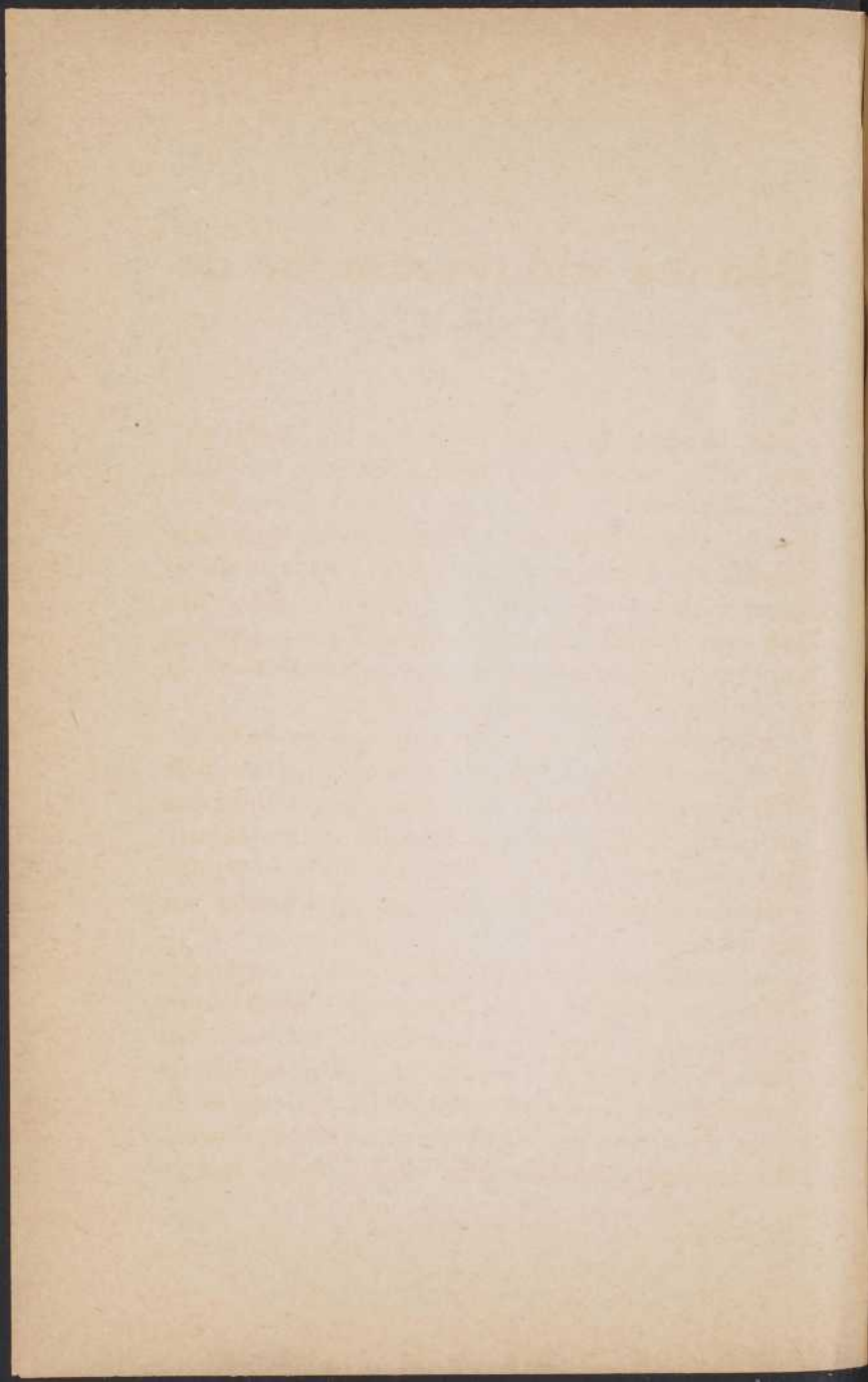
Renversant ! songèrent les avocats de Cher-Amé. Ils trouvaient que la plaisanterie se corsait. Toutefois, ils voulurent épuiser les recours judiciaires avant de s'adresser à la Chancellerie, et ils interjetèrent appel devant la Cour du Banc de la Reine qui jugeait en dernier ressort, l'affaire n'étant pas justiciable de la Cour Suprême.

Cette fois encore, les parties convinrent de soumettre le litige à la considération du tribunal sans plaidoiries ni factums. Comme on sait, cette cour se composait alors de cinq juges dont trois de Montréal, les honorables juges Leduc, Bérubé et O'Leary, et deux de Kébec, les honorables juges Bilodeau et Gignac.

Finalement, à la session d'avril 1895 de la Cour du Banc de la Reine, la défenderesse avait gain

de cause, son appel était maintenu, le jugement de la Cour de Révision infirmé et l'action du demandeur rejetée avec tous les dépens.

Les honorables juges Bilodeau et Gignac étaient dissidents.



Séance mouvementée de l'A. B. C.

Je découpe du *Kébécois* le compte rendu suivant d'une séance de l'Association des Buvetiers Catholiques :

« Hier soir, a eu lieu, au siège social de l'Association des Buvetiers Catholiques, 4567, rue Saint-Joseph, la séance spéciale annoncée dans nos colonnes et qui avait été convoquée pour débattre une question de grande importance intéressant la régie interne de cette société.

« Comme le problème dont il s'agit ou du moins la solution qu'on y apportera ne saurait manquer d'avoir sa répercussion dans toute la communauté au point de vue moral et civique, notre journal, qui se fait un devoir de bien renseigner le public, n'avait pas manqué de dépêcher un reporter sur les lieux.

« Comme on le sait, l'ordre du jour comportait l'épineuse question de la fermeture... hermétique, le dimanche, question sur laquelle les avis sont partagés au sein de l'association, au point que la mésentente menace de scinder les sociétaires en deux clans hostiles, au détriment, cela se conçoit, des meilleurs intérêts collectifs. Chacun sait ce

que, dans l'occurrence, il faut entendre par fermeture hermétique en regard de la simple fermeture officielle. C'est un cas typique où une porte peut être ouverte et fermée !...

« Après qu'une suggestion préliminaire de huis-clos eut été écartée, l'assemblée se disposa à délibérer, M. Horace Chambertin, l'actif Président, occupant le fauteuil. Les autres officiers étaient également à leurs postes respectifs.

« Lecture faite du procès-verbal de la dernière réunion mensuelle, le Président amena sur le tapis le projet déjà mis de l'avant par M. Joseph-Honoré Bachy que « à partir du mois de juillet prochain, « les buvetiers ferment leurs établissements, le « dimanche, pendant la grand'messe ».

« M. Octave Beaujolais seconda la proposition dans un discours modéré, puis le débat s'engagea à fond pour et contre.

« Il est évident, dès l'abord, que les esprits sont montés et si l'on finit par s'entendre, il faudra que les buvetiers mettent, de part et d'autre, — c'est le cas de le dire — beaucoup d'eau dans leur vin.

« Une certaine faction de l'assemblée, que les initiés désignent comme les réactionnaires, soutient que la réforme proposée n'est qu'une demi-mesure, qu'elle ne va pas assez loin, que l'heure n'est plus aux atermoiements, aux compromis, qu'on berne l'opinion publique et qu'on compromet les intérêts bien compris de l'Association.

« Ça chauffe et certains indécis paraissent fléchir. Alors M. Aristide Bacardi vient à la rescousse et tend, sous forme d'amendement à la proposition principale, cette branche d'olivier: « que les buvettes restent fermées tout l'avant-midi du dimanche ». M. Faustin Dubonnet seconde cet amendement qui, bien qu'il semble un moyen terme, ne rencontre guère de faveur de la part de ceux qui constituent la gauche.

« Comme la discussion bat son plein et, à certains moments se fait acrimonieuse, M. Marc-Aurèle Cusenier se lève et propose un sous-amendement qui met le feu aux poudres. On comprend que la gauche démasque ses batteries et entend jouer son va-tout.

« Le sous-amendement Cusenier propose, en effet, « que les buvettes soient fermées toute la journée du dimanche ».

« Un concert assez peu mélodieux de lazzis, de sifflets et même de vociférations empêche d'entendre la voix du seconneur, M. Sévère Robin, qui est réduit à se faire comprendre du secrétaire-archiviste par gestes.

« Au milieu de ce tumulte, le Président Chamberlin se lève et a toutes les peines du monde à rétablir l'ordre. Il exhorte au sang-froid, à la modération. Il regrette que les choses en soient rendues si loin et recommande la bonne entente. A son point de vue, ce sous-amendement est cer-

tainement l'œuvre d'extrémistes. Si l'on persiste dans cette voie, on finira par mettre en péril l'existence même de l'A. B. C., etc., etc.

« On continue à délibérer. L'allocution du Président paraît avoir quelque peu calmé l'effervescence, mais sans le moins du monde rapprocher les factions hostiles.

« M. Yvan B.-Guestier soulève alors un point d'ordre. Il prétend que le sous-amendement constitue, aux termes du paragraphe (b) de l'article 147 des Règlements de l'Association, une « matière nouvelle » qui, avant d'être soumise à la considération de l'assemblée, doit être portée sur l'ordre du jour par un avis préalable.

« Quand s'est calmée la tempête de cris et d'invectives qui a accueilli le point d'ordre, le Président le déclare bien fondé.

« On en appelle aussitôt de sa décision et, les voix étant partagées également, M. Chambertin donne son vote prépondérant en sa faveur, ce qui est le signal d'un nouveau chahut.

« M. Cusenier proteste véhémentement, déclare exciper de la décision du Président et de son vote prépondérant et, sous toutes réserves, donne avis qu'il proposera son sous-amendement à la séance mensuelle régulière du 28 juin.

« Et la séance se lève alors que l'horloge marque 1 heure 20 A. M.

« Au sortir de la salle, les récriminations ont

repris, plus violentes que jamais, au point de causer un attroupement que la police a dû disperser.

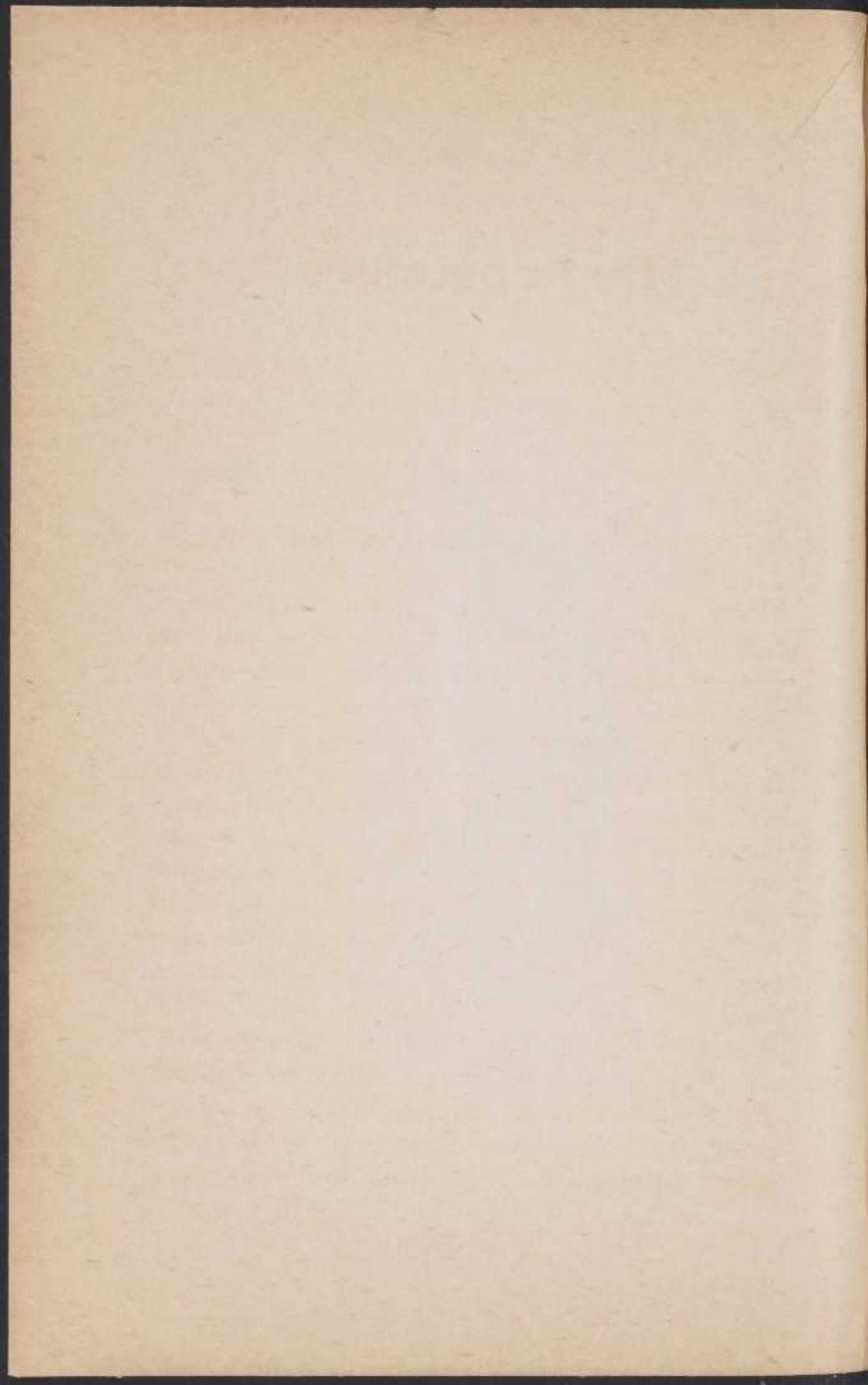
« Les mécontents — et on peut dire que tout le monde l'est — entendent mener l'affaire au bout. A moins qu'on ne trouve un terrain d'entente, il pourrait bien y avoir du trouble dans Landernau à la séance du 28 courant.

« Notre représentant a interviewé les chefs de file des deux factions et a gardé l'impression qu'on ne désarmera pas. Il est même question de faire décerner par les tribunaux un bref d'injonction pour empêcher qu'on adopte tout amendement ou sous-amendement constituant une modification des règlements actuels de l'A. B. C.

« Si les choses s'enveniment davantage, il ne serait pas étonnant de voir se produire une scission dans les rangs de l'A. B. C. dont bon nombre de membres parlent déjà de s'inféoder au National Brotherhood of Inn-keepers.

« D'autres, plus calmes et plus optimistes, parlent de faire intervenir l'aumônier, le P. Naud, dont l'influence pacificatrice s'est déjà fait sentir dans des circonstances analogues.

« Comme cette affaire intéresse vivement le public, le *Kébécois* tiendra ses lecteurs au courant des développements qui pourraient se produire comme de toutes tractations qui restent toujours sinon probables du moins possibles entre les camps advers. »



De la peinture

C'est sous l'intendant Jean Talon, croyons-nous, et grâce à l'élan que sa sollicitude sut imprimer à l'industrie naissante, qu'on découvrit, dans le domaine de la Pérade, de riches gisements d'ocre et d'oxyde de fer naturel qui ne furent pas cependant mis en valeur à cette époque. La Canada Paint Co. y exploite aujourd'hui (à Red Mill, comté de Champlain) une importante fabrique de peinture...

A propos, il est difficile à un auteur en quête de sujets intéressants et dont le cœur recèle encore de l'enthousiasme et l'âme de la poésie, de ne pas s'arrêter un instant devant l'aguichant tableau de la beauté féminine canadienne. Sans doute, faut-il se garder de chauvinisme même dans la galanterie. Ces dames seraient les premières à nous taxer d'exagération, voire de malice, si nous affirmions, sans réserve, que les Canadiennes possèdent tous les charmes et qu'elles ont atteint le summum de la pulchritude. Ce serait s'emballer ou, comme on dit, peindre à pleines couleurs. Mais si toutes les Canadiennes n'ont pas un teint lilial, des lèvres de corail, des roses aux joues, des cous d'albâtre, des cheveux d'or ou d'ébène, etc., il faut cependant reconnaître qu'on fait de très réels efforts pour améliorer la situation. Aussi bien,

c'est au point de vue historique que j'entends me placer. Nous connaissons nos contemporaines, mais il est curieux de savoir ce qu'étaient nos « aïeuses ».

Bacqueville de la Potherie, dans son Histoire de l'Amérique septentrionale, ne tarit pas d'éloges sur le compte des Canadiennes de son temps :

Elles ont de l'esprit, de la délicatesse, de la voix et beaucoup de disposition à danser. Comme elles sont sages naturellement, elles ne s'amuse guère à la bagatelle, mais quand elles entreprennent un amant, il leur est difficile de ne pas en venir à l'hyménée.

Vous entendez ? De l'esprit, de la délicatesse, de la sagesse, de la voix et beaucoup de disposition à danser, voilà qui compte ! Le reste, bagatelle ! Il faut convenir que leurs sœurs d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré et que leurs « entreprises » sont généralement couronnées de succès.

Un enseigne de vaisseau, du nom de Parscau Duplessis, qui passa tout juste trois semaines au Canada, en 1756, se mêle d'affirmer, avec l'assurance présomptueuse du blanc-bec, que les Canadiennes ne sont guère mieux que les sauvagesses. Il fait exception pour Madame Péan qu'il dit fort jolie. — C'était aussi l'avis de M. Bigot ! — Il daigne bien reconnaître que les Canadiennes sont vives et spirituelles, mais, à la faveur de ce compliment, il débîne odieusement les dames de Kébec, prétendant qu'il en a remarqué très peu de jolies et qu'elles ont le teint noir et basané comme dans la Bohême.

La fable des raisins verts, n'en doutez pas !

Le savant Suédois, Peer Kalm, qui fit au Canada, en 1749, un voyage d'explorations scientifiques, ne paraît pas avoir restreint son intérêt aux seuls minéraux, plantes, etc. Il est clair, d'après ce qu'il en écrit, qu'il a été sensible aux séductions des Canadiennes. On a beau être Kalm, quand on est homme et, qui plus est, naturaliste, on ne peut se défendre de certain émoi. « Homo sum: humani nihil a me alienum puto », comme disent les Suédois quand ils parlent latin. Voici comment s'exprime mon Kalm ou plutôt notre Kalm :

Ici, les femmes, en général, sont belles; elles sont bien élevées et vertueuses et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur. Elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours, elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure qu'elles soignent extrêmement.

Tous les historiens s'accordent à noter qu'il y a beaucoup de luxe dans la toilette; le clergé s'élevait souvent contre ces extravagances. Un mémorialiste du temps (LaMothe Cadillac) se plaint qu'au Mont-réal, les Sulpiciens « refusent la communion à des femmes de qualité pour avoir une fontange ».

Continuons avec Kalm :

Il y a une distinction à faire entre les dames canadiennes et il ne faut pas confondre celles qui viennent de France avec les natives. Chez les premières on trouve la politesse qui est particulière à la nation française. Quant aux secondes, il faut bien faire une distinction entre les dames de Kébec et celles de Montréal. La Kébécoise est une vraie dame française par l'éducation et les manières ; elle a l'avantage de pouvoir

causer souvent avec les personnes appartenant à la noblesse, qui viennent chaque année de France, à bord des vaisseaux du Roi, passer plusieurs semaines à Kébec. A Montréal, au contraire, on ne reçoit que rarement la visite d'hôtes distingués. Les Français eux-mêmes reprochent aux dames de cette dernière ville d'avoir beaucoup trop d'orgueil des Sauvages et de manquer d'éducation. Cependant, ce que j'ai dit plus haut de l'attention excessive qu'elles donnent à leur coiffure s'applique à toutes les femmes du Canada. Les jours de réception, elles s'habillent avec autant de magnificence qu'on serait porté à croire que leurs parents sont revêtus des plus grandes dignités de l'Etat... Pour continuer la comparaison entre les dames de Québec et celles de Montréal, j'ajouterai que celles-ci sont généralement plus belles que les premières. Les manières m'ont semblé quelque peu libres dans la société de Kébec... A Montréal, les filles sont moins frivoles et plus adonnées au travail. On les voit toujours occupées à coudre quand elles n'ont pas d'autres devoirs à remplir. Cela ne les empêche pas d'être gaies et contentes; personne ne peut les accuser non plus de manquer d'esprit ni d'attraits. Leur seul défaut, c'est d'avoir trop bonne opinion d'elles-mêmes. Les jeunes gentils-hommes qui viennent de France, chaque année, sont captivés par les dames de Kébec et s'y marient; mais comme ces messieurs vont rarement à Montréal, les jeunes filles de cette dernière ville n'ont pas souvent semblable fortune.

Voyons maintenant l'opinion de La Hontan... Mais à quoi bon multiplier les citations. Mieux vaut rester sur la bonne bouche. Au reste, il ne s'agit pas d'établir une thèse qu'on discute, de constater un fait dont on conteste l'existence. La Hontan, vous savez, est un mauvais esprit, un pessimiste, un fin-fin, un triste sire, un être vétilleux, pointilleux, hargneux, un cuistre, un pleutre, un goujat, un mufle, un dénigreur enfin !

Variations sur un leit-motiv connu

Je suis un chien enragé
D'avoir pendant cent ans rongé
Le même os et de n'avoir pu
Mordre tel qui m'avait mordu !



Je suis un os vide de moelle
Que ronge un chien dans la ruelle.
J'ai hâte que jour soit venu
D'étouffer qui m'aura mordu !



Je suis le chien de Kirby
Azor, Pataud, Carlo, Bibi.
Dans le temps je fus très couru.
Passez, bambins, je ne mords plus.



Le pauvre chien légendaire,
Inexistant, imaginaire,
A dure vie; un vrai matou !
Le chien d'or est toujours debout !



Je suis un chien de faïence
Ayant perdu toute fiancé
Qu'un jour vienne qui n'est venu
De mordre qui m'aura mordu.



La chair au maître, au chien les os,
La laisse est dure au dogue las;
Il ronge en aiguisant ses crocs;
Le chien dort, ne l'éveillez pas !



Je suis un chien qui n'a pas d'os
A ronger pendant son repos.
Ni mordu ni mordant, pardine !
Je suis un chien de carabine.



Je suis un gars de Saint-Malo
Dont les chiens ont rongé les os;
Un jour viendra qui n'est venu
Que je serai gras et dodu.



Mon maître a mangé la surlonge
Et m'a jeté l'os que je ronge.
Mais je n'éprouve nul courroux,
Ce n'est qu'un homme, voyez-vous !



On me traite en chien mais, bonguienne !
 Tôt ou tard, le moment venu,
 J'emmerderay qui m'aura mordu :
 J'y promets un chien de ma chienne !



Je suis un chien, mais un chien d'or,
 Je ronge un os, couche dehors,
 Malgré l'hôtel là-bas, en haut :
 L'Hôtel de la poste... à Pataud !



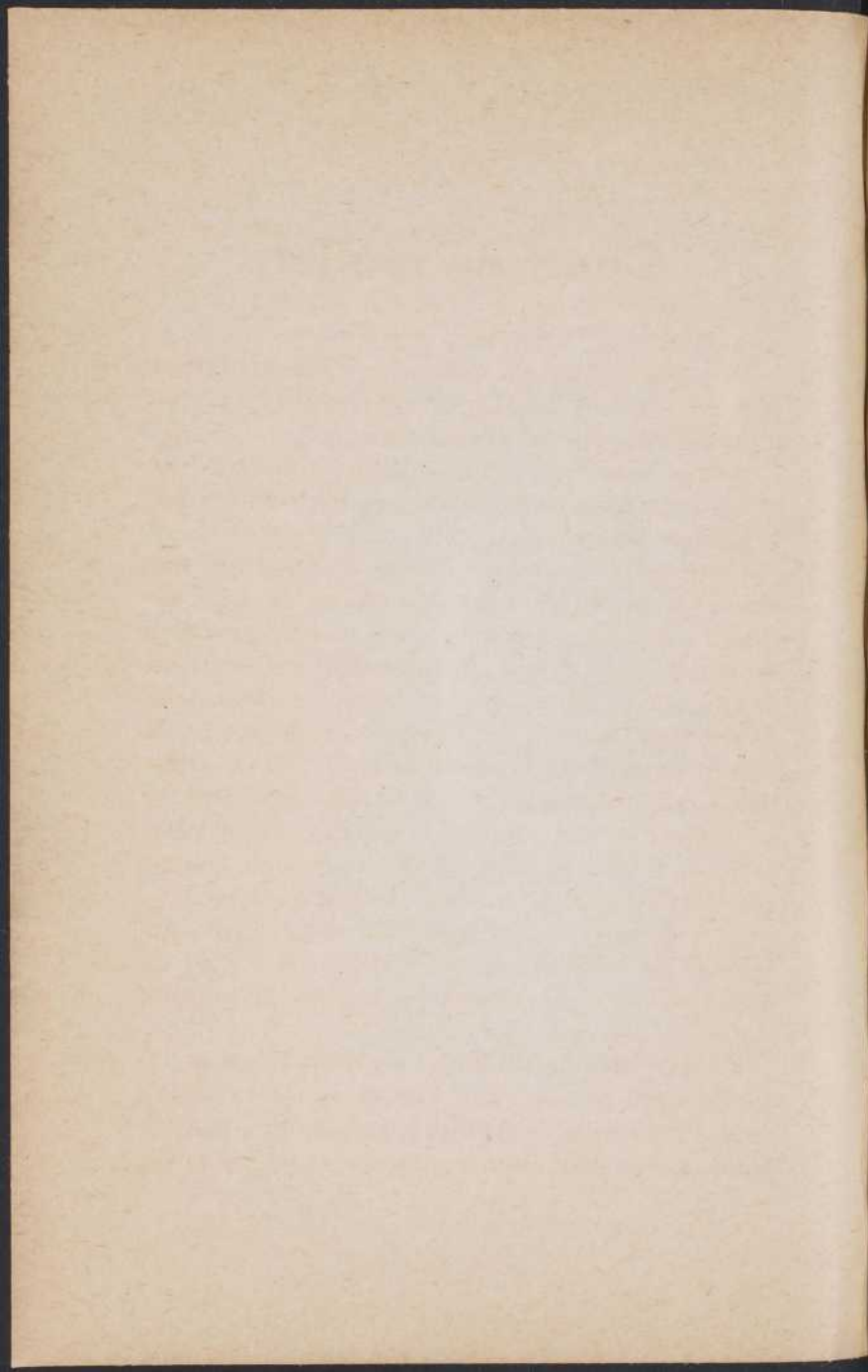
Je suis un chien de Saint-Roch,
 Humble patou de race vile,
 Honni de celui d'Haute-Ville :
 Il est en or, je suis en toc !



Je suis un bon petit caniche
 Dont la maîtresse est vieille et riche;
 Je gruge du sucre et, pardon !
 Je fais pipi dans son manchon !



Moi, je ne suis pas un chien d'or
 A la légende bien congrue;
 Je cours tout mon saoul, jappe, mord
 Et je fais pipi dans la rue !



Chair du mollet

Une jeune lorette, native de l'Isle-aux-Grues, plus hydrogénée que gënée, morigénait, un jour, mon ami Eugène en ces termes :

— C'est singulier, mais on dirait que c'est lorsqu'ils sont devenus chauves que les hommes ont le plus de toupet.

Cette entrée en matière — on dirait plutôt une sortie ! — faisait présager, à l'adresse du sexe soi-disant fort, une mercuriale où nous pouvions bien écoper, Eugène et moi. Personnellement, je ne me sentais aucun tort vis-à-vis la jeune personne, mais je me demandais si le brocard qu'elle venait de lancer, entre deux bouffées de cigarette, ne prélu-dait pas à une pouille en règle pour mon ami.

Je savais la jeune femme d'humeur vive et pétulante et la tête près du bonnet — éveillée comme une potée de souris, m'avait souvent dit Eugène — et je redoutais quelque chichi, ne me souciant nullement de voir braqués sur notre trio, assis au Rond-de-Chêne si passant, les regards narquois et potiniers des badauds.

Eugène, heureusement, connaissait le tabac. Je savais qu'il ne regardait pas, lorsqu'il se sentait le moins coupable, à apaiser la colère de son amie en se laissant manger la laine sur le dos

par les gentilles quenottes de Régine. Au surplus, il était accoutumé à ces sautes d'humeur chez elle. Aussi, lorsque l'orage grondait et qu'il sentait venir l'averse, il manœuvrait en conséquence, tendait ses voiles selon le vent.

— Qu'entends-tu par là, se contenta-t-il de répondre, en accueillant d'un sourire flatteur le bon mot de son amie.

Un sourire, un compliment, un bout de madrigal, n'en faut souvent pas davantage pour dissiper les petits orages féminins, composer les querelles d'amoureux, conjurer des périls ménagers.

Ce malin d'Eugène savait bien que son amie avait sur le cœur des choses qu'elle brûlait de dire. En lui servant d'auditoire, il s'attirait ses bonnes grâces, désarmait son courroux. Il mettait le pied sur la pédale douce, suivant une de ses expressions. La manœuvre était évidemment la bonne.

— J'entends par là, commença-t-elle, heureuse de pouvoir donner libre cours au ressentiment qui faisait frémir les lobes de ses narines comme des alules palpitantes, j'entends par là que j'arrive d'un bridge où j'ai dû subir, une heure de temps, le radotage d'un vieux ragotin qui avait encore plus de cheveux que de cervelle bien qu'il ne lui restât plus de gazon sur le caillou. Si tu l'avais entendu chiner tout le monde, faire son dégoûté

et soutenir que la Kébécoise, si charmante qu'elle soit, laisse à désirer au physique !

— Toujours, toujours les raisins verts !...

— Imagine-toi qu'il a prétendu que la Kébécoise est non pas petite, ce qui peut fort bien être un compliment, mais qu'elle est courte, tassée, boulotte. Encore un peu et il disait: basse sur pattes !

— Et personne ne lui a imposé silence à ce mufle ?

— Que veux-tu ? Ça n'est pas d'aujourd'hui que l'étranger paie en suffisance les égards de courtoisie et de déférence que lui témoignent les Kébécois. Naïfs que nous sommes ! Avec ça que le bonhomme est un mamamouchi quelconque du monde officiel autour de qui on faisait cercle et dont les roseries étaient acceptées comme des mots d'enfant terrible. Peut-être est-il en enfance ! Je comptais toujours voir Esther ou Marie-Mathilde lui river son clou, mais non, elles minaudent toutes deux à qui mieux mieux comme si on les eût muguetées. Peut-être en tiennent-elles l'une et l'autre pour lui.

— Mais Irène n'était donc pas là avec ses 5 pieds 10 pouces et sa sveltesse ?

— Ah ! fais-moi grâce de cet échalas... Toujours est-il que M. Mistenflûte — un vieux nabot au teint violacé avec des gros doigts de saucisse Couillard — s'est permis de passer la Kébécoise en revue de la tête aux pieds. Je te dis que si ça n'avait été du respect qu'on doit aux vieillards, je te lui aurais dit son fait.

— Phryné avait une façon autrement éloquente de convaincre les sceptiques. Il paraît qu'elle se laissait voir à ses juges dans toute sa splendeur, sans voile et sans artifices. Ah ! les magistrats de ce temps-là ne devaient pas s'embêter.

— Oui, mais à quoi bon donner des noisettes à qui n'a plus de dents... Il est vrai qu'on dit qu'un vieux four est plus facile à chauffer qu'un neuf.

— C. Q. F. D.

— C'est quoi ?... Je t'en prie, sois convenable, hein ?

— Et qu'a-t-il dit encore, le vieux coquard ?

— Il a déclaré que l'un des plus importants éléments de la beauté chez la femme ce sont les jambes et qu'il n'y a rien de si rare à Kébec qu'une belle paire de jambes ou qu'une paire de belles jambes.

— Jambée comme tu l'es, que ne lui as-tu prouvé le contraire; il aurait été épaté.

— Ah ça ! tu t'imagines qu'il se prive de regarder, le vieux furet. Oh ! la la ! Je crois cependant qu'il a la vue gogote, je veux dire: basse.

— Mais justement, la vue basse, c'est bien ce qu'il faut pour contempler mollets et chevilles.

— Attends un peu, il a précisément parlé de mollets et de chevilles.

— Tiens ! tiens !

— Oui, il paraît que nos chevilles n'ont pas la bonne proportion, qu'elles sont ou trop minces ou

trop fortes, que nos attaches ne sont pas assez déliées. Enfin, nous appartenons toutes ou presque toutes aux types défectueux: cagneux, panard, bancroche, cannes de quêteux ou « piano legs », choisis.

— Si ça n'est pas ce qu'on appelle traiter les gens par-dessous la jambe !

— De la cheville il est monté au mollet.

— Excelsior ! doit être sa devise à ce vieux polisson. Et du mollet où est-il allé ? Ne me fais pas languir.

— Eugène, je n'ai pas envie de rire... Il a prétendu que c'est surtout le mollet qui laisse à désirer chez la Kébécoise. Le mollet chez nous est difforme, c'est décidé. Toutes ou à peu près toutes les Kébécoises l'ont trop prononcé, non pas grassouillet et cambré, mais musculeux et saillant. Enfin, des poules avec des mollets de coq !

— Il n'a pas dit ça ?

— Non, mais il le pensait bien, va !

— Ainsi, d'après lui, votre architecture pécherait par la base ?

— C'est ce qu'affirmait mon architecte, qui attribuait cette particularité ou cette difformité aux côtes de la ville, c'est-à-dire à l'exercice excessif que doit pratiquer la jambe en grim pant. Il faisait l'entendu et usait de mots techniques: hypertrophie du jarret, si j'ai bien compris. Il estime enfin que la ligne du mollet à la cheville ne décrit

pas la courbe classique. Il paraît que nous avons des mollets de fantassins ou de vieux grognards. Il n'a pas dit des jambes en manches de veste et c'est tout juste.

— Régine, il n'est pas possible que l'on puisse être goujat à ce point. J'aime mieux croire qu'il cherchait à chatouiller à sa façon votre vanité, tâchant à vous amener ainsi à faire la belle jambe. Tant il est vrai qu'il est difficile d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces. En l'occurrence, le vieux singe faisait l'âne pour avoir du son.

— Ta, ta, ta, on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un vieux marcheur qui décrie les Kébécoises par dépit, parce qu'il ne peut plus guère faire mieux que se rincer l'œil. Avec ça que sa vue n'est pas bonne.

— Et c'est important chez un voyeur !

— Tu me fais penser à une chose: Jeannette lui a demandé s'il passait la revue des jambes toutes les après-midi sur la Terrasse. « Sur la Terrasse ? a-t-il répondu, allons donc; pour juger en parfaite connaissance de cause, je ne sais pas de point de vue comparable à celui qu'offrent vos côtes et surtout vos escaliers. Vous suivez à cinq ou six pieds la personne dont vous désirez étudier les jambes, et vous êtes servi à souhait. » — Tiens, on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un vieux sali-gaud !

— Peut-être bien, mais enfin, comme stratégie, ça n'est pas si mal trouvé. Pisteur, tant que tu

voudras, et dépourvu de galanterie et sans doute aussi de vertu, je te l'accorde volontiers, mais tout de même l'animal n'est pas si bête !

— Tu oses prétendre que...

— Il a toujours de l'esprit... d'observation...

— Tiens, vous êtes tous les mêmes, les hommes !

— A moins que ça ne soit l'esprit de l'escalier !...

Mais, dis donc, quand ce juponnier opère ainsi des reconnaissances amont la côte ou l'escalier, qu'il louche sur vos pattes, pourquoi, alors que vous avez l'avantage du terrain, ne pas lui répondre par la bouche de vos canons artistiques ?

— Eugène, quand tu me sors tes grands mots, j'imagine toujours que c'est pour camoufler des choses raides. Et je suis en peine de savoir s'il faut sourire finement ou bien s'il convient de rougir modestement.

— Et tu n'aimes pas les choses raides, Gigine ?

— Gamin, va !

A la tournure que prenait la conversation dont je viens de rapporter la substance et que, amusé, je m'étais bien gardé d'interrompre autrement que par des oh ! et des ah ! approbatifs, je compris, sans regarder à ma montre, qu'était venue l'heure du berger. Le sujet avait évidemment émoustillé Eugène; quant à minette, je veux dire Régine, elle avait rentré ses griffes et ronronnait. Je crus discret, sous un commode prétexte, de m'effacer, et l'on n'insista pas outre mesure pour me retenir.

J'ignore comment finit ce tête-à-tête de mon ami Eugène avec Régine, mais pour dire que je ne m'en doute pas...

**La Pointe-à-Carcy,
la Pointe-à-Bezeau
et autres pointes**

Kébec, l'Athènes du Canada !



Sans contredit la première ville du pays... dans
l'ordre chronologique.



Montréal est pleine d'israëls; Kébec, Plaine
d'Abraham.



Ah ! mes côtes, mes côtes, ricane le Kébécois en
entendant ahaner les étrangers dans ses raidillons.



Les Kébécois n'ont élevé qu'un seul monument
aux braves. Et l'on prétendra ensuite qu'ils se
gobent.



Kébec a une grande foire annuelle, à l'automne. Celle de l'an dernier est la mieux réussie qu'on ait vue depuis l'année du grand choléra.



La ville jouit de la plupart des inventions modernes: tramways, éclairage électrique, téléphonie, radiophonie, automobiles, cinémas. Il est même question d'y ouvrir des restaurants.



Comment voulez-vous qu'on sache si Adam et Eve avaient un nombril alors qu'on ignore s'il faut dire: la Côte de la Montagne ou bien la Côte Lamontagne.



Kébec a l'aspect martial mais n'est pas belliqueuse pour deux sous. Il s'est même rencontré quelqu'un pour assurer qu'elle n'a pas de morgue. ? ? ? Le coroner.



Même les rues sont étroites, même les côtes biaisent.



Les gens de *par-en-bas* ont conservé toute leur candeur pristine et, crainte d'une fausse manœuvre, se font toujours piloter de la Pointe-au-Père à l'Anse-des-Mères.



Si les petites prunes blanches de Saint-Roch des Aulnaies savaient combien on les vend au marché Jacques-Cartier, elles rougiraient.



D'où viennent tous ces bigots puisque le trop fameux intendant n'a pas fait souche au pays, du moins souche légitime ?



Quel est donc le mauvais plaisant qui ose prétendre que l'urbanisme est une science inconnue dans la ville de Kébec ? Le Sieur Franquet, ingénieur du Roy, Directeur général des fortifications, écrit dès la date du 23 juillet 1753 :

« L'on serait d'avis que, tous les ans, le Roy accordât un fonds de huit à dix mille livres pour le redressement des rues et pour la formation des places publiques. D'autant qu'il est désagréable qu'une ville habitée depuis plus de cent ans, riche aujourd'hui et dont on a une si haute idée en France, conserve encore un air misérable. »

Imaginez-vous quel chassé-croisé de ruelles asymétriques, de recoins obscurs, de culs-de-sac déconcertants, de passages étroits et mal pavés, de casse-cou vertigineux présenterait la cité si Franquet n'avait pas élevé la voix en 1753 !



On se demande quel plaisir trouvent les touristes, sous le torréfiant soleil de juillet, à moudre du poivre en tape-cul (on dit calèche par bien-séance) dans les côtes-colimaçons comme la Côte-à-Coton, la Côte de la Négresse, etc.?

Mais probablement pour mieux goûter, au retour, le confortable de leur limousine.

Le sauvage dit que ça fait du bien de s'écorcher les pieds aux cailloux et aux ronces du sentier. Ça fait du bien... quand le mal se passe.



Une raison proposée par Talon, dans un conseil de guerre, pour ne pas attaquer les Iroquois au mois de juin: « Les piqûres de maringouins causent de si fascheuses enflûres qu'elles rendent quelquefois un soldat inutile au combat. »

Comment, après cela, trouver douille les sportsmen, frais émoulus de la vie sédentaire du bureau, de ne pas s'aventurer à la pêche quand vient la saison des moustiques.

Devant le Conseil Souverain, les procès ne coûtaient « ni frais ni épices », dit un mémorialiste. Mais n'allez pas croire qu'il n'y eût pas de causes épicées, d'affaires pimentées et surtout de notes salées.



On a pratiqué des éclaircies et tracé des sentes dans le hallier que fut, naguère encore, le Parc des Champs de Bataille. L'historique Plateau présente aujourd'hui un ravissant coup d'œil. Et le fourré reste assez touffu pour offrir, aux amoureux pourchassant le bonheur jusque dans le sous-bois, un asile propice d'où faire la nique aux jaloux cerbères de faction. — L'amour plateaunique !



Abraham Martin, modeste pilote, une fois acquis son spacieux domaine de la Grande Allée, devint d'une morgue extraordinaire, à preuve que les chroniques du temps parlent souvent des *hauteurs* d'Abraham.



Il n'y a rien comme ces gens de mer pour faire des embardées: que pensez-vous d'un homme qui fonde Kébec, épouse, à quarante ans, une fillette de onze ans et décède un jour de Noël ?



Les historiens ignorent où a été inhumé Champlain mais vous désignent tout de suite, rue Saint-Louis, la maison où demeurerait la sémillante Angélique de Méloizes. Ah ! pauvres de nous, on est bien tous les mêmes !



Kébec fut, au temps jadis, ravagée par de grands fléaux : le scorbut, la petite vérole, le choléra, le feu. Aujourd'hui, c'est la fièvre politique, la dé-mangeaison de l'arrivisme, l'hypertrophie de la dure-mère aussi appelée mégalomanie.



Il y a, à Montréal, des gens qui n'ont aucune notion des préséances sociales et feront autant de cas d'un homme qui a fait fortune dans l'huile brute que de celui qui se sera enrichi dans le sucre raffiné.



Dans la chapelle du monastère des Ursulines se trouve une peinture représentant sainte Thaïs. Il s'agit d'un portrait de Louise-Françoise de la Vallière qui fut l'une des innombrables maîtresses de Louis XIV. On sait que, supplantée par la Montespan, la célèbre courtisane se convertit et entra chez les Carmélites sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde.

Eh bien ! quoi ? N'est-ce pas la Fornarine, la maîtresse de Raphaël, qui posait, nue, pour les Vierges du maître !



L'oisiveté est la mère de tout Lévis.



Pour grimper amont les hauteurs où il se complaît comme poisson dans l'eau, le Kébécois n'a que l'embarras du choix des moyens: les côtes, les escaliers, l'échelle... sociale.



Est-ce parce qu'il s'accompagne ordinairement d'une canne qu'on dit du Kébécois: il fait son jars !



J'adjure la bonne presse de ne pas suspecter mon orthodoxie. « Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. » S'il m'arrive de dire que le Kébécois est de la chair à canons, il ne s'agit pas de canons ecclésiastiques.



Il n'y a de vraiment ouvert à Kébec que les portes Saint-Louis, du Palais, Kent, Hope, Saint-Jean, etc.



Avis aux toutous qui n'ont pas la queue blindée de n'en frétiller que de haut en bas dans les rues de la ville.



Voulez-vous vous édifier sur les mœurs judiciaires de Kébec ? Oyez, oyez, oyez le juge en chef Osgoode s'adressant à David McLane, convaincu d'indiscrétion ou, comme on disait alors, d'avoir tenu des propos séditieux :

« Vous êtes condamné à être pendu par le col, mais non pas jusqu'à ce que mort s'ensuive car vous devrez être ouvert en vie et vos entrailles arrachées et brûlées, après quoi votre tête sera séparée de votre corps qui devra être divisé en quatre parties. »

En quatre parties ! On ne saurait vraiment être mieux partagé !... Et le sympathique magistrat ajoute : « Que Dieu ait pitié de votre âme ! »

C'est donc beau, la charité chrétienne !

Considérations toponymiques

Ashuapmouchouan !

Onomatopée sternutatoire ? — Non pas, c'est tout simplement — tout simplement ! — le nom d'un lac au « Royaume du Saguenay ».

Et cette horreur n'est pas une exception. Notre carte géographique fourmille de ces appellations barbares.

Mais, me direz-vous, pourquoi avoir affublé de dénominations aussi peu sortables des localités, des lacs ou des rivières les plus poétiques du monde ? Je me le demande moi-même sans trouver de réponse sinon qu'après avoir volé ce vaste territoire aux indigènes, on ait cru, comme fiche de consolation aux spoliés, devoir conserver ces mots sauvages dont nous ignorons le sens et au sujet de quoi, du reste, les lexiques diffèrent.

Imaginez-vous donc quel mal on a dû se donner pour noter la prononciation de ces « sesquipedalia verba » qui ont l'air de véritables gageures ou encore de ces jeux de société qui font le désespoir des langues pourtant si déliées de ces dames : Kakaninocashenewuc, Kampioutakatoka, Ticototshicamast.

La vérité vraie, malgré qu'en ait notre amour-propre, est que l'homme blanc a eu, comme on dit, les yeux plus grands que la panse, la convoitise

plus forte que l'imagination. De même que nous nous sommes emparés de plus de territoire que nous en pouvons coloniser, ainsi nous n'avons pu suffire à la tâche de remplacer par des noms français les mots sauvages.

Nous avons vaincu le Peau-Rouge avec l'arquebuse et l'eau-de-vie, nous l'avons assassiné de civilisation, mais il se venge à sa façon et son verbe survit et nous nargue sans cesse. Nous l'avons chassé de Stadacona et d'Hochelaga; nous ne pouvons le déloger du vocabulaire. Nous avons parqué dans des ghettos ou des réserves les derniers rejets de ces farouches guerriers. Ils se sont retranchés dans le dictionnaire géographique d'où ils nous décochent les flèches du ridicule. Ces ingénieux tortionnaires ont simplement changé leur manière; au lieu d'arracher la langue à leurs victimes, ils se contentent de leur y appliquer des torsions effroyables qui supplicient à la fois les cordes vocales et le tube auditif ⁽¹⁾.

Et les discours de Saint-Jean-Baptiste n'en continuent pas moins à proclamer que « c'est le génie immortel de la France qui s'affirme dans le Kébec et c'est son verbe à la fois doux et éclatant que répètent les échos les plus lointains, etc. »

(1) Il faut rendre aux sauvages cette justice que s'ils nous ont, dans le temps, massacré bien du monde, en missionnaires, miliciens ou colons, ils nous ont, depuis, fait restitution en apportant à nos foyers d'innombrables moutards !

Ecoutez ces échos: Awichinawigache, Kawik-wampinis, Niscopanano, Antosemegana, etc.

Tel historien, en mal de décoration, écrit: «A chaque pas qu'on fait, on rencontre des noms qui rappellent ceux qu'on entend encore dans les vieilles provinces de France.»

Voyons voir: Apisicamosi, Assametcouagan, Caouasocorita, Mouscouanousse?

Malgré notre remarquable faculté à renifler l'encens avec la puissance d'aspiration d'un appareil Hoover, faut toujours pas absorber des bobards de cette dimension!

Prononcez d'affilée quelques-uns de ces noms: Yamachiche-Amqui-Kazabazua-Agwanus-Memphramagog, et qu'un compère vous donne la réplique sur le même ton: Madawaska-Kenogami-Shigoubiche-Shigawaké, et votre fumisterie aura plein succès; l'étranger, épaté, croira dur comme fer que vous entendez le patagon ou le koloche.

Allons, me dites-vous, c'est du parti pris, de l'exagération, vous chargez le tableau; nous n'avons pas sur la mappe que des noms sauvages?

Je vous accorde que nous avons gardé du régime français quelques désignations pittoresques: Les Bergeronnes, Percé, La Descente des Femmes, L'Echourie, La Cabane des Pères, les Escoumains, le Lac Minouche (sans doute doux comme une caresse), etc., sont des trouvailles, des bijoux. Ne sentez-vous pas tout le parfum, ne goûtez-vous pas toute la saveur du Trou de Saint-Patrice? Mais

il reste que ces noms sont beaucoup trop rares, les noms sauvages trop nombreux et qu'il faudrait remplacer ces derniers par des substantifs sonnant clair le français. C'est à croire que la Société du Bon Parler Sauvage se montre plus vigilante que notre Ligue de Refrancisation !

On a fait au martyrologe et aux litanies tous les emprunts possibles; ça n'est plus de la géographie, c'est de l'hagiographie. On a multiplié les mêmes vocables ad nauseam : Sainte-Anne-de-Beaupré, Sainte-Anne-de-Bellevue, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Sainte-Anne-des-Plaines, Sainte-Anne-des-Monts, Sainte-Anne-de-Stukely, Sainte-Anne-de-Sorel, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, etc. Il en est de même de Saint-Joseph, Saint-Pierre, Saint-François, etc. C'est pénible à dire, mais les saints traînent les chemins !

Si j'avais droit au chapitre, je proposerais au curé de Corbeil, Ontario, patrie des *Quintuplettes*, — ou faut-il dire « Cinq-qui-tètent » — de rebaptiser sa paroisse « Cinq-Dionne-en-Corbeil ».

Et cette manie est tellement dans la tradition que, une fois le calendrier épuisé, on s'est mis en frais de canoniser des vocables anglo-saxons et, partant, hérétiques: Sainte-Folle (Stanfold), Saint-Morrisette (Somerset), Sainte-Briche (Stanbridge), Saint-Onème (Stoneham), Sainte-Estède (Stanstead), Sainte-Naupe (Stanhope), Sainte-Borne (Sanborn), Sainte-Hébé (Sandy Bay), etc.

Boileau qui s'étonnait qu'un auteur choisît

Childebrand pour nom de héros ! Qu'aurait-il dit de nos paroisses Sainte-Jérusalem, Saint-Pierre-Baptiste, Saint-Zacharie-de-Metgermette ou Saint-Valère-de-Bulstrode ? Et peut-on, après cela, blâmer les braves gars d'Ham d'avoir baptisé leur paroisse Notre-Dame-de-Lourdes-d'Ham ?

Nous avons aussi Saint-Agapitville ! Et encore, je me suis laissé dire qu'une partie du conseil municipal de l'endroit en tenait pour Saint-Agapit-de-Beaurivageville !

Oh ! le plaisant parrain qui nomme un lac Kitoush(e) !
On dirait que c'est pour nous donner bonne bouche...

Vous êtes-vous jamais désaltéré au Kitoush ?

Il serait temps, je crois, de sonner les matines afin de réveiller les Frères Jacques de la Commission de Géographie.

Est-il chrétien, en effet, de laisser des lacs, du reste favorablement connus, s'appeler Quaquamaksis, Wiswaskopak, Obotagamaou ou Kamoukakwiti ?

J'ai pêché, l'été dernier, dans un Lac Long qui pourrait tout aussi bien s'appeler Ouksamorpa.

Est-ce qu'une rivière qui se respecte s'appelle Couchepaganiche, Etchipotchi, Apishotinechits ou Mazamasquahegan ?

Pourquoi pas la rivière Jlébézéapinseth d'où vous êtes, naguère encore, revenus bredouilles ? Ou bien la rivière Oukélabonnpoline, en souvenir de nos humanités ?

A la place de ces cours d'eau, je laisserais vite mon lit et par mes débordements j'ameuterais les populations riveraines contre pareil babélisme.

Heureusement que la truite et l'achigan sont muets comme... des carpes, car ils protesteraient hautement. Et si le brochet du lac Kakiskopetenne mord, c'est de rage, j'en suis convaincu, de rage d'habiter un séjour ainsi dénommé.

Je suis sûr, chère lectrice, que vous resteriez froide comme verglas si, rappelant les bontés que vous me témoignâtes, en ces inoubliables vacances de 19..., je commençais ainsi qu'il suit des stances où je mettrais pourtant toute mon âme :

Te souviens-tu, Margot, du premier rendez-vous
A mon chalet du lac Olomanoshibou?...

Vous me poufferiez au nez, chérie, et vous n'auriez pas tort.

Jamais, non jamais, Lamartine n'aurait écrit la meilleure poésie de ses Méditations si son Lac se fût appelé Pamouskachiou.

Je me suis donné la peine de faire un relevé — oh ! bien incomplet — de certains lacs et rivières désignés du même qualificatif. J'ai trouvé 437 rivières Noires, 429 rivières Blanches, 318 lacs Verts et 263 lacs à la Truite.

Ah non ! vraiment, ça n'est pas la faute de la Commission de Géographie si les grenouilles n'ont point de queue.

On dirait que, une fois utilisés les noms des arpenteurs-géomètres officiels, il n'y avait plus rien et qu'il fallût se rabattre sur le baragouin sauvage. C'est à peine si l'on a eu la hardiesse grande de nommer un lac d'après sa conformation, d'où la kyrielle des lacs Longs, lacs Ronds, lacs Carrés, etc. Oui, on a bien raison de dire que nous sommes vocabulairement constipés ! Et, par ailleurs, quel flux de jargon papinachoïse ou goyoguïn !

Pourtant, notre histoire abonde en noms qui feraient tout aussi bien l'affaire et il n'y aurait pas grand mal à perpétuer des mémoires intéressantes.

Si jamais ces messieurs de la Commission de Géographie se collent une méningite, ça ne sera toujours pas pour s'être suggestionné l'imagination outre mesure.

On ne me fera pas croire que nos gens qui souffrirent jadis de cognomisme au point que, dans bien des cas, à en croire Tanguay, le sobriquet a remplacé le nom de famille, soient tombés dans une telle pénurie.

Oh ! je n'entends ostraciser personne et suis prêt à conserver certains noms sauvages que l'usage a consacrés. Respectons les droits des minorités : Caughnawaga aux Caughnawaguïens !

Retenons également les noms de ces sauvages éminents, Donnacona, Ahontsic, Kondiaronk, Pontiac, Tecumseh, Craig, Colborne, etc., qui ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire de ce pays.

Mais encore une fois, il y en a trop; la cour est pleine de ce charabia qui a l'air d'incantations sataniques: Kakastinowagama! Kabetogoanikum! Shishishi!, d'arcanes d'alchimistes: Askogwash! Kamkitogama! Wikewashepouk!, de formules de sortilèges: Ouiatchouan! Pecacouasoui! Obomsawine!, de maléfices de rose-croix: Watopika, Kuchikokinagog! ou de mots de passe pour chassé-galerie: Hurricana! Weymontachingue! Ashuanipi!

Je m'arrête car j'entends d'ici les typographes et les correcteurs d'épreuves qui demandent grâce. Aussi bien, le lecteur va s'imaginer que je lui monte un bateau. Il n'en est rien, bienveillant lecteur, je vous donne ma parole que je prends tous ces noms dans le Dictionnaire officiel de Rouillard.

Et c'est qu'il y a de tout dans cet abominable grimoire. Des questions indiscrettes: Kiskissink? Koakidiwatan? Pistuakanis? Thémis, quoi t'as? (Réponse: Trois Pistoles). De pressantes sollicitations maternelles auprès du fiston constipé: Kakabonga. D'in vraisemblables schibboleths mettant à l'épreuve les langues les mieux entraînées: Kawastakani, Nemecasioui, etc.

Autre considération: qui sait quelles énormités ces *canaouas* nous mettent ainsi dans la bouche, des jurons épouvantables, des obscénités monstrueuses peut-être? Il est vrai que le blasphème est l'apanage du civilisé, mais si le latin dans les mots brave l'honnêteté, à quels excès se peuvent

porter l'onneyouth ou le micmac? Pour ma part et si je m'en rapporte au... sentiment d'un grand nombre, je suis persuadé que si Cambronne revenait sur terre et qu'il vînt visiter Trois-Rivières, il n'hésiterait pas, sous les suggestifs effluves de sulphite, à changer son mot historique pour s'écrier: Wayagamack !

Mais parlons français. Il y a, dans l'Isle d'Orléans, une paroisse sous le vocable de la Sainte-Famille et que les gens du peuple désignent parfois tout court La Famille. Un jour, étant de passage à Kébec, je m'étais rendu à Sainte-Pétronille ou Beaulieu, à la pointe ouest de l'île où avait sa résidence d'été un mien ami qui, depuis longtemps, m'invitait à aller pêcher le bar à l'extrémité est, au large de la Pointe d'Argentenay. Je me présente chez lui où la bonne m'informa que monsieur était parti pour La Famille. Je restai tout baba; je n'en revenais pas... Heureusement qu'il en revint, lui, de La Famille et j'eus alors l'explication de sa petite promenade pas le moins du monde contre nature !

Le folklore bas-laurentien a doté cette partie de la province de noms tout pleins de pittoresque et d'originalité: Les Rasades, l'Anse-au-Griffon, la Brèche-à-Manon (!), les Pots-à-l'Eau-de-Vie, les Eboulements, etc. Cette particularité est moins marquée à l'ouest de la province où l'influence française a pénétré plus tard et n'a guère eu le

temps de se faire sentir. Elle fait même à peu près défaut au nord et au sud, du moins au delà des limites des anciennes concessions seigneuriales. Les Anglais, c'est compris, manquent d'imagination; ne les en plaignons pas trop car ils compensent cette lacune par des qualités tout autant appréciables, pour dire le moins. Peut-être, sous ce rapport, nous sommes-nous laissé angliciser.

Ceux qui sont allés à Sainte-Anne-de-Beaupré — et qui n'y est allé? — ont peut-être remarqué un petit cours d'eau qui coupe la grand'route, à mi-chemin de Kébec, et qui, après avoir alimenté deux ou trois écoute-s'il-pleut, va se jeter dans le fleuve. Sans importance hydrographique, il porte un nom bizarre: le Sault-à-la-Puce. Le Chevalier Johnstone en parle dans ses mémoires et il est également question, si je ne m'abuse, dans la correspondance de Lecomte-Dupré. Son nom lui viendrait, paraît-il, d'un Sieur De la Pulce, un quelconque colon de la Côte de Beaupré.

Il est tout de même singulier de constater que ce Sault-à-la-Puce se trouve à proximité de la Rivière-aux-Chiens et si j'avais un tantinet d'imagination et de malice, je verrais autre chose qu'un banal hasard dans ce rapprochement si logique et si... nature de *puce* à *chiens*.

Comme pendant au Sault-à-la-Puce et à la Rivière-aux-Chiens, je songe à un cours d'eau des Cantons de l'Est, de cette partie des Cantons de

l'Est où les Français avaient pénétré, la seigneurie Noyan et Foucault avoisinant le lac Champlain, cette superbe nappe d'eau qui n'a rien perdu de ses attraits en cessant de s'appeler Pontébonkwé. On trouve le nom de ce petit cours d'eau sur un plan tracé par l'ingénieur royal Franquet, vers 1756. Il s'agit du Ruisseau-aux-Morpions qui va se jeter dans la baie Missisquoi ou Michiscouy, comme dit le plan. Je crois bon d'ajouter que, bien que j'y sois allé plusieurs fois, je n'ai jamais attrapé que... barbottes et carpillons !

Ces diables de Français, on a beau dire qu'ils négligent les sacrements, il n'en est pas moins vrai qu'ils savent comme on baptise !

A la bibliothèque des Archives, à Ottawa, il y a une brochure intitulée « Relation de ce qui s'est passé à la bataille du Malengueulé ». Il s'agit de ce que nos précis d'histoire appelaient la bataille du Monongahéla où un nommé De Beaujeu se couvrit de gloire, vous vous rappelez ? Le mémorialiste est un homme sérieux et non pas un facétieux comme vous et moi. Il a dû rendre le nom sauvage d'après la consonance qui prête au calembour. Ce qui démontre que la méthode phonétique chère à certains pédagogues n'est pas d'hier. Nilnovisubsolé !

Chacun son goût, mais, pour ma part, j'aime mieux Malengueulé que Monongahéla et j'en appelle à tous les écoliers dont la langue et la

mémoire sont aux prises avec des noms rébarbatifs qui encombrant nos manuels et, pour les enfants surtout, ne riment à rien. Ce Mal-engueulé a une saveur belliqueuse toute particulière et méritait de passer à la postérité.

Encore une fois, le lecteur va croire que je lui en conte, alors qu'il n'a qu'à se référer aux documents officiels pour se convaincre que je suis, comme de coutume, de la plus scrupuleuse véridicité.

Il est à souhaiter — et comme ce desideratum rencontre à n'en pas douter l'assentiment général sinon unanime — il est à prévoir que la prochaine édition du Dictionnaire Géographique nous aura débarrassés de ces mauvais mots et qu'on y pourra lire, par exemple :

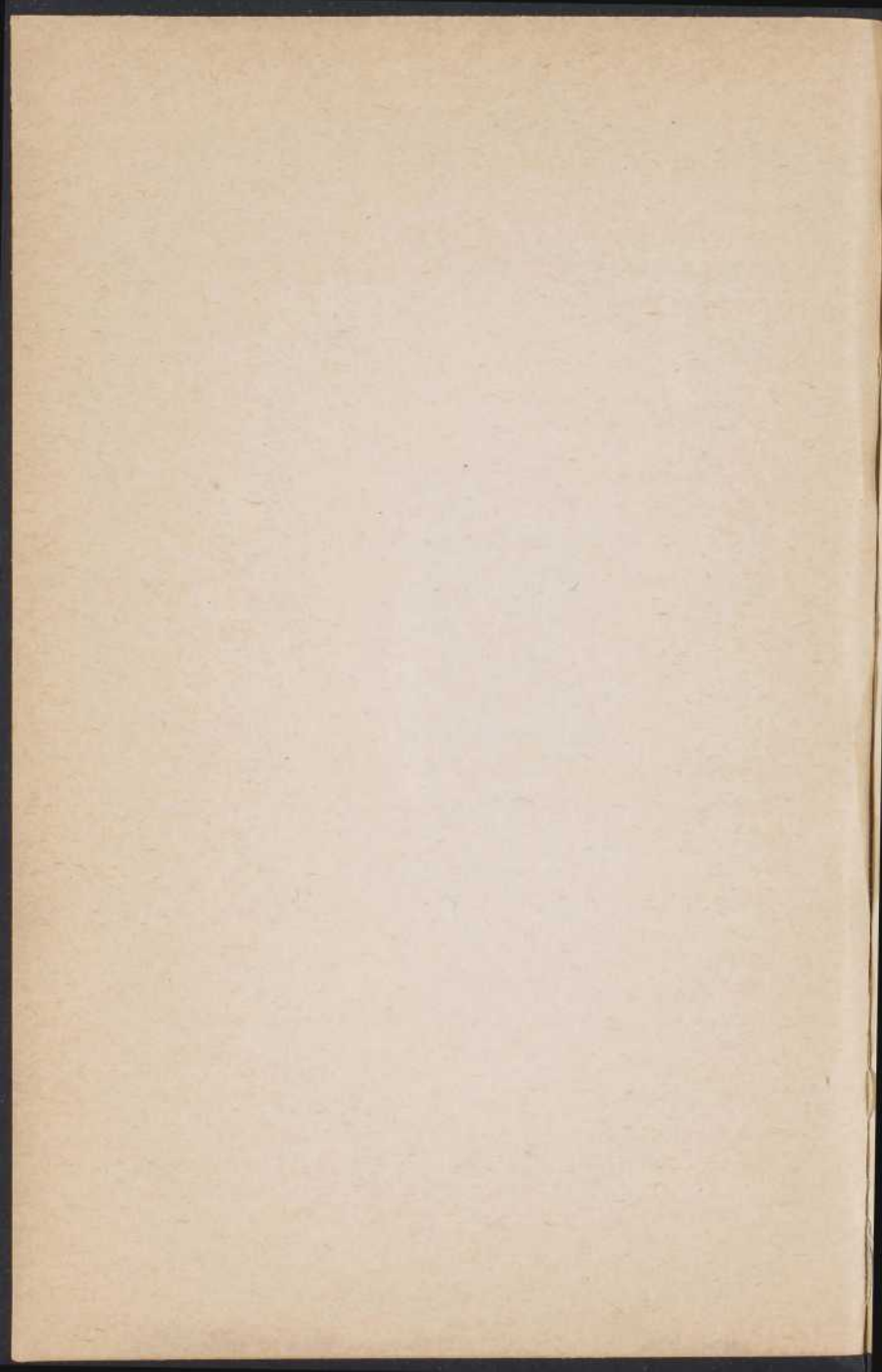
CARTIERIE — Pays de l'Amérique septentrionale ainsi appelé d'après son découvreur, Jacques Cartier. Fut longtemps connu sous le nom de Canada. Etc.

CHAMPLAIN (ci-devant Kébec) — Capitale de Laurentie, l'une des provinces de la Cartiérie. Fondée par Samuel de Champlain, en 1608. Etc.

Au moment de prendre congé, il me vient un scrupule et je crois devoir, en justice pour la Commission de Géographie, déclarer publiquement qu'elle n'émerge pas au budget. Peut-être la trouvera-t-on alors justifiable de ne nous en donner que pour notre argent. Je vais plus loin et de-

mande avec instance qu'on accorde à ses membres un traitement convenable avec... un exemplaire d'une histoire du Canada ainsi qu'un bon traité d'onomastique.

Et plus vite que ça, ça presse.



Petit bottin kébécois

*(à l'usage des visiteurs et des touristes, pour leur
permettre de bien tenir en main les
Guides Historiques)*

Kébec compte environ 100,000 âmes et quelques milliers de politiciens.



Comme la Chine, possède des murailles, des castes et des mandarins.



On y parle la langue du XVII^e siècle; on y professe la religion du XIV^e.



Ville à musée et amusante, la Mecque des historiens, archivistes, antiquaires, héraldistes, numismates et autres maniaques.



Possède deux tombeaux de Champlain. Pour plus de détails, consulter Laverdière, Casgrain (H. R.) et Drapeau.



PRINCIPALES INDUSTRIES: Dominion Corset, Rock City Tobacco, Château Frontenac, Université Laval, Bassin Louise, Magasins de la Marine, Arsenal, Kent House, Citadelle.



PRINCIPAUX PRODUITS: Rose Quesnel, saucisse Couillard, bills privés et amendements, goélettes, archaïsmes, boulets et tronçons, ronds-de-cuir, centenaires, congrès, gourganés, etc.



ATTRACTIONS ET AMUSEMENTS: Hôtel-de-ville, Parlement, Palais de Justice, Côfiles, Route Sainte-Claire, Champs de Bataille, Auditorium, Glacis, Jardin du Fort, Terrasse, Club de la Garnison, Aréna, Mount Hermon, Belmont, Dog Derby, le salon de l'auto-gobisme, ouvert en permanence.



INSTITUTIONS FINANCIÈRES: Banque Nationale, Congrès de la Langue Française, La Traverse, Sainte-Anne de Beaupré, la Caisse d'Economie, la Brasserie Boswell, le Séminaire.



SITES HISTORIQUES: La Cité (intra-muros), la ville (extra-muros), la banlieue.

ANTIQUITÉS: rue Sous-le-Fort, Conservatoire de Musique, Conseil Législatif, Tours Martello, la Calèche, Conseil de l'Instruction Publique, etc.



Ne pas oublier de visiter les trois maisons où est mort Montcalm.



L'Institut Canadien qui a été interdit parce que quelques-uns de ses membres avaient des idées trop avancées n'est pas celui de Kébec.



Entre autres caractéristiques, Kébec possède dix cernements, du sens comme un et de l'esprit de l'escalier ou tout au moins des escaliers.



Relevé statistique du greffe des Tutelles pour 1934 :

Emancipation	0
Interdiction	1
Aliénation de bien des mineurs ..	17,436



AVIS AUX TOURISTES : Si l'on vous parle d'un pilote *branché*, ne regardez pas dans les arbres, mais dans le... Glossaire. — Si vous avez besoin d'hameçons pour aller pêcher l'*éplan* au quai Chouinard, faut demander des *aims*. — Si le temps est *bas*, apportez un *en-tout-cas* (parapluie). — N'allez pas croire que les laitiers exagèrent le souci généalogique quand ils vous disent que leurs vaches ont de beaux *pairs*; entendez pis. — Il est bon de se munir d'un petit lexique. — Emaillez votre discours de « est-ce vrai (vré)? », « pour l'amour ! », en ayant soin de grasseyer, et l'on vous croira du pays.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	11
Hommage liminaire	15
Le Nordet	17
La Terrasse	23
Le Parlement	31
Les fonctionnaires	37
Ce capitaine Jacques Cartier	47
Félix Maderleau	57
Combat singulier	85
Pauvre persil, maudite grêle !	89
Coquilles	97
Vérité en deça, erreur au delà	109
Quelques lettres	113
L'Etat-mine	133
La cause Brisefer vs la compagnie de navigation Cher- bourg-Amérique	143
Séance mouvementée de l'A.B.C.	149
De la peinture	155
Variations sur un leit-motiv connu	159
Chair du mollet	163
La Pointe-à-Carcy, la Pointe-à-Bezeau et... autres pointes	171
Considérations toponymiques	179
Petit bottin kébécois	193

